

L'ENFANT DE LA CHIMERE

Roman

Jeanne RIBAUCCOUR

"...Elle a fait son devoir ! c'est à dire que oncques
Elle n'eut de souhait impossible elle n'eut
Aucun rêve de lune, aucun désir de jonque
L'emportant sans rameur sur un fleuve inconnu..."

Jean Richepin (les oiseaux de passage)

I

Le Boeing est à neuf kilomètres de la terre. Il semble flotter immobile au-dessus des nuages ronds et gris, frontière de coton opaque, spectacle anesthésiant.

A l'intérieur de l'avion l'air est pressurisé. La trépidation incessante de cet air conditionné dépose dans l'esprit des passagers une sorte de lie. Cette lie n'est que dépôt léger, elle embrume les sens d'un malaise diffus.

C'est la sixième fois que Noémi traverse la Méditerranée dans un de ces fauteuils de tissu sec, les jambes repliées à cause du manque de place, un cendrier à portée de la main, une notice en face de son regard et, dans un filet de Nylon, le sac de papier brun où l'on peut vomir. Elle n'a pas su prendre l'habitude. Sournoisement, elle a peur. Elle n'est pas seule à avoir peur... Les gens qui l'entourent (l'avion est à demi plein) ont beau faire attention, leur angoisse, en filigrane, est lisible. Il y en a qui font semblant de dormir, d'autres qui lisent ou qui bavardent. Certains, ici et là, se dressent. L'air convenable, ils se rendent aux toilettes avec une désinvolture étudiée ; mais Noémi, les yeux mi-clos, note leurs soupirs, leurs regards aux bracelets-montres.

Pour ce petit voyage (une heure vingt) Noémi a choisi une place près du couloir afin de n'être pas tentée par le hublot, par les nuages et, au bout du trajet, par la terre grise et verte et sa terrible ascension vers eux. Elle a aussi choisi son voisin. Une heure vingt de vie artificielle, c'est long. Il faut être proche d'un humain capable de fraternité, mais capable aussi de discrète distance morale. Son voisin semble répondre à ces exigences. C'est un ouvrier modeste et méticuleusement propre. Toute sa fortune, un couffin bourré de dattes et de boîtes de halva, est déposée entre ses deux pieds. Lorsqu'elle s'est assise à côté de cet homme, bien entendu Noémi n'a pas osé le dévisager. C'est une image instinctive, perçue en vision latérale, qui a dicté son choix. Maintenant elle sent contre son bras la présence du coutil gris d'une veste (un tissu neuf). Du coin de l'œil elle devine la tâche brune des mains posées bien à plat sur les accoudoirs.

L'hôtesse attire les regards. Elle avance dans l'étroit couloir, elle distribue son sourire. Elle a un visage très blanc, sa peau est délicate, transparente, et seuls ses yeux sont fardés. Un trait de khôl les entoure avec une précision parfaite. Sur ses cheveux gonflés et bruns la toque orange de la compagnie Tunis-Air est posée tonte droite. Elle barre le front d'une ligne stricte, horizontale, qui semble dire que la beauté est une science où la géométrie peut servir. Cette rectitude en effet rend tellement plaisant l'éclat séducteur du regard (un regard où demeure tant de jeunesse, tant de naïveté). Noémi détaille l'hôtesse avec une intense curiosité. Elle refuse d'un geste vif les boissons colorées et gazeuses qui lui sont offertes. Elle note que la blouse de l'hôtesse, faite d'un tissu gai et fleuri, a été enfilée à la hâte. Elle n'est pas entièrement boutonnée (sur le côté, l'ourlet de cette blouse est un peu décousu).

Le steward suit l'hôtesse. Il se penche, bleu marine et or, col de chemise immaculé, et propose du thé, du café, dans des Thermos de plastique. Noémi détourne la tête. Elle ne regarde pas le steward. Le steward est un homme de ce pays et les hommes de ce pays...

Elle contemple les mains de son voisin qui enserrant un flacon de Coca-Cola et comprend aussitôt que son aversion ne s'étend pas jusqu'à lui. Pourquoi, mon Dieu ?...

Elle lui sourit. Elle lui répond avec politesse lorsqu'il s'excuse de l'avoir heurtée. Elle suit des yeux la blouse fleurie dont l'ourlet distendu disparaît maintenant derrière un chariot métallique. Toute une existence terrestre est ramassée dans ses plis lâches, toute une vie domestique, tout un aimable laisser aller.

Soudain le régime des moteurs change ; Il perd de sa puissance (ce n'est rien, c'est Marseille qui approche). L'hôtesse et le steward récupèrent les gobelets et les plateaux, ils distribuent des petits cartons gris qu'il faut remplir de renseignements dès maintenant afin de gagner du temps à l'arrivée, au moment du contrôle de police.

Le voisin de Noémi a renversé du Coca-Cola sur sa veste. Il frotte la tache avec un mouchoir, il soupire, il frotte plus fort. Il s'interrompt pour saisir la fiche de police et paf ! son mouchoir tombe dans le couffin. Noémi l'aide à le récupérer. Elle voit alors les yeux très noirs de l'homme. Ce sont des yeux tristes. Noémi ébauche un nouveau sourire. L'homme sourit à son tour. Il tient le bout de carton entre ses doigts. Sans un mot il le tend à Noémi.

- Vous voulez que je vous aide ?

L'homme fait "oui" de la tête. Son sourire s'élargit, il distend son visage et toutes sortes d'expressions s'y entremêlent : supplication, confusion, reconnaissance. Noémi se sent aussitôt meilleure. (Il y a tant de culpabilité dans son cœur). Elle sort son stylo tout en faisant de son mieux pour paraître gentille, compréhensive, ainsi qu'on le lui a appris depuis sa petite enfance. Trente trois ans bientôt que Noémi est gentille, compréhensive... (sauf ces dernières semaines). Pas aussi gentille que sa mère, toutefois. Maman !... Une flèche pointue traverse son cœur.

Elle pose sur la tablette les modestes papiers. (Au téléphone, la voix de Maman... cette musique irréelle avec le rire grave, consolant, quand les mots restent introuvables). Elle se penche sur la carte d'identité de l'homme, une carte inhabituelle où tout est écrit à la main. Elle recopie de son mieux : Ben Abdallah Lamine.

Une sourde tristesse l'accable. (Ce n'est rien, c'est la nostalgie, c'est déjà la nostalgie... je ne retournerai jamais à Tunis !). A cause de ce "jamais" péremptoire ses yeux se remplissent de larmes. Comment les cacher ? Noémi cherche dans son sac ses lunettes noires et son mouchoir.

Lamine Ben Abdallah a croisé ses mains sur ses genoux. Il est en position sage d'écolier. La femme française est bonne (et comme ses cheveux sont blonds !). Entre eux s'installe lentement une camaraderie familière qu'ils connaissent bien l'un et l'autre, cette camaraderie superficielle entre l'homme musulman de milieu modeste et la femme européenne qui détient certains pouvoirs (lire, écrire et probablement aussi conduire une automobile). Date de naissance ? L'index de Noémi se promène sur le papier défraîchi... mil neuf cent trente... Bon, ça suffira... Profession ? Elle cherche la profession de Lamine Ben Abdallah, elle ne la trouve pas. Mais peut-être n'a-t-elle pas assez de détermination, assez d'audace pour pénétrer dans cette existence qui lui est proposée ? (Noémi n'est pas seulement gentille, compréhensive, elle est également discrète, délicate, elle est...). Sa vue se brouille.

- Profession ?

L'homme sourit et se tait. Il n'a pas compris la question.

- Quel travail ?

Il met aussitôt le doigt au bas du papier triste, il le met juste où il faut. Il sait lire le français, mais il ne sait pas l'écrire. Profession : cuisinier. Noémi recopie "cuisinier" et en dessous elle inscrit l'adresse : 59 bis rue des Lavandières (il travaille probablement dans un hôtel ou dans un restaurant). Elle estropie le nom de la petite ville du Gard où réside Lamine Ben Abdallah car l'avion tout à coup est habité de secousses dures.

- Voilà ! dit-elle avec enjouement.

Il la remercie avec un geste que Noémi aime (il a effleuré sa veste de couteil gris avec sa main, juste à la place du cœur). Il range ensuite ses papiers dans un porte-cartes en

plastique qu'il serre avec un élastique. Enfin, le couffin bien calé entre les genoux, il se tient prêt. Le train d'atterrissage sort avec un craquement sourd. C'est un bruit qu'il connaît : il le souligne en levant la main. Mais Noémi est à nouveau penchée sur la tablette, elle ne voit pas ce geste. Les doigts en écran, comme une écolière, elle remplit à toute vitesse sa propre fiche. Les capitales d'imprimerie naissent vivement sous la pointe dorée du stylo : nom, prénom, nom de jeune fille, date de naissance, nationalité, venant de, se rendant à... Noémi utilise des abréviations, des chiffres, elle ne pense pas à ce qu'elle écrit. Elle ne se relit pas. Elle glisse le carton dans son sac et se répète avec une obstination enfantine que tout cela va être fini, fini, fini. Quand son pied se posera sur le sol de la France elle oubliera, c'est juré, ce nom qu'elle vient d'écrire et qu'elle a choisi d'abandonner (un nom presque semblable à celui de son voisin).

Pendant ce temps la terre s'est faite proche. Les collines grises de Marignane, les calanques pailletées d'éclaircies fugaces, toute une surface plate, diversifiée, dont les détails grossissent imperceptiblement, s'offre aux regards paresseux des voyageurs assis. Une émotion cotonneuse, une certaine langueur retiennent les nuques de ces voyageurs contre les dossiers des fauteuils. Ici et là des oreilles se bouchent, des tympanes se froissent douloureusement. Mais c'est une épreuve collective, il est recommandé de la subir avec passivité. Docile, Noémi a fermé les yeux. Elle se livre en secret aux affres de la peur. La peur abolit ses soucis, ses nostalgies. C'est un formidable analgésique.

Comme tous les passagers Noémi suce maintenant un bonbon acidulé. Ce bonbon vagabonde nerveusement dans sa bouche. Elle le sollicite sans cesse du bout de la langue. Il s'amenuise à toute allure, il ne durera pas jusqu'à la fin de l'atterrissage. Où en sommes-nous maintenant ? Les maisons ont des toits roses. Elles sont entourées d'arbres ronds et verts, elles sont posées au sol comme des bouquets. Les bouquets merveilleusement civilisés de la France... Mais cette France se pose soudain à l'oblique contre les hublots. Elle approche lentement et de travers, un peu comme une femme saoule. Ensuite, elle s'éloigne, livrant en un flash triste l'envergure presque blanche du ciel. Le ciel pénètre peu à peu dans le liseré gris de la mer, et voilà que le ciel, la mer, la terre se pavent autour de l'avion ! Ils se livrent à une danse majestueuse, inquiétante, imprégnée d'irréelle lenteur. Les mains de Noémi sont crispées sur les accoudoirs. Lamine Ben Abdallah a posé les siennes sur les anses du couffin et il a fermé les yeux. Sur ses tempes, à la naissance grise des cheveux finement bouclés, des gouttes de sueur apparaissent. Noémi jette un bref regard sur cette sueur. Elle a pitié de ce front mouillé. "Si nous nous écrasons au sol, que ce soit vite fait !" se répète-t-elle tout en continuant de sucer le bonbon acidulé qui s'effrite contre ses dents (il est devenu si mince que sa fragilité transparente semble maintenant incompatible avec l'énorme écœurement sucré qui soulève l'estomac de Noémi).

L'avion ne s'écrasera pas !

Combien de Boeing vont et viennent comme celui-ci ? Se dressent dans l'éther ? Redescendent ? En une journée ? En une heure ?

Oui, mais le choc. Et les gens éclatés. Leurs entrailles partout. Le sang. Les cervelles.

Maman ! Oh ! Maman !

Noémi est tirée de sa torpeur par un craquement brutal. C'est un craquement net et vif, pétri d'allégresse sonore. Il sort tout droit de l'Interphone. La voix mâle du commandant de bord assaille les passagers. Le commandant de bord (son nom se perd dans d'ultimes craquements) formule un certain nombre de souhaits. Il espère que les voyageurs ont été satisfaits de leur traversée et qu'il aura le plaisir de les retrouver prochainement sur cette ligne. Dans quelques instants l'avion va se poser sur la piste de l'aéroport de Marseille-Marignane. La température extérieure est de quatorze degrés centigrades.

Ensuite la cassure de l'air s'accomplit. Noémi sent vibrer enfin sous elle la réalité de l'asphalte gris. Les roues du Boeing épousent la terre.

II

Noémi adresse un sourire à l'hôtesse, puis elle s'engage dans l'escalier de métal.

Hors de l'avion l'air est vif. Il surprend. Mais ce n'est pas agréable de respirer à fond. L'odeur de kérosène flotte en lourdes effluves et il y a aussi d'incessantes vibrations sonores. Entrevu progressivement du sol sous l'angle dur de la carlingue le ciel n'est plus le domaine immatériel du voyage. Quadrillé d'odeurs et de bruits il a la tristesse d'un mur de prison. Le froid... l'humidité... Le bitume scellé à la terre... Tous les éléments gris de l'aéroport : le fuselage éteint des Boeing posés ici et là comme de gigantesques poissons morts, l'étincellement de ceux qui décollent, tout a un caractère provisoire.

Mais un enthousiasme énorme habite Noémi. Elle avance vivement avec l'idée joyeuse qu'elle traverse là un dernier sas. La liberté n'est plus bien loin, elle se trouve au-delà des hautes portes vitrées dont les glaces ne reflètent rien. La foule des passagers (ils semblent minuscules, dessinés à une échelle différente) s'engouffre dans ces portes.

Les pas de Noémi adhèrent au sol. Le confort de la terre enfin retrouvée, l'élasticité que l'on éprouve soudain à poser d'une façon naturelle un pied, puis l'autre pied, puis encore l'autre pied sur cette terre en avançant chaque fois un peu vers ces fameuses portes, tout cela se répercute en chacun des muscles de son corps et rend sa démarche aisée. Son esprit devance ses pas. Il court. Il s'envole au-delà des portes vers un soleil supposé. Oui ! Noémi est à mi-chemin de la liberté... mais en pensée elle est déjà libre ! Elle est enfant. Il y a quelque part un nid où elle va aller nicher... L'horizon parcouru n'était qu'un cercle !... Un cercle hermétique et clos, se répète-t-elle les yeux fixés sur l'asphalte sans se préoccuper du sens de ces mots mais sûre de leur importance. Quelqu'un marche derrière elle. Elle entend l'écho de pas menus et précipités mais elle ne se retourne pas. Elle ne sait pas que c'est Lamine Ben Abdallah qui la suit, portant son couffin de ses deux mains. Il trotte le corps ployé, il est essoufflé mais Noémi l'a déjà oublié. Elle ne le reverra jamais. Le cercle hermétique issu de ses songes l'enveloppe toute entière. Elle avance à grands pas protégée par cet invisible bouclier mental qui l'isole de tout ce qu'elle vient de quitter.

Elle se rapproche du cœur de la foule. Elle s'y enfonce. Avec la foule elle est avalée par les hautes portes grises. Aussitôt elle devient morceau de foule. Des gestes uniformes s'accomplissent. Billets d'avion et passeports surgissent dans les innombrables mains de la foule (dans celles de Noémi comme dans toutes les autres).

Une patience animale s'installe dans la masse des voyageurs qui n'avancent plus. Il faut attendre. C'est un mot d'ordre implicite, paresseusement accepté. Pas d'initiatives personnelles, surtout ! (on n'entend plus que rires, soupirs, propos décousus). On la retrouvera, cette initiative personnelle ! Mais plus tard, au-delà des guichets du contrôle. Ici n'existent que des colis humains. Ils s'entassent, ils s'agglutinent, ils sont de plus en plus serres les uns contre les autres. La proximité des souffles est telle que nuques, cheveux, oreilles reçoivent d'anonymes et tièdes caresses (mais les regards ne se rencontrent pas). Chacun est seul et tient à le rester (certains groupes soudés par les liens du sang ou de l'amitié ne forment plus soudain que blocs indissolubles à côté d'autres blocs indissolubles tout aussi résolus). Têtes penchées ou bien têtes dressées au-dessus d'une épaule, ils ont tous les yeux braqués sur le même objet : le tampon du contrôle.

C'est un tampon métallique. La main d'un policier l'abaisse avec régularité sur chacun des passeports. Chaque fois que ce geste s'accomplit un colis humain reçoit la liberté. Il faut le voir alors ce voyageur enfin libre ! Il redresse les épaules, il assure son

petit bagage à son bras et il s'élançe dans la vie. On ne voit que son dos mais quelle aisance !

Prisonnière encore, Noémi pense à son train et s'interdit d'y penser. Elle le manquera peut-être (cela fait battre son cœur avec une insolite violence). Son esprit enfiévré s'accroche avec force à l'image du cercle hermétique qui hante son imagination (un cercle rutilant comme un néon publicitaire). Ce cercle représente le trajet abstrait de son destin. On appelle ça "boucler la boucle", non ? Le cercle ne cesse de grandir. Le visage de Noémi est impassible mais sa main droite aux jointures blanchies est crispée sur son passeport. On lui marche sur les pieds, tant pis ! On entoure ses épaules d'un bras protecteur, qu'est-ce donc ? Une tentative de spoliation ?... Mais oui ! Quelqu'un essaye tout bonnement de prendre sa place ! Cette chose là n'arrivera pas ! Noémi avance à pas de procession mais elle se sent une carrure de docker. Sa volonté et son imagination se sont dissociées, le rempart têtu de ses épaules n'empêche nullement son esprit de s'envoler. Une fois libérée de ce fichu contrôle, ah !... Son corps allégé bondira ici... bondira là... En premier, retirer de l'argent français au comptoir de banque (cinq cent francs suffiront). Après ? Eh bien, après, vite vite les valises ! Penchée sur le tapis roulant pour les saisir au passage, alors seulement elle se donnera la permission de consulter sa montre. Qu'il faudra régler à l'heure de la France, cette merveilleuse heure d'été qui lui fera peut-être cadeau du train de seize heures vingt. Il n'y aura personne pour la gêner, pour entraver sa course. Si par malheur elle entrevoit quelque visage connu, français ou tunisien, c'est tout décidé d'avance : elle rabattra ses lunettes noires sur son nez (elles enserrent pour l'instant ses cheveux très blonds et leur font un diadème). Les yeux cachés elle traversera tous les obstacles. Elle s'installera dans le car. Une demi-heure de trajet pas plus. Et puis la gare Saint Charles. Le guichet. Le quai...

La voix de maman.

Oh ! comme il faisait chaud avant-hier à Tunis ! Ce sirocco ! oh ce sirocco !... "Si tu prends le seize heures vingt tu seras à la maison pour dîner" disait maman comme s'il s'agissait d'une promenade. "Ne te tracasse pas, je serai à la gare". Noémi avait enfin fini de pleurer, ses mains mouillées de sueur étaient crispées sur le combiné du téléphone (et cette frousse de voir entrer Karim dans la chambre !). La voix de maman... Un frémissement léger agite les lèvres serrées de Noémi. La voilà soudain devant le guichet du contrôle.

Elle tend son passeport (tout est en règle, c'est l'affaire d'une minute). Les mains du policier ouvrent le passeport. Il regarde la photo grisâtre, il regarde ensuite le visage de Noémi tout fardé d'anxiété. Il lit tout ce qu'il y a écrit sur le passeport. Il tourne les pages une à une, il revient en arrière, il... Mais qu'est-ce qu'il cherche ?

- Nationalité française ?

- Oui.

La voix de Noémi s'étrangle.

- Avec ce nom là ?

Elle regarde l'homme droit dans les yeux.

- Vous voyez bien ce qui est écrit.

C'est un homme gros, déplaisant. Ses joues larges et bleues sont remontées en vilaines bouffissures par le col de son uniforme serré. Eh ! quoi... il a envie de rire un peu... Il a envie de rire aux dépens de Noémi ou bien de rire avec elle, c'est selon... Une belle fille comme ça !

Les yeux de Noémi ont l'éclat minéral de l'aigue-marine. Ils sont dépourvus d'expression (dans ce genre de situation maman serait ab.. so.. lu.. ment extraordinaire !).

- Epouse de tunisien ? dit encore le policier.

Noémi connaît la chanson. Ils sont tous racistes à l'aéroport. (Assez ! Assez ! chuchote son cœur affolé). Elle dévisage toujours l'affreux bonhomme. Il baisse enfin les yeux. Le tampon de métal oscille sur la page grise. Clic ! Un petit bruit de rien du tout et la

liberté est rendue à Noémi.

Elle s'éloigne en toute hâte. Le regard lourd du policier l'accompagne, un regard qui va de ses chevilles brunies à ses cheveux décolorés par le sel. C'est un regard vif où danse à peine hésitante la flamme du viol, comme un panache dérisoire de fantômes inemployés. La blondeur de Noémi en est le principal aliment et Noémi sait tout cela par cœur. Son émotivité s'exalte, la pousse à se tordre un pied, à trébucher ; elle se redresse en un sursaut précipité (elle s'est "vue" étendue là, aux pieds de ce type !). Le visage relevé et fier elle avance maintenant, son sac à bandoulière bien arrimé sur la hanche.

Mais elle se heurte à un nouveau barrage : une haie de gens qui attendent les voyageurs. Elle sent leurs regards la traverser comme si elle était transparente. Il y a parfois un peu de jalousie dans ces regards indifférents, elle en est effleurée comme d'une caresse morne. Le soleil, la mer l'ont polie comme un galet. Elle porte sur elle le reflet de la grande vacance des plages tunisiennes, elle le sait, elle en éprouve une sorte de honte.

Et si maman était là au milieu d'eux ? chuchote alors en elle la joie folle du cercle rutilant. Noémi baisse les yeux, elle hausse imperceptiblement les épaules. Comment quitter Père ? Comment trouver l'argent, seulement, pour ce petit voyage ? Oui, mais... maman... tendre... essoufflée... prête à ouvrir les bras...

Non. La foule ne dissimule aucun bonheur caché. C'est un obstacle compact. Qui empêche Noémi de courir. De gagner du temps.

Elle décide d'ignorer ces gens.

Mais comment, mon Dieu, effacer de sa rétine tout ce qui s'offre à sa sensibilité ? La joie de la France est une joie aux mille facettes et Noémi perçoit bien malgré elle un certain nombre de signes qui alimentent cette joie et la font grandir. Un manteau de daim caramel, d'abord. Posé avec chic et aplomb, là-bas, sur le corps distingué d'une femme trop maigre. Quel manteau !... Est-ce déjà la saison des manteaux de cuir ?... Noémi se sent en proie à une âpre curiosité. Elle se détourne toutefois du manteau mais découvre alors, juste en face d'elle, comment les femmes françaises ont choisi de couper leurs cheveux. ("Ne rien perdre de cette France toute neuve !" lui chuchote sa liberté). Elles sont là, à la lisière de la foule. Trois femmes isolées mais suffisamment proches pour qu'on puisse faire des comparaisons. Elles sont plantées là comme trois statues de mode. On croirait tout à fait (dirait maman) que ces trois femmes portent un casque d'uniforme dont le métal seul serait différent : cuivre, étain et plomb. C'est marrant ! Dès que je serai dans mon train, assise et sans soucis, se promet Noémi, je ne perdrai plus une miette de ces choses.

Elle rabat ses lunettes sur son nez comme elle l'avait décidé et jette sur la foule un regard de défi. Elle biffe le manteau de daim caramel de son horizon, elle biffe les trois femmes casquées. Elle contracte ses muscles pour mieux concentrer ses forces et se jure de courir une fois franchie cette foule. Mais en attendant c'est avec lenteur qu'elle s'en rapproche. Sa démarche se fait de plus en plus hésitante. Cette masse vivante a quelque chose d'effrayant. Quoi, au juste ? Elle se fait proche, dangereusement proche. Elle se charge de mystère. Elle devient hostile. Elle contient, c'est sûr, un pouvoir maléfique. Elle va engloutir Noémi, et comme dans les cauchemars Noémi ne pourra plus avancer.

"J'ai trop pleuré" décide Noémi en redressant fièrement son profil, "j'ai trop pleuré ces derniers jours à Tunis... Je suis toute détraquée... Mais maintenant les choses vont s'arranger... Je rentre à la maison... Dans quelques heures, je..."

La foule lui fait peur. Il y a en elle des mains qui s'agitent comme des oiseaux clairs. Il y a des rires. Il y a même un type qui siffle avec ses doigts, et pourtant...

Ce sont des gens. Rien de plus. Ils sont idiots et excités. Ils vont se livrer à toute sorte d'embrassades mais cela ne me concerne pas. Pour moi ils ne sont pas autre chose qu'un paravent d'indifférence. Une fresque ! décide-t-elle (mais son cœur bat de plus en plus fort). Un accessoire d'aéroport !

Mais la muraille se met dangereusement à vivre et Noémi soudain sait pourquoi. Il y a là, au milieu des gens, un regard qui lui est destiné. Un regard posé sur elle avec une

intensité effrayante. Un regard muet, au milieu des hommes et des femmes qui maintenant s'étreignent. Un regard qui ne la quitte pas.

Non ! pense Noémi avec force. Non !

Et pourtant... Au cœur des silhouettes mouvantes il y a quelque chose de gris, quelque chose d'insolite qui se dresse en une parfaite immobilité. Un fanal de détresse. Un bonhomme très pâle qui ressemblerait formidablement à Emmanuel (mais bien entendu ne serait que son reflet). Emmanuel ? Que pourrait donc faire ici l'oncle Emmanuel ? se demande Noémi affolée. Ce n'est qu'une parenté de visage. Une parenté de silhouette comme il y en a tant. Je ne vais pas agiter la main vers ce type sous prétexte qu'il porte comme Emmanuel un cache-poussière rétro et avachi. Je ne vais pas sauter au cou de ce bonhomme... (quelques secondes ont suffi, la démarche de Noémi se fait incertaine). Ça ne peut pas être Emmanuel (mais c'est lui, découvre-t-elle alors en reconnaissant la gabardine grise).

Elle s'arrête. Elle ouvre grand les yeux comme une enfant effrayée. Il est arrivé quelque chose. Mais quoi ?

Emmanuel se détache de la foule, il avance vers Noémi. Ses mouvements semblent retenus par quelque force invisible. Il approche à contrecœur.

- Noémi...

Comme sa voix est sourde !

Il l'embrasse, il la tient serrée contre lui et c'est un geste qu'il n'a jamais fait jusqu'ici. Le front de Noémi s'appuie sur le tissu gris.

- Je suis venu t'attendre...

Il va parler. Il va dire l'horrible nouvelle dont il est chargé. "Je suis venu t'attendre". Sa voix est porteuse de mort. Père ? (Je veux que ce soit Père !).

Noémi fait un effort, elle lève la tête. Elle scrute le beau visage un peu mou qui n'a pas été rasé ce matin. (Je veux que ce soit Père !).

- Maman ? arrive-t-elle enfin à articuler.

- Elle est très mal, (il saisit le coude de Noémi pour qu'elle ne tombe pas). Nous n'avons pas de temps à perdre... J'ai ma voiture... Occupons-nous des valises sans traîner. Je te raconterai tout ça en chemin...

III

Quand il parle d'elle il dit Anaïs. C'est normal. Il est le beau-frère.

Anaïs est à l'hôpital.

Anaïs a eu une attaque. Une ATTAQUE.

Anaïs est dans le coma. COMA. On redoute une hémiplegie. HEMIPLEGIE.

Tous ces mots résonnent dans la tête de Noémi. Ils n'ont pas de sens. Ce sont des mots dénaturés. Ils entrent dans son crâne comme des objets durs, ils s'entrechoquent, ils forment une monstrueuse cacophonie. Noémi n'est pas capable de les mettre en ordre. Elle ne cherche pas encore à les comprendre. Son univers personnel a basculé (il a suffi de quelques secondes). Elle se débat faiblement mais déjà elle se sait vaincue.

Elle avançait dans cet aéroport (il y a cent ans). Elle allait à pas vifs vers une joie (la joie très simple du retour). Elle se promenait, en quelque sorte. Elle croyait souffrir mais il ne s'agissait là que d'un chagrin très ordinaire. Chacun de ses pas tuait ce mal enfantin puisqu'il la rapprochait de la source de toutes les consolations. Son projet ! Il était tellement simple ! douceur... accommodements... réconciliation avec la vie... Et voilà que ce projet s'est dissout d'un seul coup. Il a suffi qu'Emmanuel vienne à sa rencontre avec ce visage défait, ces gestes maladroits, pour que Noémi comprenne et ne comprenne pas, et que brisée (mais encore intacte) elle assimile avec une précision formidable l'envergure du malheur qu'il allait lui annoncer (tout en étant incapable de comprendre le sens des mots qu'il prononçait avec précaution).

Le temps s'est alors arrêté. Les gestes les plus simples se sont chargés de confusion comme si une distance infinie s'était soudain interposée entre l'esprit de Noémi et ses mains.

Ils ont quitté l'aéroport. Ils roulent maintenant sur l'autoroute parmi des centaines de voitures qui partent en week-end. L'intérieur de la DS est imprégné de confort malgré une odeur d'essence vaguement écœurante. La pluie commence à tomber. Emmanuel branche les essuie-glaces. L'éventail mouvant (une mosaïque de carrosseries mouillées) se trouble lentement puis reprend de la netteté avec une précision d'horlogerie. La caresse des lames de caoutchouc sur le pare-brise s'accompagne d'une sorte de plainte. Rien ne s'arrange dans la tête de Noémi. Elle est assise au creux du siège bas et moelleux, prostrée, silencieuse. Elle tient son sac sur ses genoux, elle le serre de ses mains crispées comme s'il s'agissait d'un talisman.

Emmanuel aimerait couvrir de sa voix l'odieux gémissement des essuie-glaces mais il ne trouve rien à dire. De temps en temps il jette un regard de biais sur sa nièce. Il s'effraye de sa pâleur. Ils se connaissent si peu ! Leur parenté a tissé des liens aimables d'habitude et d'indifférence. C'est tout... Emmanuel n'est pas à l'aise dans le brutal rapprochement d'aujourd'hui.

Il aimait bien être l'oncle de Noémi (jusqu'ici c'était un rôle assez simple). Il n'aime pas ce bond qu'il est en train de faire hors des réalités charmantes, mais il se plie à la nécessité. Il est le mari de la sœur d'Anaïs. Il accomplit un devoir. Nécessité et devoir sont là pour lui donner tous les courages.

Autrefois, avant que Jacotte et lui n'aient eux-mêmes des gosses, il lui est arrivé de prendre Noémi enfant sur ses genoux. Noémi était une petite fille plutôt gaie, se souvient-il. Elle se contorsionnait, potelée, rose, toute en odeur acide d'enfance, avec la brèche noire

des dents de lait absentes au cœur de son rire fou. Mais ces gestes là ne signifiaient rien du tout. Que sait-il de la Noémi d'aujourd'hui ? Il prête si peu d'attention à ce qu'on dit autour de lui. Il connaît mal Karim, il n'a jamais cherché à le connaître et voilà qu'un divorce est en train. Les bavardages de Jacotte et d'Anaïs, les a-t-il seulement entendus ?... Et la voix de Jacotte sur l'oreiller, à l'heure du sommeil, ressassant les supputations des deux sœurs sur le bonheur difficile de Noémi, il ne l'a jamais écoutée. Une berceuse... Un son...

Et maintenant ils sont assis côte à côte, le regard fixé droit devant eux. Ils se taisent. Comme c'est pénible ! Ils sont là, enfouis dans cette voiture, comme des naufragés. Leur tempête se limite au champ clos de la DS. C'est une tempête faite de silence mais elle brise tout à fait leur univers intérieur. Elle n'a pas encore trouvé sa place dans des gestes, dans des paroles.

Noémi a les yeux fermés. Elle a envie de vomir. Une ATTAQUE. Le mot grandit dans sa tête, il chasse tous les autres mots. Qu'est-ce au juste, une attaque ? Peut-on mourir d'une attaque à cinquante neuf ans ? Thrombose. Congestion cérébrale. COMA. Les essuie-glaces gémissent. Oh assez ! assez !

- Comme tu es pâle ! dit Emmanuel.

Il l'observe toujours à la dérobée. Noémi tourne son visage vers lui, tente un sourire.

- Tu disais que le cœur est bon ?

- Le cœur est bon, affirme Emmanuel.

Il a déjà dit cela au parking de Marignane tandis qu'il s'énervait sur le démarreur. Il essaye maintenant d'agrandir ce petit espoir. Il ne trouve que des formules toutes faites, un épouvantable délayage de lieux communs : la médecine fait des miracles, tout a été pris à temps, etc... etc...

Noémi boit ces paroles. Tout va s'arranger, décide-t-elle. Il ne faut pas dramatiser. Une petite attaque, à notre époque, ce n'est rien qu'un banal accident. Ses mains se détendent sur son sac. Oui, bien sûr, tout va s'arranger. Comme tu nous a fait peur, maman...

On rira. On rira encore, tous ensemble. Tu te souviens quand maman a eu "son" attaque ? Quelle frousse ! J'arrivais de Tunis, c'était juste avant mon divorce, mais oui... J'allais sauter dans mon train. Je courais... Le délai était si court... Et qui est-ce que je trouve, planté là en plein Marignane, à m'attendre au milieu des gens ? Blanc comme un linge... Emmanuel ! Oui, Emmanuel ! (Emmanuel, ses manies, ses complications, tu vois un peu !).

Mais à qui donc Noémi fera-t-elle ce récit ? Certainement pas à maman. Guérie, raccommodée, Anaïs restera tellement vulnérable, toute prête à s'effondrer de nouveau. Il faudra faire attention (on fera attention). C'est à Marc que Noémi racontera l'épisode Emmanuel. Marc ! oh Marc ! Le plus petit... (Mon bébé, aime dire Anaïs). Il ne pourra jamais supporter...

- Où est Marc ? demande Noémi (elle voudrait pleurer mais l'image du plus petit n'arrive pas à faire couler ses larmes).

- Marc ? Il doit être sur place, maintenant, répond Emmanuel en jetant un coup d'œil à sa montre bracelet. Jacotte l'a appelé tôt ce matin à son fameux bistrot. Le patron a été très bien, il a fait la commission tout de suite. Marc nous a téléphoné dix minutes après. Il devait essayer Air Inter.

Elle ne guérira pas. On ne prend pas l'avion de Paris à Toulouse pour quelqu'un qui va s'en tirer. On prend le train, surtout quand on est fauché comme Marc. On arrive le lendemain. Il faut regarder la vérité en face. Combien de fois maman nous l'a dit à tous les deux de regarder les choses bien en face ? Le cœur de Noémi se soulève. Ses entrailles se nouent.

- Comme tu es pâle ! dit encore Emmanuel.

Ce con. Est-ce qu'il a besoin de poser sur moi ce regard perspicace ? Il ne sait même pas s'y prendre. Il fait de son mieux, mais...

"Je vais avoir besoin de toute sa gentillesse" découvre alors Noémi avec horreur et elle s'imagine aussitôt vomissant dans le mouchoir d'Emmanuel. Elle aimerait mieux, tout compte fait, pleurer contre son épaule, mais les larmes ne viennent pas et c'est peut-être mieux comme ça. Elle se tient très droite, à bonne distance d'Emmanuel. Pleurer contre l'épaule du "mari de Jacotte" ? Jamais ! (le "mari de Jacotte", c'est comme ça que maman parle de lui, c'est comme ça).

Qu'on le veuille ou non le mari de Jacotte se transforme, il devient peu à peu une sorte de père bienfaisant. Noémi se durcit, exaspérée.

- Tu te sens bien ?

- Ça va.

Elle crâne, la pauvre petite, pense Emmanuel.

Le crâne de Noémi. Un bloc de pierre.

Elle n'a mal nulle part. Il n'y a que cette inquiétude une attaque, ce n'est pas un mot scientifique. Qu'est-ce que ça veut dire, au juste ?

La pluie cesse. Emmanuel arrête les essuie-glaces. Ouf ! Un silence chargé de paix s'installe. Mais ça ne dure pas. La pluie recommence. La voilà qui s'abat en rafales violentes sur le pare-brise et les essuie-glaces reprennent leur laborieux va et vient.

- L'équinoxe, dit »Emmanuel. Chaque année c'est la même chose.

Conduire au milieu de la bourrasque lui convient. Il s'évade ainsi de la maladie. De la mort. Mais l'équinoxe est une aubaine supplémentaire, un merveilleux dérivatif. Il s'en empare, il ne parle plus que de ça.

- A cette saison, il y a aussi beaucoup d'orages à Tunis.

Noémi subit la contagion de l'équinoxe (les éléments, ces choses sans âme !). Elle a dit cette petite phrase machinalement mais aussitôt elle se sent coupable.

Emmanuel hoche la tête. Voilà un bon sujet pour se changer les idées. Ils vont parler de Tunis. De son climat. De sa faune. De sa flore. En trois ans Emmanuel n'a pas échangé deux phrases sur Tunis avec Noémi, il est prêt à se rattraper. Mais il se fourvoie et dit :

- Karim va bien ?

Ce con. Il pose cette question avec gentillesse, la voix bien modulée et juste une intonation musicale sur le "bien". Je ne suis pas au courant de tes affaires suggère ce "bien" si courtois, si moelleux, mais si tu veux m'en parler je suis prêt à t'entendre. Pauvre Emmanuel !

- Il allait très bien ce matin.

Rien à répondre à ce flamboiement sec. Voilà pour toi. Il allait "très bien" ce matin ! Maman rirait de cette mise en boîte ! (oh ! moqueuse Anaïs).

La superbe santé de Karim. Une insulte.

Noémi passe sa main sur son front comme pour en chasser l'image de Karim qui ne veut pas s'effacer. Est-elle folle ? Fait-elle un cauchemar ?... Les essuie-glaces... ils montent... ils descendent... la route... elle luit, ponctuée de jaillissements quand la voiture traverse une flaque... les pneus... ils engendrent contre le bitume un bruit monotone chargé d'eau et de douceur... A certains moments la visibilité est presque nulle. Et si nous avions un accident ? imagine Noémi (cette pensée la réconforte). La mort de Noémi... une seconde... comme un poignard de vengeance planté dans le cœur de Karim... Karim plein de santé... Soleil... Santé... Karim... Horreur de Karim... Les pneus tournent... l'eau et la boue sont là, nous patageons dedans... Oh ! comme nous allons lentement ! Plus vite ! Plus vite ! supplie intérieurement Noémi dont les lèvres restent serrées avec obstination et méchanceté sur l'affirmation presque oubliée de la santé de Karim. Mais peu à peu sous les nuages menaçants et les rafales Karim s'efface. Qu'on n'y revienne pas !

Dans la voiture il n'y a plus qu'Emmanuel avec son bon vouloir et sa sollicitude. Il a choisi prudemment de se taire. Noémi le regarde. Elle ressent soudain une brusque envie de communiquer avec lui, d'entrer dans sa vie, de tout savoir sur ses occupations et ses soucis. C'est un élan inattendu qu'elle ne cherche pas à analyser mais dont elle devine toute la ressource. Ne plus être une Noémi blessée, devenir Emmanuel, charmant et médiocre. Est-il médiocre ? se demande-t-elle aussitôt tout en cherchant quelles questions lui poser pour qu'il se mette à parler de choses simples qui ne fassent pas mal. Est-il vraiment si médiocre ? Nous n'avons jamais fait réellement attention à sa personne.

- Comment ça va chez toi ? demande-t-elle avec un sourire appliqué. Les affaires ?

- Couci-couça... les temps sont durs pour les petites entreprises...

Nous le savions ! se dit Noémi avec une satisfaction malicieuse. Nous le savions ! Il a une fabrique de biscottes et de pains de régime. Anaïs dit toujours qu'il est "mou en affaires". Mais il ne faut pas penser comme ça à ce que dit maman, il faut devenir Emmanuel, coûte que coûte. Il vend aussi des produits diététiques : du son, des germes de blé. Son père était minotier. Mais Noémi s'aperçoit qu'elle ne sait rien sur la famille d'Emmanuel. Elle sait seulement que sa fortune s'est effritée.

- Jacotte t'aide toujours ?

- Bien sûr. Jacotte est là.

Ce sourire quand il prononce le nom de sa femme ! C'est un homme simple. Un homme reposant. Quelqu'un de modeste, peut-être et jusqu'ici nous n'avons pas su l'apprécier. J'expliquerai tout ça à maman.

- Les enfants ? continue Noémi.

- Ça va.

Le dialogue est sur le point de mourir. Noémi se souvient des litanies de politesse en usage chez les Tunisiens. On prononce le nom de chaque membre de la famille avec chaque fois la formule accompagnatrice "lâ bes". "Lâ bes" qui veut dire "ça va", ou plus exactement "ça ne va pas mal". Un rite paisible, endormant.

- Patrick ? demande-t-elle.

- Oh ! Patrick... (Emmanuel fronce les sourcils). Il redouble sa terminale, tu sais. Et il ne fera rien, cette année encore, à mon avis. La chasse, la pêche, voilà tout ce qui lui plaît. Mais il a dix-neuf ans et...

- Dix-neuf ans ? Et Jocelyne, alors ?

Elle écoute à peine la réponse. Ses cousins ont grandi en son absence, elle ne les connaît plus. Elle entend que Jocelyne à dix-sept ans et qu'elle est championne de basket-ball.

- Une vraie championne ?

- Championne scolaire... Mais elle voudrait...

Noémi est incapable de s'intéresser aux aspirations sportives de Jocelyne. C'est tellement insipide ! Des mots techniques, des sigles. Tout un programme élaboré par Jacotte sans aucun doute. Jacotte est imbattable pour les questions pratiques, songe-t-elle en suivant du regard les gouttes de pluie sur le pare-brise. Une à une elles glissent et se défont comme des perles incolores, et il en vient d'autres d'une façon incessante.

- Et Gaëlle ? continue-t-elle machinalement.

Emmanuel tressaille, comme éveillé en sursaut :

- Oh ! celle-là !

Bien sûr il y avait Gaëlle ! Et nous n'y pensions pas ! Gaëlle ! La préférée d'Anaïs. Treize ans, peut-être ? Une gosse inénarrable. Emmanuel pousse un soupir comme si la petite dernière était une arriérée mentale, mais Noémi ne s'y trompe pas. Il y a une clarté soudaine sur ce front paternel. Il fait bon, tout à coup, dans la DS. Comme si la vie n'était pas autre chose qu'une partie de plaisir.

- Toujours la même ? demande Noémi avec gourmandise.

- Toujours.
- Les poissons rouges ? Les hamsters ?
Emmanuel hoche la tête.
- Johnny Halliday ?
- Oui, soupire-t-il.
- Nez de cuir ? Le vicomte de Bragelonne ? Les Mystères de Paris ?
- Tu n'as rien oublié.
- Il me tarde de la voir, dit Noémi à mi-voix.

Gaëlle est assise entre eux, sur la banquette. Elle a de grands cheveux châtain, un front très blanc et un nez de petit chat autant que Noémi s'en souviennent. Les poches de son duffle-coat (mais porte-t-elle toujours un duffle-coat ?) sont pleines d'objets destinés à un musée de son invention (elle vous en fera payer la visite si vous tenez à le connaître). Dans ce musée il y a des cailloux, des flacons vides, un hippocampe desséché peut-être (laborieusement échangé à l'école contre un ticket de métro souvenir), une plume de geai, quoi encore ?

Gaëlle parle sans arrêt.

- Ecrit-elle toujours des poèmes ?
- Ouais...
- Est-ce qu'elle les vend toujours ? demande Noémi avec délectation.
- Elle nous ruine ! Ça ne m'étonnerait pas qu'il y en ait un ou deux qui traînent par là... Emmanuel fouille ses poches, passe la main dans la boîte à gants). Nous en avons partout !

- A ce rythme, elle doit être riche, non ? Quel est le tarif ?

- Elle économise pour se payer une mobylette. Mais je crois que je devrai un peu compléter la somme, tout de même.

- J'aimerais lire ses poèmes, dit brièvement Noémi et elle oublie Gaëlle.

Le malheur est à nouveau là, il est encore plus inacceptable quand on l'a perdu de vue ne fût-ce qu'un instant.

- Vous avez téléphoné à Marc, reprend Noémi d'une voix agressive. Pourquoi ne m'avez-vous pas téléphoné ce matin ?

- Il fallait choisir. Jacotte a préféré que je saute dans la voiture et que je vienne t'attendre à l'avion. J'avais juste le temps. Et c'était moins... enfin c'était plus...

Il a roulé cinq heures d'affilée, et maintenant il fait le trajet dans l'autre sens. Dix heures de voiture.

- Tu as mangé ? demande Noémi. Oui, il a mangé un sandwich.

- Comment va Père ? On n'a pas encore parlé de Père, dans tout ça... Emmanuel parle de Père. Ce pauvre Gabriel ! Noémi n'écoute pas.

Elle rassemble avec patience dans sa tête tout ce qu'Emmanuel a dit depuis qu'il l'a serrée contre lui à l'aéroport. Elle s'inquiète. Certains morceaux du récit semblent gommés. Il serait temps vraiment de "voir les choses en face". Noémi se concentre. Il y a eu des moments comme des brèches obscures où Noémi n'enregistrait pas bien ce qu'Emmanuel disait. Il faut récapituler : hier soir, tard, Père a appelé Jacotte au téléphone (tiens ? on a parlé de Père, tout de même !), maman était par terre dans la salle de bains, elle avait encore sa brosse à dents à la main... Emmanuel et Jacotte étaient arrivés tout de suite et...

Les terribles mots (coma, hémiplégie) en une lente ascension montent à nouveau à la surface. Ils crèvent comme d'énormes bulles dans une lave noirâtre.

L'hospitalisation ? Elle s'est faite aussitôt. Cholestérol. Ils ont parlé de cholestérol. Ils... Les médecins... Aurait-elle eu une contrariété ? Un choc ? Non ! affirmait Jacotte. Sa sœur était en pleine forme. Elle avait fait dans l'après-midi sa fameuse gelée de coings (une gelée précieuse comme l'or... plonger la cuiller dans cette gelée de coings et puis la porter à ses lèvres fait évanouir le temps... l'esprit et les sens sont aussitôt envahis par la

douce chaleur de septembre et voici que renaît l'époque admirable où l'on défaisait l'ourlet des tabliers avant de retourner à l'école...).

Et si je l'avais tuée ? Et si c'était mon coup de téléphone qui ?

Une sueur glacée mouille le front de Noémi. Nous l'avons tuée ! Moi et Karim, nous.

- J'ai envie de vomir, articule-t-elle péniblement.

Penchée sur le bas-côté détrempe de la route elle ne vomit pas. Elle regarde avec fixité la terre gluante et molle. Le crépuscule est là, il éteint lentement les arbres et les champs. Emmanuel est sorti de la DS. Face à un buisson gris il se déboutonne. Je l'ai tuée ! Emmanuel revient. Sa main vérifie avec délicatesse la fermeture de son pantalon tandis qu'un sourire discret s'installe sur son visage, comme pour faire oublier un peu les exigences de la nature. Je l'ai tuée !

- Laisse la vitre baissée, dit Emmanuel en attachant sa ceinture de sécurité.

Ils roulent maintenant sur une route étroite, sinueuse, que Noémi croit reconnaître. L'odeur verte et fraîche des prés gorgés de pluie entre dans la voiture.

- Dans une heure nous serons à l'hôpital, annonce Emmanuel. Je pense que nous pourrons la voir...

IV

Ils franchissent à pied le portail de l'hôpital. La pluie a cessé. Un vent de fin d'été vagabonde au ras du sol, brasse l'humidité, l'incorpore à la nuit. Leurs pas giclent dans les flaques noirâtres où luit le reflet d'un lampadaire.

Non loin du portail il y a une cage de verre. Une tâche de lumière. Un appel. A l'intérieur de cette cage on voit un homme en blouse blanche. L'écouteur d'un téléphone collé à l'oreille il hoche la tête sans leur prêter attention. Il parle sans qu'on entende sa voix. Emmanuel s'approche de la cage de verre, mais Noémi reste en retrait.

Que demande Emmanuel à cet homme ?

Il demande si maman vit toujours.

Pour cela il se baisse à cause du guichet carré par où doivent obligatoirement passer les paroles. Noémi dévisage le type à la blouse blanche, seul lien avec la vérité de l'instant. Elle cherche sur son front, sur ses paupières lourdes et bistres, dans la courbe molle de ses lèvres l'essence du secret qu'il va leur livrer. L'homme fronce les sourcils, il se gratte l'aisselle à travers sa blouse. Le téléphone qu'il vient juste de poser sonne soudain avec une stridence effrayante, cela perce la cage de verre. L'homme n'a encore rien dit. Il décroche le combiné. Il écoute. Emmanuel toujours accoudé en face du guichet se tourne alors vers Noémi. Son visage crayeux, marqué de rides sombres, tout empreint d'usure et de fatigue, s'éclaire d'un sourire résigné.

- Alors ? dit Noémi en approchant peureusement.

Emmanuel hausse les épaules en signe d'ignorance.

- Il va nous renseigner. En principe l'heure des visites est passée mais nous allons essayer de monter quand même. En général ils sont plutôt accommodants. C'est le service de nuit, maintenant...

L'homme n'en finit pas avec le téléphone. On voit ses gestes. On n'entend pas ce qu'il dit. Il rit. Il se gratte à nouveau l'aisselle. Son regard erre ici et là, glisse sur Emmanuel, va se perdre sur le mur terne, sur les profondeurs obscures de la cour. Une conversation interminable, personnelle, peuplée de santé et d'activité. Exaspérante.

- Il exagère ! chuchote Noémi.

Mon salaud ! Je vais t'apprendre, moi ! Elle voudrait le saisir aux épaules, le secouer, lui arracher les mots qu'elle attend. C'est ma mère, tu comprends ? Ma mère. Je veux savoir. J'ai le droit.

Mais cette violence n'est que turbulence vaine, elle reste enfermée à l'intérieur de la tête de Noémi, enfermée à triples verrous. Les mains de la jeune femme serrées l'une dans l'autre au-dessus de son sac, la teinte grise de son front et de ses lèvres, la fixité de son regard sont autant de digues à son tourment. Un tourment qui ne pourrait jaillir qu'en cris, hurlements, insultes. A quoi bon ?

L'homme pose enfin le combiné du téléphone. Il laisse un peu sa main sur l'appareil. Après quelques secondes d'absence intérieure il se souvient d'Emmanuel.

- C'est une urgence. Bon. Essayez de monter. Vous connaissez la chambre ?

Emmanuel aussitôt récite une espèce de formule : escalier B, troisième à droite, chambre cinq. Il dit ensuite : merci beaucoup. Il entoure Noémi de son bras et les voilà qui traversent la grande cour dans toute sa longueur avec une sorte de joie dans le cœur (la joie

d'agir). Ils approchent d'une porte peinte en beige. Ils entrent. Ils respirent l'odeur.

Une odeur infime mais répandue partout. Pas un pouce du vestibule qui ne soit investi par elle. Une odeur fabriquée avec du désinfectant, de la soupe et un soupçon de sueur. Les murs, le sol, la cage d'ascenseur en sont imprégnés jusqu'à saturation. Si on ouvrait les fenêtres aux vitres peintes en blanc, si le vent d'automne entraînait ici, il se chargerait de l'odeur et l'odeur essaierait dans la cour, dans la rue, elle serait dedans et elle serait dehors, elle ne perdrait pas une miette de cet entêtant bouquet. Mais qui parle d'ouvrir les fenêtres ? Les orifices de l'hôpital apparaissent tout à fait hermétiques. La porte ? Elle s'est refermée toute seule à l'aide d'un ressort. Vous voilà enfermés... vautés impérativement dans le sui generis de l'hôpital. Votre cœur ? Il se révolte. Il vous tire en arrière. Mais en même temps il vous pousse en avant ! C'est à cause du prisonnier ou de la prisonnière que vous cherchez. Il (ou elle) vous appelle, sans un mot, sans un cri. Il est tapi au plus profond du labyrinthe. Mort, peut-être ?... Sur le point de mourir ?... Ou bien encore dans cet équilibre précaire entre vie et mort qui fait de lui un funambule sans balancier, et de vous un spectateur impuissant (les poings serrés contre la bouche). Un spectateur...

L'odeur, ce n'est RIEN, décide Noémi blottie contre Emmanuel dans l'ascenseur. Ce qui compte...

Ils accèdent à des corridors en enfilade sous un éclairage anémique. Un linoléum vert avale le bruit des pas, amortissant au maximum l'effort que l'on fait pour avancer entre les deux séries de portes closes et numérotées. Voilà que vous flottez, maintenant ! Vous flottez et vous ne sentez même plus l'odeur... Ce sont là des pensées vagabondes. Irréelles. Elles papillonnent autour du noir brut de l'angoisse et n'effleurent qu'à peine l'esprit tendu vers une quête précise : la chambre numéro cinq.

Mais à l'angle du couloir voici tout à coup un bel impact de lumière. Quelque chose de rassurant. Un carré de vitres tout illuminé de l'intérieur. Du bruit. De la vie. Des rires. Un petit cri. Une cascade métallique. Des voix qui s'entremêlent. Deux petites filles déguisées en infirmières jaillissent de ce havre. Elles approchent. Ce sont des femmes. Mais si petites, si frêles que... Les yeux peints. La coiffe posée toute droite sur les cheveux serrés.

Emmanuel leur parle. Noémi se tient derrière lui. Elle voudrait qu'on ne la voie pas, et surtout qu'on ne lui dise pas...

Le rire des infirmières s'est éteint. L'une tient un haricot d'émail blanc et l'autre un sachet de plastique transparent bourré de coton hydrophile. Elles écoutent Emmanuel tout en penchant la tête pour apercevoir Noémi. Il y a une gravité soudaine dans leur maintien, une gravité qui fait peur. La plus petite des deux infirmières se tourne vers l'autre.

- C'est le cinq, dit-elle.

Vous le saviez, mais cela gonfle votre cœur. Votre cœur gonfle à croire qu'il va éclater. Pourquoi ? Vous respirez mieux, aussi. C'est la façon dont elle a dit ça. Voilà tout. Une constatation d'existence vous comprenez ? Ici, quand on parle d'Anaïs, on dit c'est le cinq. Un numéro, ce n'est RIEN. Mais Anaïs est conjuguée au présent. Voilà ce qui est important !

- Comment est-elle ? demande Emmanuel.

Les filles ne savent pas. Elles ont pris leur service il y a une demi-heure seulement. Allez voir, dit la plus petite (c'est elle qui commande). De toute façon il y a quelqu'un près d'elle. C'est noté sur le cahier. Une dame. Une dame qui ne la quitte pas (Jacotte). L'infirmière fait un geste du pouce vers la chambre numéro cinq qui est là, tout près.

Devant la porte grise où est peint en gris plus foncé le chiffre cinq, Emmanuel et Noémi, serrés l'un contre l'autre, font une pause. Emmanuel lève enfin la main, il esquisse le geste de toquer son index replié contre la paroi, mais il ne le fait pas. Sa main descend avec douceur vers le bec de cane. Centimètre par centimètre il ouvre la terrifiante porte.

Une pénombre.

Un cône de lumière.

Une blancheur dans la grisaille.

Noémi écarquille les yeux. Sur un étroit lit de fer laqué gît un être fait de cire et de tissu blanc, avec pour seule vie la touffe poivre et sel des cheveux en désordre.

Ce n'est pas elle ! pense aussitôt Noémi. Ce n'est pas moi ! Je peux affronter cette rencontre impersonnelle. Les coups d'épée, les coups de lance frappent autour de moi, ils ne m'atteignent pas. Les blessures ne sont pas pour moi. Je ne les accepte pas. Je peux avancer vers ce lit (elle ne le fait pas).

Sans aucun bruit une ombre s'interpose avec douceur entre le lit et Noémi. Deux bras l'enserrent. La voilà emprisonnée dans une sorte de cage molle : la joue de Jacotte, une joue blanche et lisse contre sa joue, la poitrine de Jacotte, plonge profonde, contre son torse tout dressé de souffrance. L'étreinte n'en finit pas. Une révolte oubliée se réveille en Noémi, le souvenir de ce succédané de mère lié à quoi ? à la naissance de Marc, peut-être ? Noémi voudrait s'arracher à ces bras ronds, à cette chair qui ne lui est rien, mais c'est tout à fait impossible. Ses mains, au contraire, s'agrippent au chemisier de Jacotte comme si Jacotte était là pour l'empêcher de se noyer. Un spasme des mâchoires... une chaleur humide qui brouille la vue... et Noémi pleure. Quelques larmes brèves, c'est tout.

Planté devant le lit, Emmanuel contemple Anaïs.

Noémi voudrait fermer les yeux. Ne pas voir ce qui est dans le lit. Mais il le faut ! se répète-t-elle tandis que son corps est secoué de petits tremblements qu'elle n'arrive pas à maîtriser. Elle s'arrache aux bras de Jacotte et va se placer à côté d'Emmanuel. Elle essaye de comprendre ce qu'Anaïs est devenue. Anaïs, le cinq.

Elle est couchée sur le dos. la tête rejetée en arrière. Deux fines sondes sont plantées dans ses narines. Les yeux. Fermés. La bouche. Entrouverte. Il en sort un souffle rauque, inhabituel. Posé sur le drap, le bras. Avec l'aiguille du goutte à goutte fichée bien proprement dans la veine, sous un sparadrap.

- Elle est calme, dit Jacotte.

Le regard bleu de Jacotte... Un regard si prosaïque en général. Il se pose sur Anaïs et c'est une lecture triste de ce qu'Anaïs livre comme message en ce moment. Noémi éprouve tout à coup une confiance absolue dans le pouvoir de compréhension de Jacotte. Jacotte a subitement grandi. Son esprit s'est ouvert comme un livre inconnu, surprenant. Elle est apte à comprendre ce que Noémi, justement, ne sait pas voir, noyée dans l'assaut incessant des vagues du désespoir.

Oh ! pourquoi suis-je ici ? se répète Noémi. Je ne veux pas être ici ! Je ne veux pas rester plantée face à cette morte qui respire et qui n'est pas maman ! S'en aller ! S'en aller ! Les couloirs... l'ascenseur... le vestibule... la porte peinte qui se referme toute seule... la cour... la voiture d'Emmanuel... N'importe quoi, mais pas "ça" !

Elle approche sa main de la main d'Anaïs. Elle prend cette main brune, un peu sèche, dont la peau se piquète de tâches foncées. Cette main s'abandonne dans la sienne comme un objet triste.

Jacotte parle. Que dit Jacotte ? Noémi entend, elle ne comprend pas bien. Ce sont des petites phrases courtes coupées de silences hésitants. Jacotte a vu le médecin. Il y a un mieux. Un mieux très important. (Jacotte hoche la tête). Qu'est-ce donc ? Anaïs n'est plus dans le coma. En ce moment, elle dort.

Tout en parlant, Jacotte observe Anaïs. C'est un peu comme si elle cherchait ici et là sur Anaïs d'autres signes encourageants. Mais Anaïs n'aide en rien Jacotte à forger de l'espoir. Elle est objet, il faut que Jacotte se débrouille seule. Qu'elle invente, au besoin. Chacune de ses supputations sera approximative. Elle portera un défi à la science. Elle sera chargée du poids très lourd de son souhait : un miracle... Anaïs ne communique à sa sœur que ce souffle à peine audible qui continue de sourdre de sa poitrine. Elle est un objet qui respire.

Oui, un objet. Un objet de grand prix.

On regarde Anaïs... On la regarde comme jamais encore on ne l'avait regardée. Mais la regardait-on, avant ? Peut-être ! Mais si on la regardait c'était par accident. Car Anaïs, la plupart du temps, éblouissait. Feu. Flamme. Vie. Pas un coup d'œil sur elle qui ne subisse aussitôt la réplique chatoyante de ses yeux sombres tout chargés de question, de réponse ou tout simplement d'existence ! Jamais Noémi ne l'a contemplée comme ils le font tous les trois en ce moment. Leurs regards posés sur elle, insistants, sont chargés d'indécence. Ce sont des regards de voyeurs.

Tant que les yeux d'Anaïs seront cachés par la soie transparente et mauve des paupières, Noémi se détournera d'elle. Elle s'en fait le serment. Elle caresse avec maladresse la main de sa mère (encore une chose qu'elle n'a jamais faite jusqu'ici). Tout en caressant cette main elle ressent pour elle-même, pour Jacotte, pour Emmanuel, une intolérable pitié. Ils se livrent en ce moment à des gestes qu'Anaïs qualifierait d'absurdes. Oui, mais Anaïs n'est pas là...

Elle dort, dit Jacotte en lissant le drap qui n'a pas un faux pli. Gabriel et Marc viennent de partir, continue-t-elle comme si elle récitait un poème, la voix trop douce, irréaliste, les yeux remplis d'Anaïs. Marc n'a pas eu le courage de... Et toi, mon petit ?... Jacotte lisse toujours le drap impeccable. Vous devez être épuisés, vous deux... Elle s'inquiète pour eux mais elle n'a pas dormi, depuis qu'Anaïs a été découverte étendue dans la salle de bains elle ne l'a plus quittée.

Elle s'arrache enfin à sa contemplation et c'est à nouveau la Jacotte de tous les jours.

- Le médecin dit qu'on peut la laisser, déclare-t-elle tout en détaillant Noémi avec anxiété (Sa pâleur, les cernes sombres sous ses yeux). Elle est sous surveillance constante. Rester à côté d'elle ne sert à rien.

- Mais si elle se réveille ? Jacotte se tait.

- Si elle se réveille ? répète Noémi.

Jacotte baisse les yeux.

- Elle ne se rendra compte de rien, tu sais... dit-elle enfin avec une sorte d'enjouement qui fait peur.

- Comment, elle ne se rendra compte de rien ?

Jacotte attend un peu pour répondre.

- Pour le moment... elle n'a pas sa mémoire... dit-elle enfin avec un sourire triste.

Le médecin est formel.

Noémi lâche la main de sa mère.

- Mais...

Elle voudrait poser toute sorte de questions. Elle ne les pose pas.

- Elle est encore en vie, continue Jacotte avec effort. Tout s'arrangera petit à petit...

Viens. Ton frère et ton père t'attendent. Ils ont besoin de toi. Viens donc.

Noémi s'éloigne du lit sans le quitter des yeux. Emmanuel prend alors sa place. Il se penche sur la malade. Il lui caresse les cheveux d'un geste maladroit. Il pousse un soupir fantastique.

Un frisson hystérique les secoue tous les trois.

- Allons, venez ! dit Jacotte.

V

Maintenant Noémi est couchée.

L'affreuse journée prétend terminer sa course comme une journée ordinaire. L'habitude ? La sagesse ?... "Il faut se reposer" répétait Jacotte.

Elle est recroquevillée dans le lit neuf acheté il y a trois ans pour elle et pour Karim (il remplace le lit bateau étroit de son enfance). Tout est glacé dans ce lit, tout n'est que plis et boursoflures. Noémi n'a pas su trouver ce soir les draps qui convenaient. (Maman faisait toujours leur lit à l'avance avec du linge frais). Ce sont des draps trop petits, les couvertures glissent.

Noémi ne bouge pas. Sa joue repose sur son avant-bras replié. Ses yeux sont ouverts sur l'obscurité. Cette nuit, elle ne dormira pas.

Elle comprend qu'elle vient de perdre l'innocence du sommeil. A cause d'Anaïs... L'obsédante image est là dans le noir. Anaïs toute blanche, Anaïs sans esprit mais respirant encore... Impossible d'échapper à ce tourment. Impossible aussi de s'y accoutumer.

Noémi ne dormira plus jamais comme avant. Ces bonheurs là sont finis. Elle ne se glissera plus jamais dans les draps comme une enfant, pour fermer bien vite les yeux et se perdre aussitôt dans l'autre face de la vie (toute aussi longue et chargée d'événements que la face diurne). Elle est morte à la continuité nocturne du rêve, à ces résonances pétries d'élans bienheureux qui nourrissent la vie dans ses racines invisibles et dorment à sa surface, une fois le rêve oublié, la saveur d'être soi et nul autre. Poésie et secret. Tout cela est terminé. Barré d'un trait noir.

Noémi, maintenant, hait la vie.

Jusqu'ici elle l'aimait cette vie, malgré sa tristesse et ses manques. Oui, elle l'aimait. Comment faire autrement ? On pouvait avec un peu de bonne volonté s'y promener avec tant d'innocence ! On pouvait se laisser bercer par la rassurante musique des songes ! Un espoir enfantin était là en permanence pour entretenir la naïve chanson intérieure : l'espoir que tout s'arrangerait un jour. Anaïs avait promis tant de fois qu'il en serait ainsi ! C'est pourquoi Noémi pouvait avancer avec confiance le long de cette vie imparfaite qui ressemblait à un couloir sombre morcelé de flaques de lumière. Un couloir sûr.

Ce soir, dans le noir, la vie de Noémi n'est plus l'image d'un couloir. Elle se charge d'incohérences. Anaïs n'était-elle pas la lampe de ce couloir sans fin ? Une lampe haute et pure dont le cône élargi éclairait au sol les moindres détails. Chaque événement était un accident de parcours dont la lumière aurait raison coûte que coûte. Pourquoi chercher au-dessus de la lampe les effrayantes ténèbres que cette lampe dissimulait d'une façon si parfaite ?

Noémi écarquille les yeux. Elle s'entête à peupler l'obscurité. Mais il y a en elle un obstacle intérieur qui l'empêche de voir ce qu'elle aimerait tant voir : Anaïs... une lampe... un couloir... Cet obstacle (une évidence abstraite) c'est tout simplement sa lucidité. Il n'y a plus personne pour l'aider à avancer. Tout n'est plus que chaos.

Ce qu'elle avait coutume d'appeler son cœur s'est vidé de tout. L'autre cœur, le cœur biologique, bat sans répit contre ses côtes. Noémi préférerait que ses deux cœurs, celui de l'âme et celui du corps, gardent leur unisson mais elle a déjà compris qu'on ne meurt pas sur commande puisqu'Anaïs, elle, n'est pas morte.

Anaïs... (bref sanglot)

Maman...

Est-ce moi que j'aime en croyant l'aimer ?

Noémi refuse aussitôt cette question. Elle fait un effort. Elle s'oblige à penser à Anaïs telle qu'elle l'a vue ce soir à l'hôpital. Peu à peu, par la toute puissance de l'imagination, elle "devient" Anaïs. Tous les fils, toutes les sondes qui relient Anaïs à la vie entrent alors en elle. Son corps entier est livré à l'assaut des innombrables piqûres et brûlures qu'Anaïs est incapable de ressentir. Alors, lentement, le désespoir de Noémi se transforme. Ce n'est plus un granit dur contre lequel on se heurte mais plutôt une sorte de mer triste où l'on nage sans pouvoir accoster nulle part. Anaïs sa mère, en une imperceptible métamorphose, est devenue comme une sœur. Elle a descendu quelques marches et la voilà aux côtés de Noémi pour affronter à ras du sol un combat incohérent. Il ne faut pas se quitter ! supplie Noémi en son for intérieur. Il ne faut surtout pas se quitter ! Car les puissances immobiles sont là et nul n'a appris à les connaître... Anaïs et Noémi... Ignorantes... côte à côte...

La maison ne contient pas un bruit. Un tombeau. Le vent, au dehors, la fouette. Il la bouscule. Il la caresse. Mais la maison se tait. Elle est plongée dans l'hébétude. Elle a perdu son âme.

Parfois, cependant, le vent se fait plus fort. Il se déchaîne avec violence, il ébranle la maison jusqu'au cœur de ses fondations. Il se produit alors quelque chose d'effrayant. Etroitement mêlée au froissement brutal des branches et aux grincements des gonds de contrevents, la voir d'Anaïs s'élève comme une supplique. Arpège de violon. Appel au rire et à l'oubli. Il ne faut pas prêter l'oreille à cette voix.

A l'étage au-dessous Marc dort. Il n'entend pas ces choses.

(Il ne dort pas. Il gît dans l'obscurité comme Noémi. Figé. Révolté. "Maman !" répète-t-il tout bas. "Oh ! Maman..." Il a la certitude d'être le plus blessé de tous).

Et Père ? Il sommeille, bien entendu ! Il a avalé deux comprimés de nembutal (ses mains tremblaient, Noémi les revoit). Il a ôté son dentier. Les rides de son visage (un vieux grimoire) se sont multipliées. Le sillon sec des larmes y a laissé comme une trace. Sa femme, sa jeune femme l'a abandonné. Anaïs... Oh ! Anaïs... que vais-je devenir maintenant ?

Noémi se tourne, se retourne dans le lit. Des larmes bienfaisantes commencent à couler sur ses joues, elles rejoignent ses lèvres. Au début ces larmes ressemblent à une eau paisible mais peu à peu elles deviennent impétueuses, douloureuses. C'est du plus profond du corps qu'elles jaillissent. Un spasme du diaphragme... Un cri sourd ravalé aussitôt... Noémi n'est plus du tout maîtresse de ce corps en révolte. Il s'agite. Il a de furieux soubresauts. La solitude agit sur lui comme un poison. Anaïs détesterait ces débordements nerveux. Il faut absolument les maîtriser. D'une main tremblante Noémi allume la lampe de chevet. La chambre se recompose, avec son aspect innocent.

Lire.

Il doit bien y avoir un journal, un vieux roman policier, quelque chose. Penchée en avant, à demi tombée du lit, Noémi tâtonne et ne trouve qu'un numéro de "Science et Vie" qui a appartenu à Karim. Elle jette la revue à l'autre bout de la chambre. Le numéro de "Science et Vie" tombe au pied du fauteuil crapaud, près de la fenêtre. Un fauteuil de reps bleu où tant de fois...

Assise dans le lit, Noémi fixe le fauteuil. Elle voudrait arrêter le temps. Revenir en arrière. Se retrouver hier, mieux encore avant-hier. Etre encore à Tunis. Elle se dit en reniflant, en grattant avec ses ongles la peau de son crâne entre les mèches hirsutes de ses cheveux qu'elle préférerait être n'importe où, mais pas ici ! N'importe où, même à Tunis ! Sur le divan du living, par exemple, au milieu des coussins de laine rêche, avec Karim dans la chambre à côté qui n'en finirait pas d'écouter le transistor et l'odeur de ses cigarettes passant sous la porte.

Toute cette haine entre elle et Karim ! Toute cette haine ! Les portes qui claquent. Les regards détournés. Les silences. On voudrait se tuer. On se monte la tête. On se répète à satiété toujours les mêmes choses. On en fait une sorte d'explosif secret. On mitonne sa bombe inlassablement On...

Oui... Mais tout en faisant cela on demeure l'être entier, complet, parfait que la vie attend. On est dessiné au crayon noir. On a des contours bien nets. Et tout cela pourquoi ? Parce que maman est là. Parce que maman supporte (en filigrane) l'échafaudage compliqué (puéril) de ces tourments. Il n'est pas nécessaire de lui dire ces choses, il suffit de savoir qu'on peut à tout moment décrocher le téléphone.

Lorsque la bombe explose, on le fait. On jette vaille que vaille le vrai le faux, le moins faux et toutes les folles suppositions qui en découlent dans l'écouteur gris. Un écouteur tout chargé de sa présence.

Je l'ai tuée ! se dit Noémi pour la deuxième fois. Elle regarde les meubles couverts de poussière, les vêtements en désordre, mais elle ne voit rien de ces choses. Son esprit est habité d'images intérieures et ce sont ces images que ses yeux un peu fous contemplent. Sa culpabilité prend forme. Elle s'étale dans toute la chambre. Les murs ne sont plus qu'un écran où se déroule un film impitoyable. Oui, Noémi est coupable. Comment supporter cette évidence accablante ? Elle frissonne. Comment survivre à cette certitude ?

Elle jaillit du lit. Il faut en finir, non ? Elle se précipite sur la valise posée grande ouverte à même le sol. Des vêtements roulés en boule débordent. La manche bleu vif de son pull préféré surnage dans l'océan des foulards et des jupes. Elle plonge les mains dans tout ça avec fébrilité. Elle trouve ce qu'elle cherche : la trousse de toilette en plastique. Avec un peu de chance il y aura un tube de phenergan, elle en prenait si souvent à Tunis pour dormir. Ses doigts tremblent. Voilà le tube Bon. Maintenant, aller chercher un peu d'eau à la salle de bains.

La salle de bains où maman ?

Jamais !

Elle avale le comprimé comme ça, tout sec. Il se coince sous sa glotte. Elle porte ses poings à sa gorge, elle déglutit laborieusement. Anaïs lui a appris qu'il ne faut "jamais" avaler un comprimé sans boire ensuite un grand verre d'eau. Elle est en train de désobéir. Les larmes recommencent à couler.

Je l'ai tuée !

Elle hoquète.

La petite boule du somnifère suit enfin son chemin. Je l'ai tuée et maintenant je ne fais plus les choses comme elle souhaitait que je les fasse. Elle se meurt. Elle me trahit. Je la trahis.

Maman ! oh ! maman !

Noémi se jette à plat ventre sur le lit. Elle recouvre son corps n'importe comment, de draps, de couvertures dissociés, et cela crée sur elle des zones chaudes, des zones fraîches. Qu'importe ? Le ridicule et solitaire combat doit cesser coûte que coûte. Il faut dormir. Elle cherche l'interrupteur à tâtons. Le noir de la chambre l'engloutit à nouveau. Elle ne s'en aperçoit pas. Ses paupières sont fermées. Les narines dans le creux tiède de l'oreiller, elle attend le sommeil.

VI

Comme ce corps endormi est jeune ! Comme il est doux ! Le grain de la peau fait penser à ces cuirs luisants aux reflets d'ivoire dont on faisait jadis le corps des poupées. Mais la peau de Noémi n'est pas une peau fragile, c'est une peau que le soleil a lustrée, magnifiée comme un bel objet. Seuls les seins et les hanches ont gardé leur blancheur, ce qui leur donne une sorte de fragilité pudique.

Le sommeil a lentement pris possession de cette chair tiède, alanguie, enveloppée dans le fin tissu moite de la chemise. Un talon nu émerge de la couverture, il est agité par moments de mouvements nerveux. Un parfum très léger, sueurs secrètes, lentes émanations intimes, s'accumule entre la toile et la peau, il forme une sorte de cocon où baigne Noémi.

Selon toute apparence sa conscience est engourdie. Comme ce bras enfoui dans l'oreiller. Comme ce ventre incrusté au creux le plus profond du matelas. Noémi nage. Elle nage dans un océan de laine et de tissu, toute enveloppée de nuit. La mer aux multiples ressacs s'est substituée au lit désolé, elle berce la dormeuse. Le bras (immobile, doré) de Noémi se soulève avec lenteur, il fend la vague verte, il partage la crête blanche (scintillant liseré d'écume), il plonge dans le gouffre de la profondeur obscure. Son autre bras (blotti contre son flanc) continuera le lent moulinet, la progression marine immobile. Le front de Noémi, son nez, ses lèvres où coule un peu de salive, résolument ancrés dans la mollesse de l'oreiller, se chargent du cristal glauque, du prisme étincelant que l'eau et le sel font jaillir à la rencontre du soleil. Au-dessus de cette mer où peu à peu Noémi s'enfoncé il y a un ciel bleu et pur. Noémi garde en elle la vision de cette clarté qu'engloutissent lentement les fonds sous-marins. Nager... Rêver... Aimer aussi, peut-être ?... Tout s'accomplit sans se dissocier. Une sorte d'alliance, une trêve s'instaure petit à petit au rythme régulier du jeune souffle, seul signe de vie dans la chambre obscure.

Le vent se calme.

Anaïs entre alors dans la chambre. Elle porte ce vieux peignoir de flanelle grise à rayures bleues que tous connaissent, que tous aiment, que tous disent qu'il faut jeter tant il est élimé au col, aux coudes, brûlé de trous de cigarettes, mais si propre, si rafistolé ! Elle a brossé avec soin ses cheveux gris tellement en désordre tout à l'heure à l'hôpital. Elle a massé son visage avec une crème grasse et ce visage reposé luit. Sans allumer la lampe elle avance dans cette chambre dont elle connaît chaque meuble, chaque recoin. Elle se penche sur le lit défait. Sa main tâchée de son effleure la courbe du corps immobile sous les couvertures et les draps. Son enfant dort. C'est bien. Elle s'assied au bord du lit, faisant attention de ne pas toucher le talon nu qui s'agite de temps en temps. Elle attend. Elle est bien, là, aux côtés de Noémi endormie, elle n'a pas besoin de lui parler, elle n'a pas besoin de la toucher. Elle est là et elle sait que cela suffit. Les heures, les jours, les mois, les années vont continuer leur course avec la lenteur coutumière. Anaïs ne souhaite rien si ce n'est d'être assise là près de sa fille et d'empêcher le pire. Ce qu'est le "pire" Anaïs ne se soucie pas de le savoir, l'essentiel est de l'écarter de ce lit, de le refouler hors de cette chambre, de veiller...

Noémi geint.

Elle ouvre les yeux. Elle voit dans la pénombre Anaïs assise au bord du lit. Elle reconnaît la robe de chambre de flanelle grise à rayures bleues. Ses paupières retombent,

pesantes. Un petit râle sort de sa gorge, un petit ronflement. Le talon nu martèle la couverture, il s'irrite contre la laine. L'océan vert tout chamarré de soleil s'ouvre au plus profond de son opacité. Les bras (immobiles) de Noémi fendent une eau qui n'est que silence. Aucun de ces gestes n'a l'écho d'un son. La voilà repartie. Lentement. Laborieusement. Vers l'étrange paix de l'irréel. Une sorte de confiance accompagne la chute de son corps, la chute de son esprit dans cette mer où ses mouvements se dissolvent, prennent un caractère abstrait de détermination et de recherche. Autour d'elle l'univers se transforme, le décor change, toutes sortes de couleurs se succèdent mêlées à d'authentiques musiques de joie. Jusqu'où faudra-t-il avancer ?

Il y a un but. Noémi le sait. Il y a quelque part un endroit de paix et il faut absolument y aller. Quel est donc ce lieu chargé de magie ? se demande-t-elle sans cesser de nager.

Elle est poisson. Elle est sirène. Ses seins blancs sont enveloppés d'algues. Ses jambes se rejoignent, elles se scellent sous un vêtement d'écailles argentées. Elles l'entraînent, toujours plus loin, en de puissantes torsions. Une lampe est posée quelque part. Une voix égrène des mots. Des mots tristes. Des mots ineffables. C'est une mélodie bienfaisante où la mélancolie dessine comme un cercle doux, chaleureux, qu'il est bon d'étrécir afin d'approcher de son centre. Le sang coule maintenant du corps mutilé de la sirène. Le froid s'inscrit dans les doigts de la petite marchande d'allumettes. Mille étoiles trouent la nuit... Le cœur battant, Noémi cueille ces fleurs de paix et d'inquiétude. Le sang, la souffrance, mystérieusement égrenés, entament sa chair. L'inondent de joie.

La voix se fait plus précise. Elle s'articule. Elle se gonfle d'espoir. Elle travestit chaque épouvante en douceur, trouvant sa source dans le blanc renflement d'une gorge où se niche la tendresse comme un chant de pigeon. Et voici, comme une flamme, les genoux nus de Noémi ! Ils dépassent du tablier d'école à carreaux rouges et blancs. Ils émergent du col beige de la chaussette de laine. Leur rondeur polie est souillée d'une croûte de terre et de crasse. Et puis les pieds se dessinent à leur tour sur le sol. Ils rejoignent Noémi. Ils s'intègrent à sa personne, ils dansent dans la poussière et laissent ici et là sur la route la trace des semelles de caoutchouc.

La route fait une large boucle devant Noémi.

Quand on quitte l'école il faut suivre cette boucle pour entrer dans le village (au milieu du village il y a la maison). Lorsqu'on avance ainsi dans la poussière les pieds font en patience le tracé de la fameuse boucle. L'un, puis l'autre. Et puis encore l'un et puis encore l'autre. Non pas vite vite comme si on dessinait la boucle avec un crayon, mais lentement au rythme de la marche, en épousant la distance et le temps, en y mêlant son souffle et ses efforts. Que de moments perdus ! Noémi voudrait voler et non courir. Planer. Fendre l'air. Effacer le lent contour. Ecraser le temps du retour, psst ! Son cœur saute d'impatience dans sa poitrine. Elle s'élance. Le corps penché comme un prolongement de la majestueuse arabesque. Va-t-elle vraiment s'envoler ?

Elle tombe.

"Elle a couronné son genou" dit Anaïs et Noémi sait alors qu'elle est arrivée au plus profond, au plus secret de l'océan vert. Une joie tumultueuse l'assaille car la voix est là, toute entière, chargée d'exactitude. Aucune intonation ne manque. C'est la voix du bonheur. "Tu ne pleures pas !" dit encore la voix, et Noémi mains jointes se garde de pleurer. Anaïs penchée sur le genou approche un tampon de coton de la couronne de sang. L'eau oxygénée fait une mousse blanche qui rosit lentement.

Maintenant Anaïs coupe une tartine de gros pain. Elle étale le beurre sur le pain avec un vieux couteau de cuisine au manche noir dont la lame est devenue si étroite à force de servir. Ensuite avec ce même couteau elle râpe du chocolat sur le beurre. De gros copeaux marrons qui s'enfoncent dans la masse jaune et grasse. "Ton lait, Noémi !". Noémi boit le lait tiède recouvert d'une peau épaisse et plissée dont la blancheur a des reflets d'ivoire.

- Pas la peau ! crie Marc.

Sa voix impatiente jaillit derrière Noémi. Une voix geignarde. Et le voici à son tour planté dans le décor. Il tape du pied sur le carrelage et il y a un carreau fendu qui résonne.

- Non ! pas la peau !

Anaïs ôte la peau du lait dans le bol de Marc avec une cuiller en étain.

- Tu la veux, Noémi ?

La peau du lait de Marc glisse dans le bol de Noémi.

- Berk ! crie Marc.

- Si tu es dégoûté ne dégoûte pas les autres ! dit paisiblement Anaïs.

Elle leur tourne le dos. Elle est occupée au fourneau. Elle remue des casseroles. Elle chantonne (on ne comprend pas toutes les paroles). Plaisir d'amour ne dure qu'un moment... Ote-toi de là... attention ! c'est chaud !... Chagrin d'amour... toute la vîîe... Clac ! une cigarette. La fumée âcre se mélange à l'odeur de soupe, une odeur lourde, oignons roussis, lard et choux.

Entre deux jets de fumée bleue Anaïs fredonne. Ses doigts s'affairent sur les boutons du transistor. Elle chante encore son plaisir d'amour et sa voix se mélange à un accordéon. Crac ! crac ! fait le poste et la voix d'Anaïs s'arrête pile. Elle coupe le plaisir ou le chagrin d'amour en plein milieu sans vergogne tandis que la grand messe entre dans la cuisine. Avec son cortège d'encens, de poésie et de cierges. "Taisez-vous, les enfants !" dit Anaïs (elle ferme les yeux).

- C'est quoi, maman ? C'est quoi ?

- C'est Bach.

Une fugue de Bach, précise-t-elle. Marc veut savoir, pour la fugue, mais la main d'Anaïs se pose sur sa tête et il se tait. Il y a du lard cru, du persil, des échalotes sur la planche à hacher.

Noémi met ses deux bras autour de la taille d'Anaïs, elle pose sa tête contre le tablier de toile bleue. Elle entend battre le cœur de sa mère comme une horloge cachée, elle entend l'orgue (la fugue, Bach), elle mord dans la tartine de beurre et de chocolat râpé, son genou brûle. La cigarette près de son front sent bon. La messe... la soupe... le lait chaud... le tabac... Taisez-vous, les enfants !

On voudrait rire et pleurer. On est si bien tous les trois dans la cuisine. La joue sur le sein d'Anaïs, la bouche pleine, Noémi médite à haute voix. A l'école il y a une fille... Nénette... la fille d'un gendarme... qui n'arrête pas... "et ma mère me crie !... et ma mère va me battre !..."

- C'est pour se rendre intéressante ! décrète Anaïs et sa voix soulève le tablier de cuisine, s'enfle de rire. Elle dit n'importe quoi ta Nénette !

Jamais Noémi ne se rendra "intéressante" ! Elle se fait solennellement cette promesse paisible en avalant une énorme bouchée de pain. Il y a aussi Briquet, pense-t-elle. Mais faut-il parler de Briquet ? "Hou ! qu'il est vieux, ton père !" a dit Briquet à Noémi en agitant sa main comme un éventail de crasse.

- Quel âge a Papa ? demande Noémi avant de mordre à nouveau sa tartine.

- Cinquante ans bientôt, chantonne aussitôt la voix en tendant le corsage comme une voile de bateau.

- Il est vieux ?

- Non, pas très...

Bon, ça va, Il n'est pas "très" vieux.

Et puis Jacotte arrive. La voilà qui prend maman pour elle toute seule ! "Taisez-vous, les enfants !" disent-elles pour un oui et pour un non. Impossible de comprendre ce qu'elles se racontent. Marc les tire par la manche. Il pose des questions. Elles ne donnent pas de réponses. Dès que Jacotte est là Anaïs change. Elle rit tout le temps. Jacotte aussi ne fait que rire. Elles s'essuient les yeux. Elles pleurent, elles rient, tout à la fois. Leurs mots entrecoupés ressemblent à des balles de ping-pong qu'elles ne cesseraient de

s'envoyer l'une à l'autre.

Parfois leurs mots changent. Choisis soudain avec hésitation, extirpés avec soin, émis lentement les yeux dans les yeux, ils ne sont que secrets. Le mieux alors est de s'écarter d'elles. Jacotte va se marier. C'est une chose importante.

Elle va se marier quand ? Taisez-vous, les enfants !

Main sur la tête. Douce chaleur de la main. Paume tiède tout près du front, emprisonnant les cheveux comme un casque vivant (toutes les ondes d'Anaïs passent dans cette main). Doigts légers. Caresse derrière l'oreille. "Tu t'es lavée, ce matin ? ". Frémissement des seins ronds, un peu lourds, sous le corsage boutonné (un corsage avec deux poches plates, une sur chaque sein et souvent les cigarettes dans la poche du cœur, comme si le sein de maman était cabossé).

"Moi, je ne comprends pas !...". Sourcils barrés, noirs comme du charbon, regard ardent, la voilà repartie dans les histoires de Jacotte, mais son doigt continue de caresser la crasse de la petite oreille.

Plaisir d'amour !... (Jacotte n'est plus là).

Noémi ! Noééémi ! Ouvre la radio ! Peux-tu baisser le gaz ? Oh ne laisse pas hurler le poste comme ça ! Qu'est-ce que c'est encore que ce baratineur ? Change-moi ça. France-Musique. Cherche France-Musique. Et dis-moi... est-ce qu'il y a du beurre dans le frigo ? Il faut aller chercher le lait. Tiens ? Il pleut !... MON LINGE !

La voilà partie, Anaïs. Tablier sur la tête, toute dansante sur la terre molle du jardin. Noémi et Marc la suivent comme des petits chiots.

Le linge. Les draps majestueux, épais et blancs, se balancent avec de furieux soupirs. Ils pèsent un bon poids de toile raide. Leurs plis sont humides... Et puis les culottes... les chemises... les chaussettes pendues comme des jambes à l'envers, appariées soigneusement, rouge rouge, bleu bleu, vert vert, gris rayé de jaune... Elles dansent une gigue bariolée, accrochées au fil de fer par la pince en bois. La chemise de nuit d'Anaïs, finette blanche toute froide où les bouquets campagnards en camaïeu de bleu, sans odeur à cause de la pluie et de la lessive, se donnent la réplique, régulièrement espacés, coupés en deux parfois à cause des coutures, mais tout de même vivants, chargés de la tendresse du soir et de celle du matin. Tous ces tissus sont saisis à brassée, secs par ci, mouillés par là, déjà fardés de gouttes sombres. On fourre tout dans la bassine sans ôter les pinces qui font un bruit de castagnettes contre la paroi de tôle. Vite ! vite ! Le souffle manque. "Il y aura des escargots demain !" dit Anaïs la voix étouffée par les serviettes éponges et par les torchons qu'elle arrache à gestes vifs. Vite ! vite ! les enfants !

J'ai mal.

Je suis assise à l'angle de la maison près de l'auge de pierre du jardin. C'est une auge grise où la mousse a poussé ici et là captant le soleil en reflets verts. Le robinet mal fermé laisse couler une spirale d'eau triste, toute fraîche, inutile. Je mets ma main sous ce filet d'eau qui ne cessera jamais de couler (le sang d'une blessure), car le joint du robinet est pourri. Je ne suis pas Noémi. Je ne ramasse pas du linge sous la pluie. Un mal tout noir m'habite. Une sorte de maladie pernicieuse. Je sais que je ne guérirai jamais. Oh ! pourquoi vivre ? pourquoi ?

Il y a des gens derrière le mur. Dans la ruelle. Une foule de gens. Je les connais (je ne les connais pas). Ils sont affairés. On les entend vivre, un bourdonnement régulier, uniforme...

Et la maison ?

Elle est aveugle. Ses fenêtres ont perdu leur pouvoir habituel, celui de l'échange... l'attraction du ciel... la communication avec le soleil... Il n'y a plus rien.

Isolée, la maison médite. Avec pour seule vie ce filet d'eau qui suinte du robinet, qui éclabousse l'auge de pierre. L'auge ne s'emplira jamais. La bonde a disparu. L'eau ira se perdre dans les racines des murs. La maison est destinée à pourrir. Nous ne le savions pas. Les rires, les paroles l'ont abandonnée ainsi que tous les soupirs que l'on pousse

quand on vit intensément.

Que m'est-il arrivé ? Où ai-je mal ?

Je n'ai mal ni aux bras ni aux jambes ni au ventre. Je n'ai rien du tout et pourtant je suis malade à en mourir. (Mourir ?). Ne me touchez pas. Qu'on me laisse là, toute seule, recroquevillée contre le mur mouillé !

Au-delà de ce mur encapuchonné de vigne vierge se trame un complot. Je le sais. J'entends tout. Mais ce n'est qu'une espèce de comédie sans queue ni tête dont la turbulence me parvient étouffée par l'épaisseur du mur. Il faut tout deviner. Moi, je ne suis qu'un personnage fictif dans cette affaire et je n'ai aucune intention de sortir du jardin pour accrocher ma main à cette farandole de pantins. Je n'ai pas besoin de tout ça. Je mets mon front contre l'auge de pierre. J'écoute le bruit de l'eau. Elle fait, voyez-vous, une sorte de récit monotone. Elle dit toujours la même chose. Que dit-elle ? Je ne comprends pas bien. Il est question de mort.

Pourquoi vivre ?

Les lèvres de la dormeuse s'entrouvrent, il en sort une plainte, un son rauque, informel, que son être tout entier cherche à articuler mais c'est impossible.

Maman.

Je l'ai vue. Assise là, au pied de mon lit. La chambre est obscure. On ne peut rien voir mais je l'ai vue.

Où suis-je ?

Qui suis-je ?

Que se passe-t-il ?

Les bras immobiles de Noémi fendent à nouveau la mer colorée. Une mer plus verte, plus chatoyante encore après ce puissant effort pour s'en arracher. Son visage dressé un instant au-dessus de l'oreiller s'engloutit une nouvelle fois dans les profondeurs marines, il se referme dans le sommeil.

Elle était là, je l'ai vue.

(Il y a quelque chose qui ne va pas mais tout va s'arranger).

Elle est assise près de mon pied nu. Je le sais (je le veux).

Elle n'y est pas. Où est-elle ?

Un combat obscur, incohérent, fait de pulsions incertaines, se livre dans le lit en désordre où règne le sommeil. L'océan noircit. Les vagues jaillissent du plus profond de sa substance. Maintenant elles sont faites d'encre. Elles luisent. Elles éclatent à la surface comme de lugubres drapeaux.

Cependant dehors, au jardin, tout n'est que fraîcheur pure au cœur des feuillages assoupis. Un bruit net, vivant, casse la nuit. Ce sont les contrevents de Marc qui résonnent ainsi. Il vient de les ouvrir d'un geste brutal. Il étouffe. Il ne peut pas dormir.

Marc s'assied sur le rebord de la fenêtre. Il se penche un peu. Il s'applique à reconnaître chaque ombre familière du jardin. Au-dessous de lui les contrevents de la fenêtre de Noémi sont sagement accrochés à l'espagnolette.

Elle dort ! se dit Marc avec dépit. Il voudrait tant que Noémi partage avec lui l'angoisse de cette terrible nuit. Il voudrait que Noémi, tout comme le ferait Anaïs, lui dise "Dors, Marc.. dors... tout ira mieux demain". Mais Noémi ne sait pas dire ce genre de choses avec le ton qu'il faut. Inutile de compter sur elle. Elle porte sa souffrance comme une maladie contagieuse. Les quelques instants passés avec elle lorsqu'elle est arrivée ce soir avec Emmanuel (paroles et sanglots contenus avec peine) avaient un caractère d'apothéose tragique tout à fait insupportable.

Marc déteste ce penchant tragique chez Noémi. Noémi ne sait ab... so... lu... ment pas prendre du recul, se dit-il et cela lui procure une âpre consolation. Il a conscience de sa supériorité. Il ressemble à sa mère. Tout le monde le lui dit. Comme Anaïs il a le pouvoir de trouver la formule magique, le mot un peu gai qui redessine aussitôt le contour des événements et permet d'en prendre mieux la mesure. Il sait. Ou tout au moins il essaye

(mais voilà que cette nuit il doute de lui-même). L'affreuse mélancolie de Noémi s'insinue en lui. Elle pèse sur son esprit révolté.

Patricia ! Oh ! Patricia !... Il voudrait Patricia ici, dans la chambre ! Mais Patricia est à Paris.

Combien de temps peut-on rester ainsi entre la vie et la mort ? se demande Marc penché à la fenêtre. Il renifle. Il hume le parfum très frais du jardin et se laisse peu à peu envahir par la paix des choses familières. Le mur très haut, enrobé de vigne vierge noire, le panache mouvant du frêne, la tonnelle qui repose sur le gazon comme une cloche grise. Avec tous ces tuyaux ? se répète-t-il. Avec toutes ces ficelles plantées dans le corps ?... Franco... Boumédienne... et tous les autres... ceux dont on ne parle pas. Il se souvient tout à coup d'une émission à la télé (le frêne à cet instant semble pris de frayeur, le vent s'est niché dans ses feuilles qui se froissent avec sécheresse). Une petite américaine, oui, c'est ça. Karen. Dans le coma depuis sept ans. Quand ils ont enfin débranché le poumon artificiel elle est restée en vie. Toujours dans le coma, affirmaient les parents dont le visage apparaissait en gros plan.

Je t'aime ! hurle une voix secrète dans la poitrine de Marc. Je te préfère morte. Je...

Il allume une cigarette. Patricia ! Oh ! Pat ! gémit encore en lui la même voix. (Elle serait là, tout contre lui, penchée elle aussi à cette fenêtre, elle ne parlerait pas mais elle recevrait chacun de ces horribles frissons qui assaillent Marc... son flanc tiède contre le flanc de Marc... son flanc chargé de leur petit...). Mais Patricia est à Paris faute de fric pour payer deux voyages. A quoi bon s'attendrir ?

Mâchoires serrées, sourcils froncés, Marc n'en finit pas d'accumuler dans sa tête les histoires de maladies qu'il a entendues ici et là. Des histoires vécues. Jusqu'à maintenant il ne prêtait pas vraiment attention à ces choses. La maladie des autres le bouleverse enfin. Il découvre son incroyable ignorance. Furieux, il jette son mégot en direction de la vieille auge de pierre, là-bas à l'angle du jardin. C'est toujours là qu'il jette ses mégots quand il couche à la maison. Il néglige de suivre la trajectoire du minuscule point rose (le mégot se charge d'intense lumière et va mourir dans l'herbe humide à deux mètres de son but). Marc préfère lancer vers le ciel uniforme et sombre la rancœur de son regard. Il étouffe. Il déboutonne le haut de son pyjama. Il aspire avec force une bouffée d'air campagnard. Oh ! cette odeur ! chuchote aussitôt en lui l'optimisme d'Anaïs. Cette odeur ! Feuilles humides. Terreau. Maman vivra.

Vivra-t-elle ?

Restera-t-elle diminuée ?

Marc ne peut plus supporter ces questions. Il quitte la fenêtre et se jette avec rage sur le lit.

Où en étions-nous ? demande Noémi.

Nous ramassions le linge sous l'averse commençante. Nous faisons la course, maladroits, trébuchants, alourdis par ce butin énorme et froid. Nous poussions toute sorte de cris (allégresse, fureur). Le rire nous gênait pour courir.

Nous en sommes là, exactement.

La pluie redouble, elle traverse nos vêtements, notre peau. "Jusqu'aux os !" crie Anaïs en rabattant la porte de la cuisine avec violence. "Jusqu'aux os ! les enfants !". Elle adore cette vérité des formules toutes faites. Elle est comme ça. Elle chante ce cliché sur tous les tons en secouant ses cheveux trempés.

Mais nous ne ramassons pas le linge. C'est au temps du bonheur que nous ramassions le linge avec elle !

En ce temps-là Noémi enlaçait encore et encore la taille forte d'Anaïs. Elle posait son oreille contre ce cœur qu'elle entendait battre à travers la toile rêche du tablier. "Laisse-moi !" disait maman.

Noémi ne la laisse pas. Elle insiste, au contraire. Elle rend son geste d'amour plus

pesant, plus encombrant encore. Anaïs perd l'équilibre, elle se rattrape au buffet en riant.

Le transistor qu'elle tripote se met à grésiller. Des hommes, des femmes entrent à pleines voix dans la cuisine. C'est une procession grandiose chargée d'une telle plénitude sonore que les rires nés sous la pluie s'apaisent aussitôt. Ils ne s'éteignent pas. Ils deviennent secrets, recueillis. Ils se chargent d'étranges, de bienfaisantes larmes. Le cœur de Noémi subit une métamorphose, le voilà qui s'étale à l'intérieur de son corps comme une vague large et chaude. Elle enfouit son visage dans les plis du tablier bleu. Elle voudrait pleurer tant c'est beau...

Elle est secouée d'un rire bizarre et nerveux (le dernier assaut de la course sous la pluie). Et puis le rire meurt enfin, tout enveloppé de musique, dans la tiédeur du giron maternel.

L'auge de pierre, là, au pied du mur. Sa paroi rectiligne, froide. Un endroit où poser son front.

L'auge de pierre s'enrobe de crépuscule, sa forme change, son contour durcit. Ensuite il s'estompe et la lumière se cache peu à peu derrière le mur du jardin.

La fenêtre du salon est ouverte. Le rideau blanc se soulève, on le dirait agité par une main invisible. Il retombe ensuite sur l'appui de la fenêtre, flasque, déshabité. Il se gonfle à nouveau. Il retombe. Il n'y a personne dans la maison.

La maison.

Sombre. Verte. Encluse dans l'épaisseur de murs si vieux. Froide, l'automne. Fraîche, l'été. Et l'hiver, embuée aux vitres comme un bateau dans la bourrasque.

L'entrée. Son odeur. Foin coupé, encaustique, vieux bois. Les meubles sans gaieté (on les connaît, on les caresse, on ne les regarde pas). Les portières brunes, grands rideaux de jadis retenus par des embrasses aux pompons flétris. Le cache-pot de cuivre. Hideux ! (mais il a du "cachet", dit Anaïs). Quand on ouvre la porte d'entrée le cache-pot accroche la lumière de la rue, il a alors un bref éclat rose comme un sourire, mais cela ne dure pas. C'est la même chose quand on allume le lustre. Une petite lueur. Vite oubliée.

Le foyer est ailleurs. Le brasier brûle au plus profond de la maison, une fois traversée l'enfilade des corridors aux plinthes brunes, une fois parcourues toutes les pièces absentes où dorment mobilier et tapis comme de moroses prisonniers. La chaleur de la maison, on la trouve à la cuisine.

Si Anaïs n'est plus dans cette cuisine à quoi bon demeurer dans la maison ?

Noémi sursaute. Il y a un peu de salive sur sa joue. Sa bouche est en carton. Un ruisseau froid glisse de son aisselle, une fine sueur. Son pied nu, hors de la couverture, est glacé. Toujours à plat ventre, elle remue lentement les bras comme un nageur maladroit. Qui est-elle, bon sang ? Dans sa tête tout n'est que brouillard et lenteur. Où est-elle ?

Tous les éléments sont là. Il suffit d'un effort pour que l'inventaire se fasse. Mais où trouver la force ?

Le jour se lève. Une lueur ténue peuple la chambre de meubles verticaux posés là comme des jalons. Ils contiennent la réponse demandée. Anaïs, bien entendu, n'est pas assise au pied du lit. Anaïs est à l'hôpital. Elle a eu une attaque. Elle n'est plus dans le coma mais elle a perdu la mémoire. On suppose qu'elle vivra. On suppose qu'elle retrouvera son esprit. On espère qu'elle parlera sans trop de difficultés. Et moi qui arrivais de Tunis pour qu'elle me console ! Je l'ai trouvée comme ça !

D'un geste brutal Noémi rabat le drap sur sa figure. Ne pas voir. Ne pas entendre. Ne pas...

Le mur du jardin. L'auge de pierre. Mais où est donc l'auge de pierre ?

- Je te l'ai dit cent fois !

La voix de Père fouette les oreilles de Noémi (l'auge s'efface au son de cette voix impatiente et proche). La voix s'accompagne immédiatement de rais ensoleillés sur le carrelage de la cuisine et d'odeurs nourrissantes. La silhouette d'Anaïs se profile à contre-

jour sur le cadre éblouissant de la fenêtre. Au début c'est une ombre auréolée de feu mais peu à peu Noémi devine ses mains (des mains qui s'acharnent à froisser le coin de son tablier). Le visage apparaît enfin, un visage tendu à d'impossibles réflexions, le front tiré par l'effort, toutes rides effacées. Elle est là, très droite, en face de Père dont seule la voix est présente. Elle est coupable.

Coupable de quoi ?

Noémi ne sait pas.

En face de Père, Anaïs est "tout le temps" coupable. Une certaine rougeur au front, une douceur conventionnelle des gestes. Le bruit des pas de Père dans le couloir suffit à réveiller la faute d'Anaïs. Dès qu'il entre dans la maison la reine n'est plus reine, inexplicablement elle se fait servante. Marc et Noémi, eux aussi, sont submergés de culpabilité. Ils jouent, ils dessinent, ils découpent de vieux journaux, ils s'affairent autour du meccano. Une part d'eux-mêmes est coupable, une part est innocente. Ils vivent avec ce fardeau bizarre sur les épaules.

Noémi est occupée sous la table à ramasser ses crayons de couleur. Elle se plaît à imaginer que cette faute d'Anaïs est sans mystère. En quoi... cette faute... c'est elle... c'est Marc... Père est jaloux. Pourquoi pas ? Anaïs est incapable de dissimuler son adoration pour Noémi, son adoration pour Marc, sa religion maternelle. Elle se dresse entre Père et les petits. Aucun maléfice ne pourra les atteindre. Aucune idée fautive sur le péché de joie, sur le péché de liberté, sur le péché de rire et de bêtifier ne viendra entraver leurs mouvements. Ce sont là des idées de Père. Mais c'est Anaïs qui dicte les choses essentielles, ce n'est pas Père malgré ses grands airs. Père est un maître dont il faut subir les manies et les discours, mais c'est un maître plein de faiblesse.

En es-tu bien sûre, Noémi, cette nuit ?

Anaïs ne fait jamais allusion à ces choses. Passionnément, Noémi les devine (ou croit les deviner).

- Ah ! les hommes ! dit Anaïs à Jacotte avec un soupir éloquent.

- Oui, je sais...

Que sait Jacotte ? (sous la table, Noémi écoute les deux femmes). Emmanuel est si doux, si différent de Père ! Jacotte peut-elle comprendre ce qu'Anaïs veut dire ?

Emmanuel... Il met souvent son bras autour des épaules de Jacotte (Père ne fait jamais ce geste avec Anaïs). Ou encore il appuie sa tempe contre la tempe de Jacotte. Ou encore... "Laisse-moi !" dit Jacotte. Il veut toujours la toucher, l'embrasser (cela trouble Noémi). Il caresse aussi Noémi comme si sa tendresse était universelle. Il aime prendre Noémi sur ses genoux. "A Paris vont les dames !", chante-t-il d'une voix maladroite, chevrotante, "les dames et les messieurs..." et Noémi bondit, elle saute de plus en plus haut, bientôt elle va toucher le ciel. Les genoux d'Emmanuel sont durs et pointus. Le ciel s'ouvre comme un tissu éclaté. Noémi rit. Elle s'étrangle. Le ciel s'éloigne lentement au decrescendo de l'ultime galop et Noémi tombe par terre. C'est le moment suprême du jeu. Le sourire d'Emmanuel, un sourire doux, un peu fade, se détourne de l'enfant essoufflée, se destine timidement à Anaïs. Comment plaire à Anaïs ? se demande Emmanuel en posant d'aimables, d'attentives questions auxquelles on répond toujours vite, trop vite, en haussant les épaules parfois. Le "mari de Jacotte" ennuie toujours un peu Anaïs.

Noémi tourne dans sa tête ces choses subtiles et compliquées : Anaïs aime bien Emmanuel, elle n'a pas peur de lui, tandis que Père...

- Oh ! qu'est-ce que je vais encore chercher là ! dit Noémi à haute voix et le son de sa propre voix l'arrache à son sommeil.

Le drap repose sur son visage comme un écran de clarté. Elle écarte le drap avec impatience. Elle déteste cette chose abrupte, cette question si souvent rencontrée dans ses rêves. Est-ce bien le moment de penser à tout ça ? Est-ce que ça la regarde, seulement, ces rancœurs entre son père et sa mère ? Il fait grand jour. Toute la fraîcheur du matin pénètre dans la chambre par les contrevents entrouverts. Le vent a recommencé sa sarabande. Au-

delà du grincement des fortes charnières Noémi entend, de temps en temps, comme un appel familial, le cri insistant et plaintif d'un geai.

Mais soudain un autre appel, plus strident, monte des profondeurs de la maison.

Noémi jaillit du grand lit défait. Jambes nues, sa courte chemise de nuit couvrant à peine le haut de ses cuisses, la voilà partie sans pantoufles dans l'escalier froid.

Le téléphone n'arrête pas de sonner.

VII

- Je t'ai réveillée ?... Tu dormais ?...

L'écouteur est comme un coquillage gris dans la main de Noémi, elle l'a collé contre son oreille sans trop savoir ce qu'elle faisait. Elle a peur. Son esprit est vide. Comme un robot il élabore en sourdine sur un clavier secret des armes de défense : "tiens ? la première marche de l'escalier s'effrite, elle est bouffée aux vers, et les franges du tapis sont pleines de poussière ! ". La voix de Jacotte crépite (une soupe en ébullition). Je-ne-sais-plus-trop-où-j'en-suis-mais-ne-t'en-fais-pas-c'est-l'affaire-de-quelques-jours...

- Allô ! j'entends mal... Parle moins vite !

Comme le mur est froid contre mon dos ! Je ne veux pas savoir ce que charrient toutes ces vibrations qui entrent dans ma tête. Je ne veux rien savoir ! On-en-sera-quitte-pour-la-peur-je-file-à-l'hôpital-je-te-rappellerai-en-fin-de-matinée-il-ne-faut-pas-s'énervetout-va-aller-bien-maintenant...

C'est un message optimiste. Noémi le devine enfin. Anaïs, déclare Jacotte essoufflée, viendrait de se réveiller. Elle aurait prononcé quelques mots. L'interne a jugé qu'elle était sauvée. Il a aussitôt prévenu Jacotte et...

SAUVEE.

Une source chaude grandit dans la poitrine de Noémi. Cette chaleur s'étale en larges ondes concentriques tandis que le coquillage gris crépite toujours. Tu m'entends ? Allô ? Allô ?

Noémi regarde autour d'elle d'une façon vague, enfantine, tandis que tourbillonne à l'intérieur de son corps la grande chaleur de la joie. Elle aperçoit Père en haut de l'escalier. Elle lui fait signe de se taire (il ne dit rien, il se contente de la fixer de ses yeux hébétés tout en essayant de nouer la ceinture de sa robe de chambre de ses doigts tremblants).

C'est simple, doux, à peine croyable.

Les consignes pleuvent dans l'oreille de Noémi qui hoche la tête, ne comprend rien, ne note rien. Et le bruit cesse enfin.

- Elle est sauvée, dit Noémi en posant délicatement le combiné sur son socle. Je n'ai pas tout compris mais "ça" je l'ai compris ! (elle tire un peu sur sa courte chemise de nuit comme pour l'allonger). Excuse-moi, Père, je n'ai pas pris le temps de me couvrir.

C'est un geste de pudeur tout à fait inutile. Père maintient son regard vers les profondeurs du vestibule. "Ta pauvre mère ! ta pauvre mère ! " répète-t-il. Sans ses dents il a une voix éteinte, une voix dénaturée. Les larmes coulent de ses yeux enchâssés dans les lourdes paupières rosâtres. Noémi s'élance. Elle le rejoint sur le palier. Elle pose une main sur l'épaule voûtée et frêle.

- C'est fini, Père. Il ne faut pas pleurer comme ça. On va bien la soigner. Tu vas voir...

Mais Père hoche la tête d'un air obstiné. Bon. Qu'il pleure. Dans le fond, ça le regarde.

- Je vais annoncer la bonne nouvelle à Marc !

A cette idée elle est secouée d'un frisson de plaisir. Elle s'envole aussitôt comme un elfe sur les marches de bois usées où ses plantes nues se relaient avec agilité. Elle retrouve là d'anciens élans oubliés, toute une gaieté enfantine et en quelques secondes elle atteint le faite de la maison, le vaste grenier tout en ombre et en lumière. Marc ! Ooh Marc ! crie-t-

elle d'une voix puissante. Mââârc ! Il y a maintenant dans sa tête un soleil rutilant, elle ne sait plus très bien ce qu'elle fait ni ce qu'elle dit.

Elle jette la nouvelle dans la pénombre de la chambre de Marc. Deux fois. Trois fois. Et lorsque Marc soulève la tête de l'oreiller et répète enfin d'une voix incrédule ses propres paroles, elle s'enfuit. A-t-il seulement compris ? Elle dégringole l'escalier à toute allure. Elle doit bouger, elle doit s'agiter pour ne pas éclater. Elle ne sait trop ce qu'elle fait. Mille gestes la sollicitent. Un peu de calme. Un peu de calme, Noémi ! D'abord se couvrir ! Ne pas montrer ses fesses comme ça ! (sa respiration fait un bruit impossible, ses mains tremblent). Un bond dans la chambre. Bon. Cette tunique bleue fera l'affaire. Elle enfile en se contorsionnant une tunique tunisienne violemment brodée de fleurs de laine, fendue sur les côtés. On voit mes jambes, tant pis ! Père n'y fera pas attention dans l'état où il est. Lui qui est si pointilleux sur tout ça ! (fou-rire nerveux).

La voilà sur la dernière marche de l'escalier. Mais c'est qu'il fait froid ! Brrr ! (elle grelotte). Bon. Le châle de maman ! Elle décroche le châle gris pendu au portemanteau. Elle s'emmitoufle dedans, elle relève les pans sur ses épaules et ainsi déguisée, toute tremblante de froid et d'excitation, elle se précipite dans la cuisine.

- Marc va descendre, annonce-t-elle (il faut absolument qu'elle parle). Père est assis là, devant la table, il regarde droit devant lui. On dirait un voyageur dans une salle d'attente. La ceinture de sa robe de chambre est nouée correctement, il a employé à cela un temps infini.

- Nous allons prendre un de ces petits déjeuners ! continue Noémi avec ferveur. Je suis sûre que je ferai griller le pain aussi bien que maman.

Elle se déplace avec bruit. Elle pose devant Père un bol. Ensuite une petite cuiller. Ensuite le sucrier. Chaque objet est accompagné d'un soupir de joie. Pour finir le vieil homme voit surgir des mains blanches et nerveuses, comme par miracle mais avec ostentation, un pot de confiture. La fameuse gelée de coings ! Furtif, encore incertain, le soleil irradie alors la fenêtre, il pose sur cette gelée de coings un reflet doucement orangé. Noémi se fige aussitôt en muette contemplation. Lorsque s'allume cette merveilleuse et précise couleur ne sent-on pas déjà dans sa bouche le goût du coing enfermé dans la molle résistance du sucre ? N'est-ce pas là un appel au bonheur domestique ? Elle est en proie à une sorte d'extase farouche.

Mais elle ne peut rester en place. Elle allume le feu. Ensuite elle active la braise avec le soufflet. Hier soir, pense-t-elle, la cuisine était habillée d'hostilité. Ils ont essayé de manger un peu de pain et de fromage mais ils ont été incapables de trouver le vin. Ce matin, chaque objet est à sa place. Le gril est posé à droite contre les briques noircies. Le petit balai de paille souillé de cendres, le trépied enrobé de suie, toutes les affaires d'Anaïs qui étaient invisibles dans la détresse ont ressuscité. Noémi met le gril au-dessus de la braise (elle chantonne). Et voilà que le café de Marc chuchote sur la cuisinière à gaz. (Est-ce vraiment moi qui l'ai préparé ?). L'odeur tonique de ce café remplit toute la cuisine. Dans les parfums secrets du châle gris Noémi trouve un à un tous les gestes d'Anaïs. La chaleur de la braise colore son visage, lui donne un éclat inhabituel.

- Alors ?

Bon. C'est Marc. Noémi pivote sur ses talons. Il est là. Ses cheveux retombent sur ses yeux brillants (les yeux d'Anaïs). Il est beau à souhait. Un peu maigre, non ? Noémi suppute la pâleur du torse sous le pyjama mal boutonné, elle fait cela à la façon inquiète d'Anaïs.

Marc avance dans la cuisine avec cet air d'indifférence qui n'a jamais trompé personne. Il baille. "Je n'ai presque pas dormi ! " gémit-il en faisant scrupuleusement attention de tourner le dos à Père. "Tu as dormi, toi ? "

- Ouais, avec du phenergan... et j'ai rêvé... (la voix de Noémi se fait douce, peureuse, comme chargée de subtile trahison, un seul lambeau de ce rêve flotte dans son esprit et elle en a conscience)... J'ai rêvé... je te demande un peu... j'ai rêvé de l'auge de

pierre... je la voyais comme je te vois... et ça me donnait une de ces angoisses !... avec le goutte à goutte du robinet qui n'en finissait pas...

Le regard soudain à la dérive (casserolles de cuivre, lourds chaudrons, silhouette de Père tassée à côté de la huche à pain) Noémi se sent à nouveau la proie de cette force obscure et maléfique enfermée dans le petit lavoir.

- Pourquoi cette auge ? dit-elle plaintivement. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

Marc répond par une grimace. Il tord sa jeune bouche charnue, il fronce le nez, ses yeux se chargent d'insolente pitié. Débile tu es, débile tu resteras ! Il hausse les épaules. En temps ordinaire il trouverait mieux, beaucoup mieux. Par exemple : ce goutte à goutte ? Le syndrome du pipi au lit, ma petite ! Mais ce matin il est tout retourné, ça se voit. Il faut l'aider à ne pas se mettre à pleurer (il en serait capable).

- Tes tartines !

Triomphal, ce cri de Marc casse l'ambiguïté de l'émotion. Les tartines sont en train de brûler. Quelle fumée ! Ils se précipitent tous les deux. Ils se bousculent. Ils se brûlent les doigts. Merde ! Merde ! Merde ! Pousse-toi, espèce de... Conasse !... Abruti !... Et si tu mettais le gril un peu plus haut, non ? Les injures ont fusé avec un automatisme épatant. Mais le scénario toutefois est chargé d'artifice. L'essentielle spectatrice est absente.

De nouvelles tranches de pain brunissent sur la braise.

- J'ai une de ces faims !

- Et moi, alors...

Insensible à ces ébats de jeunes chiots, Père est ailleurs. La lenteur de l'âge ne lui permet pas de renverser son comportement assez vite pour suivre le rythme du destin. Noémi juge cet état de prostration absolument exaspérant. Elle s'affaire autour de lui, le souffle vif, le corps agité de mille gestes désordonnés. A-t-on jamais encore entendu Noémi rire ainsi ? de cette façon impulsive, un peu bête, à propos de rien ?

- Il faut manger, Père ! ordonne-t-elle d'une voix bourrue en bousculant le vieil homme pour atteindre la huche à pain.

Gabriel est-il malade ? (Qu'il ne "nous" fasse rien, maintenant ! a décrété Jacotte au téléphone).

- Je n'ai pas faim.

- Bois ton thé.

Père lève le bol jusqu'à ses lèvres grises. Il avale une gorgée de thé en faisant la grimace. Il pose ensuite le bol et pousse un morne soupir.

- Tu vas te rendre malade ! continue Noémi d'une voix maternelle (la voix d'Anaïs... jusqu'ici personne ne s'est adressé à Père sur ce ton protecteur, Noémi éprouve à le faire une étrange satisfaction).

- Je ne suis pas malade ! hoquète Père.

Il contemple son bol avec hostilité. Rien ne l'arrachera à sa silencieuse tragédie. Le visage buté, lèvres closes, il forge le langage épique de son malheur. Il lui faudra du temps pour livrer enfin sur le mode plaintif les griefs qu'il est en train d'accumuler. Noémi et Marc lui jettent des regards perplexes. Ils s'installent à l'autre bout de la grande table. Ils ont chipé au passage, en s'excusant, un peu de sucre dans le sucrier et puis, tout compte fait, le pot de gelée de coings. Ils mangent. De temps en temps ils parlent à mi-voix. Ce sont des phrases très courtes, des lambeaux de paroles interrompus à tout instant par les gestes de la nourriture. La saveur du pain de village est évoquée à intervalles fréquents, et c'est un refrain de bien-être.

Si tout va bien, affirme Noémi la bouche pleine, maman pourra quitter l'hôpital dans une dizaine de jours. Tout au moins c'est ce que dit Jacotte. Marc hoche la tête. Ouais ! mais il va aller juger tout ça "de visu" et discuter avec le toubib. Un coup de bagnole pour en avoir le cœur net. Tout va aller très vite maintenant ! affirme Noémi. Bien sûr, il faudra des précautions, un régime... une femme de ménage, aussi. Mais puisque je

suis là, par chance...

- Tu as fini par quitter Karim ?

Noémi détourne la tête une minute, puis elle sourit à Marc d'une façon téméraire. "Et toi ?" demande-t-elle avec précipitation. "Toujours au tri postal ?... Tu gagnes mieux, maintenant ?". Elle a baissé la voix à cause de Père. Ils se mettent à chuchoter tout en jetant sur lui de temps en temps un coup d'œil pour être sûrs qu'il n'entend pas leurs petites histoires.

- Patricia est enceinte, dit Marc.

Noémi écarquille les yeux. Enceinte ?

- Elle va le garder ?

- Oui.

- Vous allez vous marier ?

Marc hésite. Il se tourne une fois encore vers Père, son immobilité le rassure. Il s'apprête à expliquer à Noémi... Mais des pas, des voix, tout un appareil sonore brise le conciliabule et la porte de la cuisine s'ouvre à la volée.

- Ils déjeunent.

Emmanuel se découpe théâtralement sur la profondeur obscure du corridor. Son visage irradie la bonne humeur. Il entre. Il projette sur les êtres et sur les objets un sourire enthousiaste. On dirait tout à fait, se dit Marc en posant son pain à côté de son bol, un type qui aurait appris la décontraction avec une méthode américaine. Ne soyez plus inhibés. Libérez-vous. Envoi sous pli discret. Voyez-moi ça. Lui, le col blanc. Le P.D.G. de la biscotte ! Et qu'est-ce qu'il traîne après lui, bonté divine ? Un fardeau supplémentaire de rigolade ?... Non !... Un monstre !

Emmanuel, en effet, traîne puis pousse devant lui une forme emmitouflée, titubante, non identifiable. Un gnome.

- Gaëlle ! crie enfin Noémi. Mon Dieu ! Qu'est-il arrivé ?

Emmanuel éclate de rire.

- Elle a choisi cette nuit pour nous faire un abcès !

Sous le fichu beige trop ample on aperçoit une joue énorme, violette, un œil à demi fermé. Un abcès à une dent ! précise Emmanuel comme si c'était là un événement désopilant. Il se tord sous le regard hostile de sa progéniture (à travers l'étroite fente de la paupière l'œil droit semble chargé de rancune, l'œil gauche par contre, largement ouvert, n'est empreint que de morosité ce qui accentue l'asymétrie du petit visage). Bien entendu Emmanuel est ivre de fatigue, il manque de sommeil, il est épuisé, mais ce n'est pas Marc qui consentira à lui trouver des excuses. Il prend un air sévère pour écouter la suite des explications. Le dentiste ne peut recevoir Gaëlle avant la fin de la matinée. Jacotte est à l'hôpital. Alors, en attendant la séance de torture (clin d'œil) autant venir embrasser les cousins, non ?

Très digne, Gaëlle semble admettre l'incongruité de cet abcès. Elle affiche cette résignation commune à tous les enfants assurés d'être méticuleusement soignés. Mais qu'on ne lui demande pas de rire ! qu'on ne lui demande pas de sourire ! Sa bouche torturée reste close.

- Alors, Gabriel ? continue Emmanuel sur le même ton plaisant. Ça va mieux ? Hein ? Ça va mieux ?

Il écarte les pans de son imperméable gris et s'installe à califourchon sur la chaise la plus proche. Il dévisage son beau-frère, il tapote sa vieille épaule avec affection. Gabriel se met à pleurer.

- C'est le choc ! Tu as mangé ?

- Il ne veut rien, dit Noémi d'une voix morne.

- Allons, mon vieux, reprends-toi.

Gabriel hoche la tête et continue de pleurer en silence.

Lui ! Lui ! Lui !... Est-ce lui le malade ? s'indigne Noémi. Elle tourne le dos aux

deux hommes et ne s'intéresse plus qu'à sa petite cousine.

- Tu as mal, pauvre pitchounette ?

Gaëlle porte la main à sa joue.

- Je te fais un petit chocolat ?

Non, fait Gaëlle de la tête.

- Du thé ?

Non.

- Pauvre poète ! s'écrie Marc.

Il a trouvé le mot magique. Gaëlle rougit de plaisir. Elle se tortille. Elle voudrait rire, mais...

- Voyons un peu si je me souviens du dernier, continue Marc avec douceur.

Il prend son souffle et déclame :

“Le rossignol

s'est envolé

la lune

s'est encadrée

de brume

et... et...”

- Le cambrioleur, lui souffle Gaëlle ravie (le mot a glissé avec précaution entre ses lèvres crispées).

Marc se racle la gorge.

“et le cambrioleur

a retrouvé au sol

la clé de sol

à la place du rossignol...”

Gaëlle rit. Elle contemple Marc, ce magicien. Bon, voilà maintenant qu'il fouille la poche de son pyjama.

- Je te l'aurais bien acheté, tu sais. Mais je n'ai pas un rond.

Gaëlle se tord.

- Qu'est-ce que tu écris en ce moment ?

- Un bes..t..ti... ai...re...

Le mot a été lâché avec parcimonie mais les yeux de Gaëlle sont chargés de passion belliqueuse. Que dirait-elle si elle pouvait parler ? se demande Marc fasciné. Un bestiaire, c'est plutôt con comme idée. Ça pue le prof. Mais pourquoi avons-nous l'habitude de nous payer la tête de Gaëlle ? se demande-t-il encore tout en la regardant avec tendresse. Il faut être très bons, aujourd'hui. Aujourd'hui est miracle. Nous ne devons pas nous habituer au formidable bonheur qui nous rend si légers. Gaëlle est accoutumée à nos persiflages, c'est certain (il beurre une nouvelle tartine). Qu'arriverait-il si nous la prenions soudain au sérieux ? Gaëlle est là, en face de lui, toute enveloppée d'ironie et portant cette ironie comme un vêtement de théâtre. Toute prête à parader. Si nous la prenions au sérieux, elle deviendrait assommante !

- Toutes les bêtes, alors ? demande-t-il.

Gaëlle lève la main. Non, pas toutes les bêtes. Certains oiseaux, articule-t-elle lentement, certains poissons, certains insectes. Ses lèvres déformées livrent ce message succinct tandis que sa main emprisonne sa joue.

- Tu me feras lire ça ?

Gaëlle hausse les épaules. Elle ne sait pas encore. Elle prépare une phrase (la plus courte possible). Elle voudrait que cette phrase contienne toutes les subtilités du discours poétique mais à treize ans subtilité et magnificence quel casse-tête ! Subjugués, Marc et Noémi attendent cette phrase. Ils sont prêts à entrer dans cet univers personnel. Une joie pailletée de rigolade les unit tous les trois, les pousse à se rapprocher. Ils tirent leurs chaises pour éliminer la distance. Les pieds des chaises raclent le carrelage en grinçant et

au même moment le téléphone sonne. Il sonne, il sonne comme un dément. Sa stridence perce les tympans, elle alarme aussitôt les esprits. Les deux groupes, chacun à un bout de la cuisine, se rétractent. Les voilà tous figés de terreur. Anaïs ! oh ! Anaïs ! Est-ce encore toi ? Fallait-il que le miracle soit si court ?

- J'y vais, dit Marc.

Il a laissé la porte ouverte. On l'entend qui parle d'une voix formelle. A qui parle-t-il ? Que dit-il ?

Il revient. Son visage est inexpressif.

- C'est Karim, jette-t-il. Il veut te parler, Noémi.

Gabriel et Emmanuel perdent aussitôt leur immobilité de statue Noémi se lève. Elle pousse un soupir excédé.

- Oh ! celui-là...

VIII

- Allô, Noémi ?
- Allô.
- Je ne te dérange pas ?
- Nous sommes en train de prendre notre petit déjeuner.
- Tu as fait un bon voyage ?
- A peu près...
- Je te téléphone du bureau...

Elle entend la voix timbrée, un peu nasale, et les r bien roulés qui donnent au langage une sorte de mollesse. Elle avait presque oublié cette voix.

- Ils ont appelé de la bibliothèque de la M.U.C., continue Karim. J'ai dit que tu étais malade. Il faudrait un certificat médical.

- Je n'en ai rien à foutre.

- Il vaudrait mieux finir en beauté, Noémi... à cause de Sadock. Il s'est donné tant de mal pour que tu aies cette place ! Je dois garder la face...

- Bon. Je t'enverrai un certificat médical. C'est tout ?

- Non. Il y a le contrat de location de l'appartement. Je ne peux pas mettre la main dessus... Je voudrais sous-louer et...

- Tu n'as pas le droit.

- Il y avait quelque chose dans le contrat à ce sujet... Avec la crise de logement en ce moment, je crois que je pourrais m'arranger... Ce gros loyer, tu comprends... Peux-tu chercher dans tes affaires ? Tu l'as peut être emporté par erreur. C'est une enveloppe plastifiée bleue...

- Je sais. Elle est dans le premier tiroir de ton armoire.

- Elle n'y est pas.

- Tu es sûr ?

- Oui, dit Karim d'un ton ferme.

Il a ouvert le tiroir, l'enveloppe est là à côté du portefeuille où il range les dinars mais bien entendu il ne l'a pas vue. Il est comme un enfant abandonné. Il a besoin d'une mère. Il a également besoin d'une bonne (la blancheur du col, la netteté de la cravate, l'impeccable tombée du complet Tergal pour "garder la face"). Noémi n'est ni cette mère ni cette bonne. Tout cela a été mis au point entre elle et Karim. Mais il y a tellement de kilomètres entre eux, maintenant...

- Bon ! je vais chercher dans mes papiers, soupire-t-elle, mais ça m'étonnerait...

- Il fait beau, chez vous ? continue Karim ragaillard.

- Il fait du vent.

- Ah ! oui... le vent d'autan ! (il rit, il s'attendrit).

- Tu devrais raccrocher, Karim.

- Je suis seul.

- Tout de même... ça va chiffrer...

- Oh ! là là... Quelle mère rabat-joie ! N'avons-nous pas dit hier matin que nous restions bons amis ? (le registre de sa voix change, il se fait aigu, plaintif, avec d'étranges résonances féminines).

- Oui, bien sûr.

- Tes parents vont bien, Noémi ? "là bès, ton père" ?

- Là bès.
- Là bès, ta mère ?
- Maman... Maman, ça ne va pas...
- Quoi ?
- Ça ne va pas du tout.

La voix de Noémi se charge de larmes tandis que ses épaules sont secouées d'un violent frisson.

- C'est grave ?
- Elle est à l'hôpital.
- Qu'est-ce que tu dis ? (toujours cette stridence aiguë).
- Je dis que Maman est à l'hôpital. Elle a eu une attaque avant-hier et...
- Ce n'est pas vrai ! Noémi ! Dis-moi que ce n'est pas vrai !
- Mais si, c'est vrai. Crois-tu que j'irais inventer une chose pareille ? Elle est restée plusieurs heures dans le coma. Quand je suis arrivée hier soir elle en sortait à peine.
- Tu l'as vue ?
- Oui. Emmanuel était à Marignane, il m'a emmenée directement à l'hôpital avec sa voiture.

- Elle t'a reconnue ?
- Elle dormait. Et puis...

Noémi sent sa gorge se contracter. Elle voudrait dire à Karim ces choses terribles qu'il est incapable d'imaginer. Elle ne sait pas comment s'y prendre pour résumer en deux ou trois mots la terrifiante image. Et comment ne pas éclater en sanglots hystériques en faisant cette description ? Elle décide de se durcir, d'en dire le moins possible. Karim est très loin, mentalement, de la réalité des faits.

- Ta mère, Noémi... Ta mère que j'aime tant... (il s'attendrit sur lui-même).

Haletant, il se tait enfin. Les unités s'accumulent au compte de la société allemande qui l'emploie comme agent commercial.

- Tu ne veux pas que je vienne ? propose-t-il enfin.
- Tu es fou.
- Anaïs... J'aime tant Anaïs, répète-t-il et c'est comme un refrain poignant.
- Nous l'aimons tous, dit Noémi sèchement. Si tu veux je t'écrirai pour te donner de ses nouvelles.

- Tout est fini, Noémi ? Je ne compte plus ?
- Tout est fini et tu le sais très bien.

Encore un silence.

- Et Marc ? demande encore Karim.
- Tu viens de lui parler. Marc est ici à cause de Maman.
- Il aurait pu me dire...

- Je t'en prie, Karim. Nous avons la tête à l'envers. Laisse-nous. Karim se tait et Noémi l'entend respirer comme s'il était à côté d'elle. Elle attend deux, trois secondes et puis elle raccroche. C'est un geste plein de cruauté. Elle ferme les yeux, elle presse son front entre ses mains. Elle a perdu toute joie. Elle se tient là, immobile, devant le téléphone. Est-ce que cette cruauté inutile ne va pas leur porter malheur ? Tuer Anaïs, peut-être, par une sorte de rebondissement des forces obscures ? Qui sait ? Gaieté, espoir, tout est mort soudain.

Elle ouvre les yeux. Il y a là, accroché au mur à la hauteur du regard, un miroir ancien au tain abîmé. C'est Anaïs qui l'a placé ainsi "pour que les yeux soient occupés quand on parle au loin". Dans ce miroir elle voit son visage. Un visage gris, moucheté de tramées sombres d'usure, auréolé de bois vermoulu. Il semble émaner d'un monde fantastique. Il surprend Noémi comme un visage inconnu. Elle écarte les cheveux de son front d'une main hésitante et se rassure à voir le reflet de sa main dans le miroir. "Superstition... résurgence du fameux sens moral..." chuchote-t-elle à l'intention du visage

du miroir dont le regard aussitôt se charge de défi. Que Karim aille au diable ! décide-t-elle. Elle hausse les épaules et retourne dans la cuisine.

Gaëlle a ôté son fichu beige, elle suce une barre de chocolat. Son visage est tout poissé de traînées brunâtres mais elle ne pense qu'au fameux bestiaire. Marc la mitraille de questions : et le diplodocus ? as-tu pensé au diplodocus ? ça, c'est un animal ! Elle rit. Mais elle garde un maintien plein de majesté. De temps en temps elle hausse les épaules. Et si tu vendais le poème du diplodocus au poids, ce que je te conseille...

Incapable de s'associer à ces puérités Noémi ramasse les bols et commence à laver la vaisselle, l'esprit tout occupé de Karim et d'enveloppe plastifiée bleue. Elle fait couler l'eau et invente coup sur coup deux, trois lettres à l'intention de Karim. La première franchement insultante (si tu n'es pas capable de). La seconde, concise. La troisième, affectueuse (notre pauvre Anaïs). Comment se comporter ? se demande-t-elle tout en ôtant avec deux doigts les feuilles de thé détrempées au fond de la théière. Trancher dans le vif ? Accepter les risques de la camaraderie ?... Anaïs saurait exactement comment il convient de faire. Noémi sent alors son front s'inonder de sueur. Une sorte d'appel muet monte du plus profond d'elle-même vers Anaïs. Anaïs... oracle sans défaut... La sueur coule aux tempes de Noémi, elle inonde sa nuque, elle descend le long de ses vertèbres. Le châle gris l'étouffe. Il est là, sur elle, comme une pieuvre. Il faut l'enlever. Mais, étroitement enroulé autour de son cou et de ses épaules, le châle n'obéit pas à ses mains mouillées.

Emmanuel se précipite à son secours.

- Voilà ! ça y est.

Il plie le châle avec soin et s'étonne du regard morne de Noémi. Elle ne dit même pas merci, elle se remet à laver les bols.

Dans son dos, ils parlent. Il y a l'heure du rendez-vous chez le dentiste qui approche. Et puis les voitures. Marc pourrait... Il mangerait chez son oncle et sa tante ce serait plus simple... Si tout continue à aller bien (souple)... Noémi ? Tu nous entends ? Tu emmèneras ton Père cet après-midi voir ta mère. Dans l'état où il est il ne peut pas conduire. Ça ne t'ennuie pas d'attendre ? La 2 CV Anaïs fait de l'huile, c'est vrai. Mais pour un petit trajet... Alors on fait comme ça ?... Tu as bien compris, Noémi ?

Elle fera tout ce qu'on voudra. Elle a moins chaud maintenant. Elle doit régler tout de suite cette affaire de Karim. Dès qu'ils seront partis elle... Oh ! là là... les voilà qui recommencent avec leurs histoires de voitures. Père, maintenant, parle plus fort que les autres.

- Je monte dans ma chambre, annonce Noémi. Il faut que j'écrive à Karim, il s'est embrouillé dans ses papiers. Marc, je t'en prie, téléphone-moi de l'hôpital dès que tu auras vu Maman.

Elle les laisse. Elle ne peut plus les supporter.

Au milieu de la chambre inondée de soleil (un vrai bordel ! il y a de tout partout !) Noémi se fabrique des plans de bonne conduite. Elle voudrait tellement être à la hauteur de la situation, mais il lui manque l'essentiel : la confiance en elle-même. Rien à faire. C'est comme ça, c'est toujours comme ça. Surtout quand elle revient à la maison. Elle compte sur Anaïs pour.

C'est pour ça que je reviens toujours ! murmure-t-elle avec un petit sanglot désespéré qui avale les paroles maudites, les remplace par la saveur douceâtre, réconfortante, des larmes. Pour oublier son tourment elle fait le lit. Elle tire les draps trop étroits en tous sens. Elle insulte les draps. "Quels torchons ! ". Ensuite elle donne des coups de pieds ici et là, sur tout ce qui traîne. Elle vide ses valises. Elle plie ses vêtements. Elle les range dans l'armoire. Elle se calme enfin. A travers le plancher monte le bruit des voix qui s'obstinent toujours à propos des voitures, à moins que de digressions en digressions ces voix, empreintes maintenant de gaieté, n'aient abouti à tout autre chose. Gabriel élève de plus en plus le ton, semble-t-il. Les portes claquent. Ils s'en vont. Ils laissent derrière eux un surprenant silence.

Père, (Noémi l'observe par la fenêtre) s'est réfugié au jardin. Il marche précautionneusement sur le gravier. C'est un vieillard. Quel âge a-t-il au juste ? Soixante dix ans ? Soixante et onze ?

Mais cette enveloppe plastifiée bleue. Noémi la "voit" dans le tiroir de Karim. Elle contient le contrat de location, les quittances de loyer, les quittances d'électricité de la STEG et le bon de garantie de la chaîne Hi-fi. C'est Noémi qui a rangé tous ces papiers là, bien sûr. Karim est incapable de...

La voilà qui fouille son sac. Son sous-main de cuir. Pauvre idiot ! il te fera marcher jusqu'au bout ! Elle passe un doigt entre la peausserie mordorée et le taffetas doublure du sous-main (on ne se refait pas !). Rien. Il fallait s'y attendre. Elle a quitté Karim à cause de ça. Les belles phrases de Karim. Ses enfantillages. Et pourtant, elle l'aimait...

L'aimait-elle ?

C'est une question sérieuse, importante. Qui mérite d'être approfondie. Noémi s'assied devant sa table à écrire marquetée. Elle souffle sur quelques flocons de poussière qui fardent le bois doré. Ils s'envolent. Ils retombent ensuite avec lenteur sur le parquet terne dans une sorte de danse silencieuse et vaine qui apaise Noémi, qui lui donne une sorte d'illusion d'efficacité. Elle voudrait tant...

Que voudrait-elle, au juste ? Le sait-elle ?

Elle se tient là, bien droite sur sa chaise, irrésolue, angoissée. Le souvenir de la fameuse auge de pierre de son rêve se superpose en contrepoint à ses réflexions. C'est un appel informel à la démission. Oh ! se blottir contre la pierre froide... écouter pleurer le triste robinet...

Bon. Où en sommes-nous ? Elle trouve dans le tiroir un bloc de papier fripé, un bic oublié. Elle écrit "Cher Karim" au centre de la feuille (mais il semble que ce soit un jeu et non une vraie lettre). Les adjectifs devraient pouvoir se conjuguer ! invente-t-elle. Comme ce serait chouette d'écrire "cher" à l'imparfait.

Aussitôt, elle hausse les épaules. Voilà comment elle est ! Son esprit est tout encombré de sottises, d'inessentiel. Il faut en finir avec ce trop-plein inutile. Le temps presse. "Cher Karim". Et puis ?

Le bic se pavane au-dessus de la feuille. Il danse à trois centimètres du papier, il esquisse une sorte de graphie dans le vide et refuse tout véritable service. Comment obéir en effet à un esprit flottant tout occupé de rêves, de réminiscences ? L'écriture formelle est là, toute prête. Elle est à mi-chemin entre les doigts et le papier, elle plane en arabesques imprécises et ces arabesques contiennent dans leur vol hésitant tout ce qui, justement, ne peut pas être écrit.

Qui est donc "Cher Karim" ? Est-ce celui qui est entré ici, dans cette maison, au temps où l'imparfait était présent ? Quatre ans, peut-être. Le copain de Marc ?... Ou bien l'homme enfantin que Noémi ne peut plus supporter aujourd'hui ?... Comment s'y retrouver ?... Comment parler raisonnablement à un être supposé raisonnable lorsque tant d'émotions contradictoires embrouillent votre esprit ?

Noémi passe sa main dans ses cheveux. Elle cherche un peu d'inspiration du côté de la fenêtre. Dans ce cadre vivant il y a les branches du frêne. Elle s'absorbe dans la contemplation des feuilles chuchotantes. On dirait du vieil or.

"Cher Karim". (Ce n'est après tout qu'une simple lettre de mise au point). "Cher Karim". (Certaines feuilles du frêne sont dorées, cassantes, d'autres encore vertes et pleines de santé). A quoi bon se casser la tête ? Il suffit d'être positif et de penser à Karim comme à un copain de Marc. Il est entré chez nous à ce titre. Il n'y a qu'à revenir en arrière... En ce temps-là Marc faisait encore des études, il tentait des examens, des concours, mais uniquement pour satisfaire Anaïs. C'est à l'école de commerce de Montpellier qu'il avait connu Karim (mais Karim, seul, obtint son diplôme). Marc aimait bien ce Tunisien presque blond, timide, esseulé. Il l'avait aidé à s'adapter à la France. Il l'avait fait rigoler. C'est la spécialité de Marc. Ensuite il l'avait invité à passer Noël à la

maison. Tu verras ce que c'est qu'un Noël français, un vrai. Sans dinde. Sans champagne. Du chocolat chaud, des brioches et des bons sentiments ! Ce sont des choses qu'il faut connaître. Et puis tu verras ma mère ! Ma mère, c'est quelqu'un !

Était-ce pour ça ? Ou bien était-ce pour embêter Père ? Père et son fameux racisme ? Noémi fixe le frêne. Elle devine que sa destinée s'est peut-être jouée à la frange d'autres jeux, moins avouables. Leur vie de famille soi-disant toute en clarté n'était-elle que cet échiquier morbide et sentimental qu'elle entrevoit tout à coup ? On dit souvent cela sur la vie de famille, il y a des tas de livres sur ce sujet.

Impossible d'être objectif !

Oh ! et puis quelle importance ? Karim est entré dans la maison d'Anaïs un point c'est tout. Et Anaïs, bien entendu, a ouvert grand ses bras à ce nouvel enfant. Mais moi, Noémi ? Moi ? Je me croyais moche et sans séduction. J'avais eu cette histoire idiote avec Henri Aguelman et... Karim ne me quittait pas des yeux.

"Ils" aiment les blondes, avait décrété Père en plaisanterie mais personne n'avait fait attention à ce qu'il disait.

Lorsque je parlais, Karim était là et donnait l'écho. Comment ne pas être bouleversée par tant d'admiration ? Karim devenait peu à peu une sorte de frère plus docile que Marc, plus accommodant. Il fallait le conseiller, le diriger. J'adorais ça. Je ne lésinais pas. Je ne pouvais pas deviner que... J'ai tricoté pour lui une écharpe verte, de la couleur de ses yeux. Une écharpe immense. Et puis je me suis occupée de sa culture personnelle, j'ai essayé de l'arracher aux valeurs scolaires, aux schémas de ciné-clubs. Je choisissais ses livres. Quel mal je me donnais ! Ce n'est pas croyable ! Il était bon élève, il faut le reconnaître.

Je l'aidais aussi à choisir les cadeaux qu'il rapporterait à ses sœurs pour l'Aïd El Khebir. Ses deux sœurs : Fawzia et Soad. Prénoms qui n'étaient alors que charmant gazouillis. Murmurés d'une voix recueillie, ils franchissaient pour moi d'irréelles frontières. Ils ne portaient pas de visage. Tout cela restait jeu. Noémi frissonne. (Ne pas penser à Soad).

"Cher Karim"...

Il était beau. Si jeune, si frêle, si naïf. Et les joies de la famille avaient tant d'importance pour lui ! Dès ce fameux Noël ils avaient pris l'habitude, Marc et lui, de revenir presque chaque dimanche à la maison. Noémi, de son côté, s'empressait de quitter Toulouse où elle travaillait à la bibliothèque municipale. Ils se retrouvaient ici et c'était la belle vie. Anaïs tenait salon dans sa cuisine, comme de bien entendu. Il fallait la voir ! La musique. Les idées. La bonne bouffe. Elle parlait. Elle écoutait. Tandis que mijotaient de succulentes choses sur le coin du fourneau, pour eux, pour ses enfants. Noémi, Marc et Karim. Elle apprenait à Karim à goûter le melsat, le pâté de fritons, le boudin noir. En avait-il avalé du "âllouf" le pauvre Karim, riant, se léchant les doigts, raclant le fond des casseroles, se disputant les fins de plat avec Marc. Il essayait en contrepartie de décrire les délices de la chôrba, les délices des bricks ou des tâjins, mais il était incapable d'en donner les recettes. Un jour, disait-il, il les inviterait tous là-bas. Oui tous. Même Père !... Toutefois, sa mère étant morte quand il avait quatre ans, une obscure parenté de tantes et d'oncles s'entremêlait aussitôt aux gastrotomies promises et on ne s'y retrouvait jamais très bien. Alors on reprenait les rires et la charcutaille. Et cela aurait pu durer toute la vie comme ça.

Comment en étaient-ils venus à faire l'amour Karim et elle ? se demande Noémi. Aucun souvenir précis ne vient à son secours pour déceler la pente fatale. Un soir Karim était entré dans sa chambre (celle-là même où Noémi est assise aujourd'hui, en train d'écrire).

Karim serait-il entré dans cette chambre si Noémi, auparavant n'avait couché avec

Henri Aguelman ? Non ! dit Noémi (elle hoche la tête de droite à gauche, de gauche à droite). Non...

Elle se met alors à penser à Henri Aguelman. Un sourire un peu méprisant distend ses lèvres closes. Elle lisse du tranchant de la main la feuille de papier à lettres, ajoute une virgule après “Cher Karim” et son esprit reste attaché à Henri Aguelman. Un type incroyablement fat. Elle se souvient à peine de son visage : teint coloré, nez bourbonien, mèche blonde au milieu du front, rejetée en arrière d’un ample mouvement de tête et retombant toujours à la même place. Elle se souvient mieux de sa voix. Une voix de métal, toute empreinte de “je” et de “moi”. Voilà Henri Aguelman ! Coucher avec lui avait été pour Noémi un geste de libération. Mais un geste conformiste. Et elle devrait rougir, elle devrait avoir honte d’une chose pareille ! (Elle préfère simplement éviter d’y penser).

Bien sûr ces choses là s’expliquent d’elles-mêmes. Noémi avait vingt-cinq ans à peu près à l’époque d’Henri Aguelman. Allait-elle se faner comme ça ? Flétrir ? Devenir comme la cousine Marthe dont tout le monde rigole ? Autour d’elle, partout, il y avait l’amour. En elle, rien. Les filles qu’elle connaissait avaient toutes un type. Aucune d’elles n’était vierge. Noémi n’avait pour tout bagage amoureux que quelques baisers sur la bouche. Les baisers de Briquet, son seul admirateur. Ces baisers dataient d’une réussite commune au bac, ils étaient loin. Briquet était parti comme instituteur à Madagascar et Noémi avait fini par l’oublier.

Henri Aguelman. Libraire. Sa beauté formelle. Sa voix Péremptoire. Noémi ne le fréquentait pas spécialement, au début. C’était ses livres, ses merveilleux livres qu’elle touchait, qu’elle caressait chaque soir en sortant du travail. Des exemplaires rares, des trouvailles. Un petit Molière pas plus grand que ça avec Monsieur de Pourceaugnac, Noémi se souvient.

Henri Aguelman préconisait l’amour. Le bonheur. Mais quel bonheur, au juste ? Noémi écoutait. Un bonheur flou, incertain, tout occupé de l’instant et du geste. Il citait l’amour comme on cite un texte. Avec des petits rires entendus placés ici et là comme une ponctuation indispensable. Quelle bizarre docilité l’avait poussée à casser une à une toutes les barrières qui la protégeaient d’Henri Aguelman ? Oter ses vêtements, par exemple... Était-ce pour mieux le connaître ? Pour oublier ses phrases ? Avec l’espoir de quelque miracle absurde ?... Avait-elle besoin d’amour, seulement ? En avait-elle réellement besoin ? En fait, découvre-t-elle avec étonnement tout en noircissant sa virgule, tout en l’épaississant jusqu’à lui donner la forme d’un petit œuf, elle avait couché avec Henri Aguelman pour se faire la preuve de l’inutilité de l’amour. Tu aimes ? demandait Henri Aguelman à chaque geste. Comme ça ? Comme ça ? (avec un reflet de solitude extraordinaire dans le regard). Maintenant le nom écrit de Karim s’auréole de fleurs naïves à sept pétales, un soleil enfantin hérissé de rayons pointus surgit au-dessus de ces fleurs avec une spontanéité extraordinaire. Des yeux malicieux, une bouche rigolarde, un nez en pied de marmite fardent peu à peu ce soleil de sarcasmes. Ce sont des sarcasmes destinés à Henri Aguelman, coupable d’avoir vu Noémi nue, coupable de l’avoir touchée et pénétrée avec son consentement.

Et Anaïs, dans cette affaire ? Anaïs devinait tout, bien entendu. Avant que Noémi ne prononce pour la première fois le nom de Henri Aguelman Anaïs savait. Et ceci à cause du front de Noémi. “Je lis sur ton front comme dans un livre” affirmait Anaïs.

Anaïs n’aimait pas Henri Aguelman. Elle ne l’avait jamais rencontré, jamais vu en photographie, jamais entendu au téléphone. Aussi ne portait-elle aucun jugement sur lui. Que faisait-elle alors pour que Noémi sente cette animosité ? Comment se débrouillait-elle ?

Elle ne se débrouillait pas. Elle ne disait jamais Henri Aguelman. Elle disait ce garçon dont tu parles souvent. Ou encore : ton ami le libraire. C’est tout.

Karim était arrivé après cette histoire sans paroles, juste après ce malaise flottant comme un brouillard entre les deux femmes. Lorsqu’il était entré pour la première fois

dans la cuisine, elles étaient à nouveau unies. Plus unies qu'avant, peut-être, à cause de leur mépris commun pour Henri Aguelman. Noémi ne le fréquentait plus. Cela se lisait sur son front. Elle venait tout juste de retrouver sa place dans le giron d'Anaïs. Une place douce et chaude, une place reconquise. Ce n'était pas un homme pour toi disait la main vivante sur les cheveux blonds.

L'admiration de Karim. Sa tendresse...

Noémi arrache la feuille de papier à lettres, elle la déchire en tous petits morceaux qu'elle jette dans la corbeille à papiers. Elle lisse une nouvelle page de bloc avec sa main, puis elle écrit soigneusement la date en haut et à droite. Son écriture est maintenant délicate, finement bouclée, régulière. "Cher Karim" jette-t-elle ensuite sur le papier, à bonne hauteur. Elle écrit maintenant avec une fougue enfantine. Les mots viennent tout seuls, ils se succèdent. Le récit s'articule, ponctué de quelques redites, truffé de parenthèses explicatives et de points d'exclamation. Noémi écrit la lettre qu'Anaïs souhaiterait lui voir écrire. Son cœur est doux et lisse comme la jolie balle ronde qu'une petite fille en tablier fleuri jetterait contre le mur, reprendrait aussitôt dans ses deux mains offertes avec tout le cérémonial voulu par la comptine hâtivement chantée. La tendresse de Karim... La douceur de chacun de ses gestes... Le silence plein de respect de cette première fois, ici, dans la chambre... La mort de Henri Aguelman dans le lit de bois ciré trop étroit... La naissance d'une Noémi étonnante, étonnée... d'une Noémi immense engloutissant en elle l'univers entier... Karim devenant Noémi... enserrant sa taille... posant son oreille contre son cœur, l'écoutant battre comme une horloge invisible... et Noémi, alors, devenant peut-être Anaïs... portant à son flanc cet enfant tout chargé de confiance et d'extase... Comment mettre en compte tous ces gestes ? tous ces émois ? Ils ne ressemblaient en rien aux mêmes gestes accomplis avec Henri Aguelman. Ils ne peuvent se recréer que sous la forme de soupirs.

Le stylo de Noémi poursuit son chemin. Il décrit l'hôpital. Il décrit Anaïs immobile dans le lit blanc, il s'attarde sur les cheveux gris, sur les paupières mauves et closes. Karim a le droit de savoir. En souvenir de la tendresse d'Anaïs pour Karim, Noémi continue cette lettre, elle la mènera jusqu'à son terme sans difficulté. Le cocon tiède se reforme une fois encore, le monde clos où les rires fusaient il n'y a pas encore si longtemps. Le rire de Karim et le rire d'Anaïs... le rire de Marc... celui de Noémi... la lente cascade des voix élues... Jacotte... et même Patricia la dernière venue... Le monde d'Anaïs est là. C'est une boule de feu. Un soleil personnel. Il ne faut pas qu'il s'éteigne.

Pour finir, Noémi embrasse fraternellement Karim, signe sa lettre, la plie sans la relire, la déplie aussitôt pour ajouter un post-scriptum au sujet de l'enveloppe plastifiée bleue. Voilà qui est fait. Elle se lève. Elle s'étire un peu. Elle est toute contente. Maintenant, elle va prendre une bonne douche.

La salle de bain est crépusculaire. Il y fait plutôt froid. Noémi, toute nue, frissonne dans la baignoire vétuste aux pieds galbés. L'eau ruisselle sur son cou, sur ses épaules. Il faut se concentrer sur cette tiède et voluptueuse caresse et surtout ne pas penser au corps de Maman inerte sur le carrelage. Comment ne pas penser à "ça" ? Tout parle de Maman dans cette pièce. Il y a sa brosse à cheveux sur l'étagère. Un pot de crème de beauté, un flacon vert d'eau de toilette. Impossible d'en détacher le regard. Et là... par terre... à côté du panier à linge sale... ses mules de cuir bleu. Elles sont toutes ridées d'usage. Elles n'ont pas accompagné Anaïs à l'hôpital.

Penser à elle vivante et active. Elle le redeviendra ! Se souvenir de sa voix : tessiture (chaud tissu) de sollicitude. Son rire, aussi... Noémi ferme les yeux. "Pourquoi ne pas te marier ?" chuchote cette voix empressée. "Pourquoi ? Pourquoi ?". C'est un véritable assaut "Ce n'est pas une question de race, tout de même ?". "Tu n'hésiterais pas à cause de ça ?".

Noémi se savonne avec force. Elle plonge résolument dans le passé (oh ! ces pauvres pantoufles !). Elle entend les sollicitations d'Anaïs. Elle entend ensuite sa propre

voix un peu tremblante, “Non... non... mais...”. “Mais quoi ? ” demande aussitôt Anaïs. Noémi se tait. Elle est incapable de répondre (pendant ce temps Anaïs lui caresse les cheveux).

Ensuite elle voit Anaïs et Karim dans le jardin. Karim rit. Anaïs rit aussi. Karim et Anaïs, Anaïs et Karim. “Et moi ? et moi ? ” voudrait-elle leur crier, ivre de jalousie, mais une fois encore elle se tait.

“Karim a téléphoné, il ne viendra pas dimanche” dit Anaïs. “Ah ? pourquoi ? ” (voix neutre), Anaïs ne répond pas. Elle se contente de sourire et puis elle parle de Gaëlle et de ses poèmes. “Mais que dit Karim ? “ insiste Noémi, “Karim est blessé, voilà. A sa place j’agisrais comme lui. Ne t’en fais pas. Il oubliera. Nous n’aurions pas dû... Il a cru... Ce n’est pas facile, tu sais...” Oh ! comme tout est compliqué !

Que voulais-tu au juste, Noémi ?

C’est une question directe. Effrayante. Le regard noir, intense, est posé sur Noémi. Il faut que Noémi réponde. Elle dit aussitôt qu’elle n’a rien contre Karim, absolument rien. Mais... silence... Anaïs se met alors à parler de Karim et il semble que la souffrance de Karim fasse naître en elle une insupportable préférence, Noémi est bouleversée. Elle n’avait pas pensé au mariage, c’est tout. Il faut se faire à cette idée, peut-être. “Mais tu as presque trente ans ! ” s’écrie Anaïs (cela ressemble à un reproche). “Tu n’as pas envie de faire ta vie ? Karim est jeune, il t’aime passionnément, il te plaît, Oui, il te plaît, je le sais... Et alors ? ”. Noémi hausse les épaules. “Le mariage... bon... le mariage...” continue Anaïs. “Le mien n’a pas été une réussite, c’est vrai... J’en conviens... Mais il y a des raisons à cela. Ce sont mes parents qui l’ont arrangé et j’avais dix-huit ans alors que ton père en avait presque trente. Mes parents n’étaient que des petits artisans alors que Gabriel... Ils ont été éblouis, si tu veux... Ensuite il y a eu la guerre, la captivité, tant de choses... ”. Anaïs pousse un soupir. “Mais crois-moi ! ” poursuit-elle avec enthousiasme “quand on rencontre un homme jeune, un homme qui vous aime comme Karim semble t’aimer, il faut réfléchir à deux fois avant de dire non. La race, la race ! Ce n’est rien qu’une idée que les gens se font, une idée qui les rend méchants.” (Soupir). “Ces choses là sont appelées à disparaître. Tu as peur de lutter contre ça ? ”. Non, fait Noémi on secouant la tête. Anaïs réfléchit un moment puis elle conclut : “Vivre seule, c’est dur, tu sais...”. En disant cela elle regarde Noémi droit dans les yeux.

Ils ne m’ont pas laissé le temps, se dit Noémi. Elle essuie son torse, ses bras avec le drap de bain. Karim, Maman. Ils ne m’ont pas laissé le temps..., et moi, je...

Que voulais-tu, Noémi ?

Noémi ne savait pas ce qu’elle voulait. C’est pourquoi, tout compte fait, elle avait épousé Karim. Très vite, sans prendre le temps d’aller à Tunis voir la famille qui serait la sienne. Il faut dire que la mort de Soad avait précipité les choses. Soad... la petite sœur préférée... un matin, trouvée morte... suicidée... Le chagrin de Karim était effrayant. Dès son retour de l’enterrement il était ici, bien entendu. Où serait-il allé ? Anaïs était entrée tout entière dans ce chagrin. Alors Noémi l’avait suivie et ils étaient trois à pleurer... Sans cette mort Noémi n’aurait peut-être jamais su ce qu’elle voulait faire. Pourquoi ? Parce qu’elle était ainsi, par nature. Eh oui...

Serait-elle jamais capable de savoir ce qu’elle voulait ? C’est ce qu’elle se demande maintenant en débouchant le flacon d’eau de toilette d’Anaïs, en emplissant le creux de sa main de l’âtre senteur de lavande pour en asperger son cou, ses aisselles. Non ! Elle ferme les yeux pour mieux savourer la fraîcheur nette de son corps bien lavé. Non ! Je ne sais jamais ce que je veux faire ! Je n’ai de certitudes que pour ce que “je ne veux pas faire”. Je suis comme ça.

Mais je vais peut-être m’améliorer ! se dit-elle ensuite avec naïveté. Elle s’approche du miroir. Elle scrute son image avec l’espoir d’y déceler la trace de quelque force secrète. L’insipide étrangère est là. Son regard manque de fermeté.

IX

“Tunis, ce trois octobre.

Chère Noémi,

J’ai appris hier seulement, par Karim, que ta mère est à l’hôpital. Je suis bouleversée ! Je voudrais être près de toi, partager ton chagrin et ta peine ! Une maman ! Il n’y a personne à qui on tienne autant, il me semble. Une maman c’est la sécurité, la paix, le bonheur. Je sais quel amour il y a dans ton cœur pour ta mère. Tu l’admires tant !

Je prie Dieu qu’il vous protège tous et que tu puisses participer à la guérison de ta maman en l’entourant de tous tes soins.

Noémi, je suis triste. Te voilà partie. Bien sûr, il le fallait ! Mais maintenant je te sais malheureuse ! Noémi, je t’en prie ! Donne moi des nouvelles ! de bonnes nouvelles ! je les attends avec impatience.

Ici, la vie est toujours la même. Le travail. La rentrée scolaire avec tous ses tracassés d’emplois du temps. Les élèves...

Il fait encore très beau. Le dimanche nous allons à la plage La mer est toujours aussi bleue mais l’eau devient froide. Nous retournons souvent à Hammamet et chaque fois je pense à toi.

Ezzédine te salue. Négiba aussi.

Je ne sais que te dire, Noémi. Je pense à toi tout le temps.

Je t’embrasse

Ta sœur

Fawzia ”

Assise dans la 2 CV, Noémi tient le petit papier bleu bien serré dans sa main. Elle regarde tomber la pluie d’un œil morne. Elle était prête à partir quand elle a vu le facteur. Courbé sous l’averse, il courait vers la voiture en agitant l’enveloppe. Elle glisse la lettre dans son sac avec un soupir.

Elle met le contact, elle branche les essuie-glaces. Elle pense à Fawzia avec tant d’intensité que Fawzia se matérialise presque à ses côtés, faisant surgir dans l’univers clos et fragile de la 2 CV un monde imaginaire beaucoup plus réel que la rue aux trottoirs inondés. Le moteur tousse comme un vieillard aux bronches usées et la 2 CV d’Anaïs démarre. Noémi assure ses mains sur le volant, elle tend le cou, elle écarquille les yeux pour percer l’épais rideau mouillé, mais il n’y a aucune communication entre ces gestes et son esprit occupé tout entier de Fawzia. La maison disparaît. Le village disparaît à son tour. Il n’y a plus que la route luisante, le profil triste des arbres, le patient travail des roues. Noémi se cale confortablement sur le siège déformé. Elle savoure ce moment de paix. Seule pendant vingt minutes ! Elle va pouvoir tout oublier pour ne penser qu’à cette lettre qu’elle vient de lire et dont les mots flottent dans sa tête. Elle se dédouble encore un instant et plonge machinalement dans l’aujourd’hui, juste le temps de faire avec la main un salut fraternel à Jojo Monestier le cantonnier. Le voilà en effet qui grandit là sur le talus, tout beau, tout luisant dans son ciré noir ! Son visage une seconde ou deux crève l’écran du

rêve où Noémi s'est réfugiée, il s'impose avec sa charge d'affection quotidienne (voilà la petite Sautier qui va voir sa mère à l'hôpital). Il agite sa pelle. Meilleure santé à madame Anaïs ! (et la pelle reste encore brandie tandis que la 2 CV s'éloigne). Jojo Monestier, un peu tordu, un peu rabougri par l'âge, demeure planté entre les platanes comme s'il était l'arbre de vie du village.

Brave Jojo ! Anaïs l'aime tant !... Noémi soliloque avec une sorte de piété joyeuse, elle pousse des petits soupirs satisfaits. Et comme il est aisé de revenir à Fawzia après avoir vu Jojo Monestier ! Elle rit. La voilà toute reprise par Fawzia. Elle hoche la tête. Elle fredonne. Fawzia tout comme Jojo Monestier vous laisse tant de bonté dans le cœur. L'image de ces deux bontés est une source inépuisable de ravissement. Noémi envisage un instant de compter sur ses doigts les êtres bons qu'elle connaît mais c'est une pensée fugace, elle s'évapore aussitôt. Mieux vaut se consacrer tout à fait à Fawzia !

Aussi Fawzia se trouve-t-elle assise presque immédiatement à côté de Noémi, bien au sec dans le vieux tapecul rouillé (il pleut de plus en plus fort). Elle parle. Comme sa voix est douce ! Comme son accent français est pur ! Comme Fawzia est parfaite ! Comme elle est admirable !

Fawzia reprend une à une toutes les vieilles rengaines qui les amusaient tant. Elle donne, par exemple, une leçon d'arabe à Noémi. Elle se marre quand Noémi s'étrangle au seuil du fameux "qâ". Quel traquenard pour un gosier européen, ce "qâ" ! Vas-y, Noémi ! Non ! pas "kâ"... "qhhhâ" !

Maintenant elle raconte ses voyages en Angleterre (ce sont des voyages d'études, bien entendu). C'est fou le nombre de gens merveilleux que Fawzia a rencontrés là-bas. On se sent aussitôt réconcilié avec les échanges scolaires ! Il est vrai que Fawzia n'est blasée sur rien ni sur personne ! Elle a le pouvoir de réveiller l'innocence essentielle des êtres et des événements. Elle est comme ça. Elle croit au Bien. Elle respecte la Vertu. Bien sûr, elle connaît aussi l'existence du mal (pauvre Fawzia). Oui, mais voilà, elle ne s'étend jamais sur ce sujet là. Elle préfère le silence. La pudeur.

Un sourire secret illumine le visage de Noémi (solitaire) tandis qu'elle aborde un virage. Quel dommage, tout de même ! Fawzia et Anaïs ne se connaissent pas ! Noémi soupire, elle ressent cela comme une injure de la vie. Dès que Maman ira mieux, décide-t-elle, il faudra que Fawzia vienne ici faire un long séjour. Trois semaines, au moins. Aux vacances de printemps, pourquoi pas ? Oui, mais l'argent. Noémi se creuse la tête pour l'argent de ce voyage, elle trouve une foule d'idées invraisemblables qui sur le moment lui apparaissent comme des idées parfaites. Elle met sur pied une série de projets. Ils sont parfois contradictoires mais qu'importe ? Ils concourent tous vers un seul but : le face à face de Fawzia et d'Anaïs. Elle suppute leurs enthousiasmes, leurs petits affrontements, même, et son sourire se mue en vrai rire, un rire silencieux, bienveillant. Dans sa tête naît ainsi un monde plus vrai que nature. Un monde très doux où sont gommées les choses sans intérêt pour laisser toute la place à la savoureuse splendeur des âmes élues qui se rencontrent enfin. Et ces âmes élues fusionnent dans un épanchement sans fin...

Mais voici l'hôpital.

Il pleut toujours (Noémi avait oublié la pluie). Garer la voiture entre deux platanes déclenche une série de gestes familiers, toute la sécurité engendrée par le quotidien. Mais c'est une sécurité bien fragile car un éclair de feu transperce chaque jour le déroulement de ces gestes, sous la forme d'une question, toujours la même : comment sera Anaïs ce matin ? Aujourd'hui Noémi échappe vaguement à la terrible interrogation. Il y a dans sa tête ce rêve diffus qui s'étale et s'arroge toute la place. Anaïs, la grande Anaïs d'avant la maladie, et Fawzia enfin réunies. Elles accomplissent, dans ce rêve, une lente et merveilleuse chorégraphie. Leurs corps n'ont aucune pesanteur.

Anaïs dort.

"Elle dort beaucoup ce matin !" déclare l'infirmière avec une insouciance de

commande. Noémi se penche sur Anaïs, les sens en alerte. Anaïs vit. Les paupières mauves sont abaissées de façon hermétique voilant pour aujourd'hui l'angoisse du regard. La main gauche d'Anaïs est posée sur le drap comme un outil abandonné. La main droite s'appuie sur la chemise rêche de l'hôpital, juste à l'endroit du cœur. Parfois cette main droite frémit, portée par le flux des songes. Noémi aimerait embrasser cette main vivante. Elle ne le fait pas.

- Je vais rester jusqu'à midi, confie-t-elle à l'infirmière qui range des fioles sur la table de chevet. Je reviendrai ensuite après déjeuner. Mange-t-elle ?

L'infirmière fait la moue.

- Je ne peux rien lui apporter ?

L'infirmière lève les bras. Et le régime ? Pas de sel... pas de matières grasses... pas de...

“Bon !” dit Noémi et elle hoche la tête d'un air accommodant. Elle s'assied à côté du lit et dès que l'infirmière s'en va elle sort la lettre de Fawzia de son sac. “Je prie Dieu qu'il vous protège tous” relit-elle et cette phrase naïve lui fait du bien. Dieu peut-il entendre Fawzia ? Oui, oh ! oui... Mais Dieu existe-t-il ?

Elle reprend la lettre depuis le début. Elle découvre maintenant dans chaque détail une piste à suivre pour deviner ce que Fawzia ne dit pas. Ezzédine, par exemple. Fawzia continue de le voir. L'épousera-t-elle ? se demande Noémi avec une curiosité passionnée. Ezzédine n'est pas si mal, après tout. Mais Fawzia a peur du mariage et rien ne prouve que ce copain libéral, évolué, ne soit récupéré par la tradition une fois marié. Négiba épouserait bien Ezzédine, elle ! Et c'est ce qui arrivera si Fawzia dit non une fois pour toutes.

Anaïs pousse un soupir. Elle s'agite faiblement. Sa bouche entrouverte livre un souffle régulier un peu rauque. Va-t-elle ouvrir les yeux ? se demande Noémi en repliant la lettre avec précipitation. Tiens... ses lèvres bougent... on dirait qu'elle cherche à parler. Que dit-elle ? Anaïs ne dit rien. Le rêve qui l'anime se fige lentement. Noémi reprend aussitôt sa lettre. Il faut s'éloigner coûte que coûte de ce lit (tout en restant assise le plus près possible, bien sûr !). La peur de Noémi en face du sommeil d'Anaïs devient intenable. On dirait tellement que... Et puisqu'il faut être là, tout de même, sereine, souriante, avec cette peur plantée dans le cœur comme un couteau, autant appeler Fawzia au secours. Noémi s'accroche à la lettre avec une obstination tremblante.

Ce qui est significatif, remarque-t-elle en reniflant un peu, en cherchant son mouchoir dans sa poche sans le trouver, c'est que Fawzia ne parle pas de Karim. Comme elle a raison de se taire ! Karim n'a rien à voir dans la lente amitié qui est née à Tunis entre Noémi et Fawzia. Une amitié profonde, une amitié éternelle peut-être...

Elles partaient, elles le laissaient bien souvent à son café, à ses amis, à ses palabres. C'était si facile ! Fawzia arrivait dans sa petite Fiat bleu roi, une Fiat 500 si vieille, si usée ! Elle donnait trois coups de Klaxon à l'angle de la rue Asdrubal et hop ! Noémi s'envolait dans l'escalier, son sac sur l'épaule, ses mules plates cliquetant sur le marbre des marches. Elles allaient aux souks. Elles allaient à la plage. Elles allaient voir un film à Ibn Rachiq. Quand leur paye n'était pas trop entamée elles allaient même au restaurant. En été c'était la plupart du temps aux Sables d'Or, à Raouad. Elles se baignaient et puis elles mangeaient là en maillot, accoudées à la tôle de la table, savourant l'âpre bien-être de la brise de mer sur leur peau brûlée de soleil et le formidable appétit provoqué par le bain. Elles dévoraient ! Poissons complets. Bricks à l'œuf. Brochettes d'agneau. Et pour finir un bol de grenades épépinées (myriades de minuscules perles roses, translucides, craquantes, enrobées de sucre, arrosées de jus de citron). Elles buvaient du Khoudiat rosé. Un peu plus qu'elles n'auraient dû. Juste de quoi flotter ! disait Fawzia... Noémi ferme les yeux. Elle revoit le chaud reflet du vin à travers l'écran très frais de brume verte de la bouteille (il lui arrivait de poser la joue contre le verre glacé pour un petit supplément de fraîcheur). Oh ! cette alliance de la chaleur du vin au creux du ventre avec la paroi verte et froide contre la tempe quand on vient de nager jusqu'au bout de ses forces ! Noémi n'est pas près de

l'oublier. Elles avaient tellement faim, toutes les deux. Tellement soif. Ces libations prenaient figure d'apothéose.

Que faisaient-elles de si merveilleux ? Elles parlaient. Elles n'arrêtaient pas de parler. Chacune racontait sa vie. Et le passé ainsi égrené prenait soudain un air neuf, un air pimpant. Il se dorait. Il chatoyait de toutes les inventions indispensables à la légende. Cependant elles n'hésitaient jamais, pour un rien, à casser tout à coup la légende. Parfois avec un peu de brutalité (le vin !). Elles faisaient soudain de futiles incursions dans le présent. "Regarde un peu ma moustache !" disait par exemple Noémi en touchant du doigt trois ou quatre poils dorés au-dessus de ses lèvres entrouvertes. "Regarde un peu mes jambes !" continuait-elle en exhibant un mollet. "Il faut absolument que tu me fasses le sucre !" décrétait-elle ensuite, autoritaire, un peu saoule. "Oh ! vous, les blondes ! " gloussait Fawzia avec un petit strabisme éméché dans le regard. "Vous les blondes ! Vous ne connaissez pas votre bonheur ! Tu appelles ça des poils ? ". Mais elle promettait l'épilation au sucre et tenait toujours sa promesse.

Il arrivait parfois, mais rarement, qu'elles soient graves et sérieuses. Oh ! cette bouleversante conversation qu'elles ont eue l'hiver précédent ! Noémi ne l'oubliera jamais. C'était par une belle journée de février comme il y en a fréquemment à Tunis, toute chargée de promesses d'été. Elles se promenaient sur la plage de Gammarth. Karim, cette fois-là, était avec elles, mais il était resté assis au Sindbad devant une bière, à lire "Le Temps" tout en fumant des khadras. Noémi et Fawzia avaient envie de marcher le long de la mer et Karim, bien entendu, n'avait pas voulu les accompagner. Fawzia s'était mise à parler de Soad. Pourquoi, mon Dieu ? Noémi ne saurait le dire. Peut-être voulait-elle la faire revivre pour que Noémi la connaisse aussi bien qu'elle ? C'est possible. La pureté de la lumière, le scintillement paisible de la mer incitaient à se rapprocher encore.

Noémi ne savait pas grand chose de Soad en dehors du récit trop bref, trop simplifié, de sa mort. A la suite d'un examen de passage raté, Soad avait avalé du D.D.T.... On l'avait découverte trop tard pour pouvoir la sauver. Karim n'aimait pas parler de ce drame. Bien sûr, il avait montré à Noémi quelques clichés figés où se devinait la petite sœur, un photomaton, des instantanés où elle apparaissait au milieu de cousines, d'amies, dans une attitude plutôt compassée et secrète. Noémi ne connaissait Soad qu'à travers les soupirs de Karim, la détresse de sa voix quand il prononçait son nom. Et voilà que soudain Soad existait ! Fawzia la décrivait avec une précision, une minutie extraordinaire. Plus claire de cheveu et de peau que son aînée (et cela faisait trembler d'admiration la voix de Fawzia) Soad ressemblait à Karim par la pureté, l'élégance des traits. Comme lui, elle avait les yeux verts. Nos ancêtres kherkénniens, tu sais bien !... Mais surtout Soad s'animait. Elle bougeait. Si tu l'avais vue danser ! disait Fawzia. Une flamme ! Ses pieds minces et bruns... leur plante nue sur le sol imprimant sans une faute, avec tant de netteté, tant de légèreté, le rythme fou de la darbouka et du tambourin... Ah ! elle était célèbre, Soad ! Dans les mariages on lui demandait toujours de danser !

- Mais comment a-t-elle pu ? avait demandé Noémi fascinée par l'image de cette Soad vivante dansant pieds nus au rythme de la darbouka (et ces choses prenaient peut-être une étrange réalité grâce au mouvement lent et répétitif de la mer toute proche).

Tout en posant sa question elle avait accroché son bras à celui de Fawzia pour se sentir plus proche d'elle. Le sable humide et brun où leurs pieds bottés de caoutchouc laissaient des empreintes gorgées d'eau était mêlé de varech noir et de coquillages. L'odeur fruitée de la plage se chargeait maintenant avec l'approche du soir d'une promesse triste, comme si la vie et la mort trouvaient enfin une alliance. Fawzia parlait, parlait, elle ne pouvait plus s'arrêter. Et lentement tout s'éclairait. L'absurde légende, une histoire si sotté, si futile en apparence, se transformait. Elle cessait d'être l'énoncé d'un fait. En se décomposant en toutes sortes d'événements que seul le cœur de Fawzia pouvait dénombrer elle prenait sa véritable dimension. Elle devenait une aventure authentique. Un geste brut chargé de crime et de sang, bien sûr, mais aussi un geste de souffrance tel qu'il était

presque impossible d'en supporter la découverte. L'aura de cette souffrance inondait peu à peu Noémi, obscurcissait son cœur, Soad avait dépassé la limite d'âge, la fameuse limite d'âge, tu comprends. Elle n'irait plus à l'école. La seule issue pour elle c'était de rester à la maison. Broder, peut-être... Est-ce que je sais ? chuchotait Fawzia. Tu dois comprendre maintenant tout ce que ça représentait. Est-ce que tu le comprends vraiment ? continuait-elle avec anxiété.

- Oui, je sais...

Si j'avais deviné ! Si j'avais pu deviner que Soad... (Fawzia pleurait convulsivement). Je savais pourtant que ces choses-là arrivent chez nous plus d'une fois ! Je le savais !... Je le savais !... Les filles avalent du D.D.T. !... Elles avalent du Javel !... Elles avalent ce qui leur tombe sous la main !... Elles en finissent !... J'en connais plus d'une qui l'ont fait et pour moins encore qu'un examen raté ! Mais voilà... pour Soad... je n'y ai pas pensé !

Noémi s'était arrêtée, elle regardait la mer, laissant pleurer Fawzia.

- Pardonne-moi, avait enfin murmuré Fawzia, pardonne-moi de t'avoir attristée avec ça.

Ses yeux lavés de toute trace de khôl, son nez rougi, ses lèvres tremblantes évoquaient la petite fille obstinée et sensible qu'elle avait été jadis. Noémi pouvait l'imaginer en tablier de vichy rose et col Claudine blanc, ses tresses noires dans le dos, suivie de Soad aux cheveux clairs, tout aussi impeccable. Deux écolières agitant leur cartable, fières et anxieuses en même temps à cause de leur savoir tout neuf. Un savoir aiguisé par l'incessant, par le joyeux travail de leur fraîche mémoire (Soad apprenant moins vite, retenant moins bien peut-être). Ce savoir faiseur de miracle ! Ne devait-il pas ouvrir toute grande la porte de la maison où elles ne voulaient plus rester enfermées ?

Noémi et Fawzia se taisaient. Que dire de plus ? Maintenant elles revenaient sur leurs pas, bras-dessus bras-dessous, se rapprochant lentement du Sindbad. La silhouette minuscule de Karim, son journal à la main, venait à leur rencontre. Cette silhouette grandissait peu à peu. Noémi et Fawzia l'observaient d'un même regard chargé d'amour et de rancœur. Ce regard se faisait de plus en plus maternel, de plus en plus exigeant au fur et à mesure que les cheveux, les yeux de Karim se précisaient, livrant sa joie d'enfant à longer la mer sans se soucier de mouiller ou non ses chaussures et le bas de son pantalon, mais aussi sa jalousie morose. Lorsque Karim les avait rejointes elles étaient encore incapables de dire un mot. Il s'était mis à les chahuter toutes les deux, les bousculant, essayant de les pousser dans la mer. Ensuite, les tenant chacune par une épaule, il les avait ramenées vers la voiture.

Assise bien droite sur la dure chaise d'hôpital Noémi revit ces moments perdus avec une nostalgie morne. Elle tient bien serrée dans sa main la lettre bleue. Etait-ce là le bonheur ? se demande-t-elle avec un battement de cœur.

Anaïs dort toujours. Un léger ronflement aussi régulier que le mécanisme d'une horloge sort de sa poitrine. C'est une modulation pleine d'espoir chaque fois que l'air pénètre dans ses narines, mais une sorte de plainte amère lorsque cet air est rejeté. Noémi voudrait se boucher les oreilles, ne plus entendre cet air entrer puis sortir des poumons de sa mère, évoquant chaque fois une forge secrète et toute une alchimie de la vie du corps, effaçant toute trace d'esprit, toute trace de communication...

Il est vrai que depuis son attaque Anaïs ne parle presque plus. Elle remue les lèvres avec tant de difficultés ! Mais certains jours tout de même, en lui tenant la main, en gardant captif son regard, on vit avec elle. Tandis qu'aujourd'hui...

Noémi serre les lèvres. Elle s'est fait une promesse en secret. Tout accepter pour que sa mère vive ! Aurait-elle déjà faibli ? Oui, bien sûr. Elle n'est (chacun le sait) qu'une enfant gâtée. Tout la bouleverse. Tout la désarçonne. N'importe quel incident désagréable et neuf lui fait perdre aussitôt ses moyens. Mais cela doit changer, Noémi l'a

solennellement juré. Celle qui dort dans le lit blanc ne supporterait aucun délire de nerfs, aucune lâcheté (il suffirait que s'entrouvrent à peine les pesantes paupières pour que la détresse de Noémi soit évaluée en entier). Ne peut-on, ne doit-on pas rendre à Anaïs un peu de ces formidables exigences qui la soulevaient autrefois et la rendaient si forte ?... "Je suis avec toi" chuchote Noémi avec un bref regard de tendresse sur la gisante. Mais elle détourne tout de suite les yeux et appelle Fawzia au secours. C'est un appel muet, un appel enfantin. Fawzia et son courage. Fawzia et son sens du devoir. Mais surtout Fawzia et sa ténacité !... Ce sont là les vertus préférées d'Anaïs. Fawzia eût été une fille merveilleuse pour cette mère sans défauts. Tandis que Noémi...

Elle pleure. Bon. Il ne fallait pas. Et pourtant les larmes coulent sur ses joues sans pouvoir s'arrêter.

Comment vivions-nous à Tunis ? Que faisons-nous quand Anaïs vivait vraiment, allant, venant, plaisantant sans cesse à petits traits acérés, tournant avec vivacité le bouton du transistor... communiquant même à distance cette formidable allégresse à vivre ? Plus proche de Noémi qu'aujourd'hui, même pendant les grèves des P.T.T., même quand le téléphone était en dérangement. Noémi essuie ses yeux. Elle se concentre. Elle s'oblige à revoir ce passé si proche. Elle espère en retirer la force de ne plus pleurer.

La bibliothèque Charles de Gaulle, par exemple. Comment était-ce au juste ? C'est fou ce qu'on peut oublier ! Les murs très hauts. L'ambiance recueillie. Les rayonnages en quinconces. Et tous ces livres en uniforme bleu foncé. Les classeurs de métal gris. Les étudiants. La surveillance de la fauche. Noémi ne voulait jamais ouvrir un sac, elle n'interpellait personne, elle tournait le dos, elle fermait les yeux. Sadock la détestait pour tout ça. Comme elle avait aimé ce travail, pourtant...

Plusieurs fois par semaine Fawzia venait à la bibliothèque. Toujours vers cinq heures, après ses cours (son collège était à deux pas, rue de Marseille). Elle entrait dans le haut temple gris où il était demandé par écriteau de parler à voix basse. Elle ne faisait pas plus de bruit qu'une souris. Les rumeurs de l'avenue de Paris assaillaient le silence ainsi que les cris des écoliers dans la cour du petit lycée, mais dans l'ensemble il régnait là une paix convenable. La Noémi d'alors était assise derrière un bureau un peu en retrait, non loin de la porte. Elle aimait voir entrer Fawzia sans être vue. Toujours élégante, la petite belle-sœur ! Les yeux bien dessinés d'un trait de khôl et les cheveux brillants, impeccablement coiffés. Elle avançait sur ses hauts talons sophistiqués avec légèreté. Certains jours elle portait une jupe ample dont la longueur était toujours exactement celle que préconisait la mode (Noémi savait qu'elle n'hésitait jamais à refaire un ourlet). Parfois au contraire elle arrivait en pantalon clair bien ajusté, un gilet acheté pour rien à la fripe, une écharpe de soie. Et c'était toujours une fête pour les yeux. Elle s'installait à une table. On entendait le murmure de ses bracelets d'argent, c'est tout. Elle était là, modeste, discrète, parfaite. Elle s'approchait d'un rayonnage, prenait un livre après un petit sourire destiné à Noémi, la femme de son frère, qui en cet instant-là n'était que la bibliothécaire (les effusions auraient lieu à l'heure de la fermeture seulement). Elle s'attablait dans son coin. On pouvait alors la voir étudier. Elle retrouvait ses gestes d'enfant (ses doigts triturant une mèche de cheveux, toujours la même, comme pour mieux faire entrer le savoir dans sa tête). En l'observant on pouvait méditer à loisir sur ce thème oublié et un peu désuet : l'étude. Il reprenait alors toute son ampleur, toute son attendrissante signification.

Mon Dieu, il est midi ! découvre soudain Noémi. Elle vient de regarder sa montre, comme ça, tout en rêvant à Fawzia en train de travailler à la bibliothèque de la mission culturelle. Vraiment, elle se sent plus forte, plus courageuse que tout à l'heure. Elle se lève. Elle s'approche du lit et se penche sur Anaïs.

- Je reviens dans une heure, prononce-t-elle avec application comme si Anaïs

pouvait entendre. Je vais déjeuner chez Jacotte, comme d'habitude. Nous viendrons toutes les deux cet après-midi.

Elle se penche encore et son visage est maintenant tout proche de celui de sa mère. Toutefois elle n'ose embrasser la dormeuse qui n'aimerait pas du tout être embrassée pendant son sommeil.

- Dors, maman, chuchote-t-elle avec tendresse , Dors bien...

X

- Il y a une de ces poussières ! Jamais tu ne t'en sortiras toute seule ! dit Jacotte. Je vais rester t'aider.

- Oh ! écoute ! Je me débrouillerai !

- Tu as une de ces mines !

- Je me sens très bien.

Le dos appuyé au chambranle de la porte Noémi contemple la chambre d'Anaïs. C'est un domaine mort. Le reflet des meubles s'est éteint, les boiseries et les tissus confondent leur grisaille, les objets disséminés ont perdu l'animation délicate du geste interrompu. Et puis il n'y a plus d'air dans cette pièce confinée.

Machinalement, Noémi appuie ses deux mains contre sa poitrine et Jacotte devine son malaise (rien ne lui échappe). La voilà qui traverse la chambre à grandes enjambées énergiques (ses bottes crissent). Elle ouvre la fenêtre. Ensuite, elle tourne résolument le dos à la lumière et se plante là, toute droite, en face de l'effort à fournir pour rendre vie aux choses. Sa silhouette, en contre-jour, a quelque chose d'un peu théâtral qui déplaît à Noémi.

Maintenant elle tire des plans à mi-voix. Noémi n'écoute pas mais par contre elle observe avec une attention aiguë celle avec qui elle partage en ce moment (et depuis tant de jours) tous les mouvements de son âme : espoir, crainte, tristesse.

Elle n'est pas mal, tout compte fait, Jacotte.. Ce matin elle porte une jupe de gabardine marron dont l'aplomb impeccable cache le haut des deux bottes fauves au crissement exaspérant. Au-dessus de la jupe, un chemisier à minuscules fleurs de plusieurs tons de beige. Une tenue nette, pratique. Un certain chic. Des vêtements adaptés aux circonstances.

Jacotte se baisse pour soulever un coin du tapis. Elle se relève. Elle se dresse sur la pointe des pieds. Elle examine maintenant les vitres en soulevant le rideau fané. Chacun de ses gestes, Noémi le sait, est accompagné de l'odeur de sa chair, une chair élastique, accueillante, au parfum composite (savon et musc avec une pointe acide de sueur). Noémi voudrait aimer Jacotte autant qu'elle le mérite. En ce moment elle la hait. C'est une haine factice, enfantine. bien sûr. La belle santé de Jacotte, voilà ce que hait Noémi.

- Je me tracasse, marmonne Jacotte jetant sur Noémi un regard scrutateur puis détournant aussitôt les yeux. Tu es crevée... Tout va retomber sur toi... La maison... Gabriel... et en plus cette grande malade... Anaïs aurait été beaucoup mieux chez moi. Le médecin, l'hôpital à deux pas... Ici, c'est une folie. Il faut faire quinze kilomètres en voiture pour la moindre bricole.

- On ne va pas recommencer à discuter... Maman a envie de revenir chez elle, il ne faut pas la contrarier. Et ça me fait tellement de plaisir de...

- Bien sûr.

Le regard bleu de Jacotte s'adoucit de compassion. Noémi se sent aussitôt prête à pleurer.

- Je vais te prêter mon aspirateur neuf, déclare Jacotte à bout d'arguments.

- Mais non !... Ce n'est pas une affaire !... J'en ai pour la matinée à remettre la chambre en état et le vieil aspirateur suffira. Je vais secouer les tapis par la fenêtre comme on fait à Tunis. Je vais laver les vitres et ranger un peu... Ce qu'il faudrait, continue Noémi

avec animation, c'est une petite table ici, pour les médicaments. Celle du palier, peut-être ?... Et puis... j'avais pensé... si on montait la télévision ?

- Et ton père ?

- Oui, c'est vrai. Ne lui ôtons pas sa télé.

- S'il vient la regarder ici ça va fatiguer ta mère.

- Ça va l'exaspérer, oui...

Jacotte rit.

- On pourrait louer une petite télé portative. Mais dans le fond, tu sais, elle n'aime pas tellement la télé...

- Ah ? pourtant elle m'écrivait que...

- Ce que dit Anaïs, ma petite !... Il faut en prendre et en laisser... Surtout quand elle parle d'elle-même. Elle aura voulu te faire croire que...

- Que je ne lui manquais pas ?

Jacotte hoche la tête d'un air sentencieux. Voilà. Elles ont chacune leur Anaïs. S'agit-il de la même femme ? se demande Noémi soudain perturbée. Jacotte se trompe rarement sur les goûts les plus secrets de sa sœur... Mais elle est d'un tel réalisme ! Décidément, malgré ses approximations c'est Noémi qui a la meilleure part.

La question de la télé semble réglée (on verra plus tard). Jacotte fouine toujours. Elle s'approche de la cheminée.

- Zut ! s'écrie-t-elle. Des livres de la bibliothèque municipale ! Il faut les rendre tout de suite ! Tu te rends compte ? Il y a un mois que ta mère est malade et...

Noémi s'empare des livres numérotés, elle les ouvre et sourit aussitôt. Il y a une vie de Talleyrand, un roman d'Iris Murdoch et un traité de sorcellerie.

- C'est tout Maman, ces bouquins ! déclare-t-elle mais son sourire s'éteint (Maman ne lit plus maintenant). Tu crois que sa main va récupérer ? demande-t-elle en refermant les livres d'un geste sec.

- En principe oui.

C'est dit d'une voix rassurante tandis que le regard de Jacotte va d'un point à un autre dans la chambre afin de trouver encore ce qui manque, ce qui pourrait être amélioré (mais ce regard actif, vagabond, fuit le regard de Noémi).

- Il faudra des fleurs, décide-t-elle.

- Tu pourras en acheter en ville ?

- D'accord. Dis-moi ! Je pense qu'il faudrait déplacer le lit. Aussitôt les deux femmes tirent le lit de façon à ce qu'on puisse passer de chaque côté pour les soins.

- Elle va être furieuse, dit Noémi.

- Mais non.

Le petit lit campagnard recouvert de son dessus de coton blanc occupe maintenant presque la moitié de la pièce.

- Et la table de chevet ?

Jacotte choisit la place exacte de la table de chevet.

- C'est plein de paperasses là-dedans ! constate-t-elle. Il faudra que tu ranges un peu. Vois ! dès qu'on ouvre la porte tout tombe par terre.

- Je rangerai, ne t'en fais pas, dit Noémi (elle comprime la petite porte sur la masse bruisante des trésors personnels d'Anaïs). Elle est jolie, cette chambre, hein ? continue-t-elle avec une extase joyeuse, une extase naïve communiquée par ces paperasses familières (Anaïs et sa table de nuit !). Je trouve que Maman l'a rudement bien arrangée.

Jacotte hoche la tête. Noémi aimerait davantage d'enthousiasme, mais ce n'est pas le style de Jacotte. Oh ! comme Noémi aimerait se sentir capable (comme Anaïs) d'inscrire son âme, comme ça, dans l'agencement des meubles et des objets ! Elle voudrait bien savoir si ces choses-là s'apprennent avec un peu d'application d'esprit, ou bien si... Mais elle renonce à ces débordements puérils et ne pose pas de question. Elle se contente de se promener dans la pièce en touchant ici et là les choses, en furetant un peu comme dans un

musée.

Toute la vie de cette chambre, il faut en convenir, est ramassée là, dans cet endroit précis, autour de la haute fenêtre ancienne, seule source de lumière. Il y a ce vieux fauteuil Voltaire usé (un poème, ce fauteuil !). Près du fauteuil, la table à ouvrage (un fouillis de chiffons, d'aiguilles et de fils). Et puis, à droite de la fenêtre, le petit bureau 1900 aux pattes grêles dont l'abattant ouvert tendu de feutrine rouge est toujours prêt à colorer le moindre rayon de soleil. Coudre un peu... lire ou rêver... écrire une lettre... (Noémi se sent en paix).

- Ils ont toujours fait chambre à part, déclare-t-elle à l'intention de Jacotte avec une sorte de complaisance joyeuse. Je ne me souviens pas de les avoir jamais vus au lit ensemble...

- Oh ! tu sais... Gabriel et ses insomnies...

- Quand nous étions petits, Marc et moi, nous venions toujours dans son lit, le matin... On rigolait... on rigolait...

Elle pousse un soupir et ferme les yeux. Elle devine que Jacotte ne veut pas entendre le récit de ces jeux, le jugeant sans doute follement sentimental, éprouvant pour les nerfs. Elle est comme ça, Jacotte. (Noémi la contemple maintenant entre ses cils). La voilà qui prend un air affairé, un air pratique. Elle prend les livres de la bibliothèque, elle les glisse dans le grand cabas de Skaï marron qui ne la quitte plus depuis la maladie d'Anaïs (il a des capacités étonnantes, ce sac... il peut contenir plusieurs bouteilles Thermos... d'énormes quantités d'objets utiles... et, même vide, par sa seule présence, il contient dans ses flancs rigides l'espoir constant de sauver Anaïs).

- Vous avez une mère extraordinaire, dit Jacotte tout en tassant les livres au fond du sac. Je ne sais pas si vous en avez bien conscience, toi et Marc. Elle vous a tant gâtés affectivement...

Noémi sursaute.

- Comment peux-tu dire ça ? Nous savons tout ce que nous lui devons !

- Oui, bien sûr. Mais les enfants sont toujours un peu inconscients. Ils sont persuadés que tout leur est dû. Nous avons été enfants avant vous c'est vrai, et nous...

La voilà partie pour une leçon de morale. Noémi lui coupe la parole :

- On connaît mal sa mère, je te l'accorde... Et pourtant c'est la personne la plus proche... la plus... Tu ne crois pas ?

- En un certain sens, oui.

- Il me semble qu'on n'a jamais envie de juger sa mère... enfin, je veux dire... objectivement...

- Mais plutôt d'en user et d'en abuser comme d'un trésor inépuisable, non ? réplique Jacotte avec un rire doux.

- Peut-être ! Mais depuis que Maman est malade je découvre tant de choses !

Noémi lève la main comme pour désigner, flottant dans l'air de la chambre, ces choses indicibles.

- Pourquoi a-t-elle épousé Père ? continue-t-elle. Pourquoi ? Pourquoi ? Et surtout, pourquoi est-elle restée avec lui ?

- A cause de vous, voyons.

- Ce serait maintenant elle s'en serait libérée, j'en suis sûre...

Jacotte darde sur Noémi un regard attentif, un regard qui voit tout. La poussière. Le désordre. Le vague à l'âme. Cette petite est claquée, dit ce regard. Elle n'en peut plus. Ses cheveux sont ternes. Elle ne les coiffe plus. Et pourquoi met-elle toujours le même pull ? (un vieux pull de Marc en laine grenat, tricoté par Anaïs, les coudes usés ont été réparés avec des pièces en cuir). Le même pantalon de velours côtelé kaki (il flotte sur elle comme un pantalon de clochard). Elle a maigri. Il faut la secouer. Il faut l'obliger à sortir de ses rêvasseries moroses.

- Si tu avais eu un enfant avec Karim, ma petite, tu n'aurais pas pu, crois-moi, t'en

aller comme ça un beau matin, les mains dans les poches. Y as-tu pensé, seulement ?

Noémi hausse les épaules.

- Je n'ai pensé qu'à ça, figure-toi.

Tiens ? Tu y avais pensé ?

- Ça ne t'a jamais tentée d'avoir un enfant ? (voix enjouée).

- Je ne sais pas. Non, vraiment... (Noémi s'approche de la fenêtre).

De toute façon j'ai le ventre mal fichu. Il aurait fallu intervenir...Alors, tu vois... vu les circonstances...

- Tu ne t'es pas décidée, en somme ?

- N...non.

- Ça vaut mieux, tout compte fait.

Jacotte arbore lentement cet air de compétence qu'elle prend de plus en plus souvent maintenant.

- Mais un jour, peut-être, continue-t-elle en accentuant cet air expérimenté jusqu'à lui donner des allures prophétiques, tu en auras envie. C'est la vie. Et c'est tellement important pour une femme ! Tu te remarieras, non ?

Noémi éclate de rire.

- Comme tu y vas ! Je ne suis pas encore divorcée et tu me parles de... Tu ne m'aurais pas trouvé un prétendant, tout de même ? Ça te ressemblerait assez ! Non, vois-tu... Je n'ai pas du tout envie de me remarier, comme tu dis.

- Tu es impossible.

- Ah ! oui ?

Noémi regarde Jacotte avec anxiété.

- Que vas-tu faire de ta vie ? demande âprement Jacotte. Il faudra bien que tu quittes ta mère, un jour. Que tu coupes ce fichu cordon ombilical.

- Je travaillerai ! dit précipitamment Noémi. Je m'en irai très loin. Est-ce que je ne suis pas déjà partie "pour toujours" une fois dans ma vie ? Je recommencerai.

Et après un silence chargé d'angoisse elle s'écrie d'une voix plaintive :

- Est-ce si dangereux d'aimer sa mère ?

- Mais non, répond Jacotte.

Entre les deux femmes d'épaisses barrières de mutisme s'érigent lentement. Ce sont des barrières infranchissables, toutes forgées de jugements formels et de réminiscences incompatibles. Il semble impossible, tant ce silence est agressif (justicier chez Jacotte, rancuneux chez Noémi) qu'elles puissent recommencer à parler. Jacotte, d'une main nerveuse, a ramassé le cabas de Skaï posé à ses pieds, elle tasse les livres dans le fond, ménage une place pour les chaussettes trouées qu'elle vient de découvrir dans la travailleuse d'Anaïs. "Les chaussettes de Gabriel, prononce-t-elle, je vais m'en occuper...". Mais ce sont des propos destinés à elle seule. Ils n'atteignent pas Noémi.

Jacotte soupire.

- Il y a une chose que tu ne vois pas, mon petit. Que tu ne vois pas du tout.

Elle a détourné son esprit des chaussettes trouées. Elle fonce courageusement à travers les barrières qui les séparent (tant pis ! mon Dieu, tant pis !).

- Pour rien au monde tu ne dois te consacrer à tes vieux parents.

- Ah ! bon ? (la voix de Noémi tremble).

- Pardonne-moi... (elle s'applique, parle posément, mais il ne faut pas s'y tromper, Jacotte fait là une opération chirurgicale). Il faut qu'on te dise ces choses et je crois qu'il n'y a que moi qui puisse le faire. Tes parents ne t'ont pas mise au monde pour t'avoir à leur service. Anaïs, tout au moins. Si tu fais cela, tu tueras ta mère. Crois-moi.

- Mais... elle a besoin de moi.

- En ce moment, oui. Mais elle ne supporterait pas que ça dure. Tu le comprends, au moins ?

- Oui.

Noémi est bouleversée. Immobile, bouche entrouverte, elle cherche des mots, des arguments pour justifier une situation qu'elle n'avait pas entrevue. Manque d'imagination ? Naïveté ? Jacotte lui tourne le dos. On ne parlera plus de tout ça, disent les rondes épaules sous le tissu à petites fleurs. Elle se penche sur la table de chevet, elle essaye de fermer tout à fait la porte entrebâillée. Quelques papiers tombent à terre. Il y a une photo.

- C'est quoi, cette photo ? demande Noémi (une parole de réconciliation).

- Je ne sais pas.

Jacotte tient la photo du bout des doigts. Ostensiblement elle ne la regarde pas (mais elle l'a regardée, Noémi en est sûre et il s'agit là d'une chose secrète).

- C'est à ta mère. Tiens, je la mets dans un livre, dit Jacotte avec un enjouement qui ne trompe pas Noémi. Dans le "Journal de Delacroix" (Elle met la photo dans le livre et remet le livre sur l'étagère). Il faut que tu ranges aussi toutes ces paperasses sinon ça va faire une avalanche sur le tapis d'un moment à l'autre. Mais, pas d'indiscrétions, hein ? (elle rit, le doigt levé en signe de menace et Noémi aussi se met à rire... Anaïs !... Anaïs et son respect maniaque de la vie intérieure de chacun !). Bon, je me sauve. Tu ne m'en veux pas, au moins, pour la leçon de morale ?

- T'en vouloir ? (Noémi met ses deux bras autour du cou de Jacotte, elle l'embrasse sur les joues plusieurs fois). T'en vouloir ? Avec tout ce que tu fais pour nous ?

- Bon... Alors, ce soir cinq heures ?... Que tout soit prêt ! Tu mettras le chauffage en route après déjeuner. Tu tiendras la chambre bien chaude. Une flambée dans la cheminée, aussi ?

- Bien sûr. Et toi tu t'occupes des fleurs.

- J'y penserai.

- Au village il n'y a que des chrysanthèmes. Surtout pas de chrysanthèmes ! Ça fait...

- Ouais, ouais... Trois ou quatre roses ?

- Des roses rouges si tu en trouves.

Jacotte laisse errer un dernier regard bleu sur tout et puis elle s'en va, balançant le grand cabas marron au bout de ses doigts.

Aussitôt, Noémi se met au travail. Elle tire les deux tapis aux motifs éteints, elle les secoue par la fenêtre. La poussière est inépuisable. Il faut recommencer deux, trois fois. A s'en casser les reins. A bout de souffle Noémi étale les minces tapis usés sur le rebord en ciment de la fenêtre. Elle s'accoude sur ce pavoisement fané qui descend le long de la façade et rejoint la porte de la cuisine (et c'est comme l'annonce muette du retour d'Anaïs). Elle observe le jardin. On dirait qu'il est endormi. Il est enveloppé d'un brouillard ténu qui gomme le contour du frêne à demi effeuillé, les contours du buisson de laurier et tout au fond la silhouette énorme du cèdre des voisins derrière le mur. Une paix campagnarde règne dans ce petit jardin innocent où gît un arrosoir renversé près de la tonnelle (la vigne vierge a fini de mourir). Cette paix est pleine d'échos amortis, les sons, les couleurs se confondent dans la brume irréelle ce qui procure une sorte de bien être cotonneux. Dans la ruelle qui longe la maison les bruits légers du village prennent de l'ampleur, ils trouvent un écho, ils rebondissent gaiement contre le revêtement d'ardoise du mur de la maison. Bruits de pas (quelque voisin allant aux herbes), toux, galop essoufflé d'un chien, appel sifflé du maître... Le temps s'égrène ainsi avec lenteur, il se laisse savourer comme une nourriture.

Mais Noémi se souvient de la photo.

Elle s'arrache à la fenêtre. Le cœur battant, (je n'ai pas le droit), elle extirpe le "Journal de Delacroix" de l'étagère à livres. Dans la confusion de son esprit elle a le pressentiment que ce geste défendu est nécessaire, libérateur, mais elle n'en est pas tout à fait sûre. Elle se promet de ne jeter qu'un coup d'œil rapide sur la photo, juste un petit coup d'œil pour savoir. Le "Journal de Delacroix" (un des livres préférés d'Anaïs) est un

vieux bouquin usé, certains feuillets se détachent car la reliure est abîmée. Il s'ouvre par magie à la page 70, là où repose la fameuse photo. Noémi détourne alors les yeux de la photo. Elle s'oblige à lire "d'abord" quelques lignes de texte comme elle le fait toujours quand elle ouvre un livre (une manie de bibliothécaire, une sorte de respect fanatique de l'écrit). "... 7 avril" lit-elle (la photo est là, à droite, grise frontière de son angle de vision) "... conversation avec Chopin sur la musique. Vers trois heures et demie, accompagné Chopin en voiture dans sa promenade..." (Dans la marge, un trait léger au crayon de la main d'Anaïs encadre ce passage aimé). Au cran de la reliure délabrée, la photo... C'est un carton gris à peine plus petit qu'une carte postale, avec un bord dentelé blanc. Une surface grise... Mais elle a une sorte de luisance blonde, elle est usée, elle est fatiguée par le temps... D'abord Noémi la voit comme un objet flou. Son cœur bat très fort tandis qu'elle la retire du cœur du livre pour l'élever vers le jour et contempler avec de plus en plus d'acuité le message qu'elle contient.

Un garçon et une fille. Bon. Presque nus... Ils portent des maillots de bain démodés. Ils sont assis sur un sol de caillasses avec un fond noir d'arbres sévères derrière eux. Le garçon rit. Il a des yeux très grands, largement fendus, relevés vers les tempes. Ses cheveux sont frisés en petites boucles serrées qui retombent sur son front. Sa joue s'appuie sur la joue de la fille (elle est blottie contre lui, les cheveux sur les seins en deux épaisses nattes, son maillot, un maillot entier, un maillot de laine tricotée, est presque aussi clair que sa peau). La main du garçon enserre avec tendresse l'épaule nue, grasse et douce, de la fille. Ce sont deux êtres de bonheur. Noémi ne sait pas qui est ce garçon frisé, joyeux, exultant. La fille, bien entendu, c'est Anaïs.

Noémi la reconnaît. Elle l'a vue en communiant. Elle l'a vue en mariée. Elle l'a vue sur des dizaines et des dizaines de petits cartons semblables aux bords dentelés de blanc. Assise, par exemple, aux côtés de Gabriel son fiancé (un fiancé dont les cheveux blonds semblaient déjà blancs sur un front plissé de rides). Ou encore posant seule avec un livre (un sourire contraint sur les lèvres pour le plaisir de Jacotte ou de quelque amie oubliée). Parfois aussi émergeant comme une bouffée de tendresse de groupes familiaux figés.

Noémi scrute cette Anaïs imprévue assise en maillot de bain, enlacée par le jeune homme brun (il a vingt ans peut-être et Anaïs a vingt ans elle aussi). Ce jeune homme gai et vif tient son épaule dans sa main comme pour la rapprocher tout à fait de lui, et Anaïs, Noémi le constate, accompagne ce geste d'amour... Elle se blottit contre le garçon.

Noémi n'est pas étonnée. Non, elle ne l'est pas. Elle se le dit, elle se le répète à satiété. Avant Gabriel, bon. Il y a eu quelqu'un. Si on pense à la vie d'Anaïs, une vie morne et soumise, une vie dite de devoir, on ne peut que se réjouir de cet enfantillage (conserver une telle photo). Car c'est là une amourette d'enfant. Quelque chose de doux, quelque chose d'un peu superficiel. Une ébauche de vie personnelle avant le grand tracé austère d'une vie qui... d'une vie que...

Noémi et Marc peuvent en témoigner. Ils connaissent par cœur la vie d'Anaïs. Ils sont tout à fait sûrs d'eux en cette affaire. Noémi entend la voix conteuse, oppressée, chargée de douce ironie. Cette voix égrène toujours la même histoire. "Je n'étais rien, moi..., dit la voix. Je n'étais pas une demoiselle. J'étais la fille d'un ouvrier ébéniste. Est-ce que vous vous souvenez de Pépé Antoine ? Vous étiez si petits ! l'atelier des frères Bourdalou, c'était nous. Antoine, mon père, et l'oncle Eugène... Le hangar... les planches... les outils..." (Marc et Noémi ont oublié). Anaïs parle de l'odeur des copeaux de bois. (Rien à faire). La voix se gonfle de ferveur, avec précaution elle forge du souvenir. L'aigre parfum du vernis au tampon, la molle et fade senteur de la colle à bois, le tas blond, floconneux et rêche, de la sciure. On la gardait, cette sciure. Pour se chauffer. On en remplissait le poêle en hiver. Un poêle biscornu et vieillot, petit tonnelet de métal sur des pattes grêles. Voyons, les enfants ! Noémi s'est brûlé le doigt à ce poêle, une fois, quand elle était petite. (Non, vraiment, on ne se souvient pas).

"Quand Gabriel m'a remarquée, quelle affaire ! Le fils Sautier ! Une famille. Non, pas une grande famille. Mais tout de même ! Moi ? Je préparais mon bac. Je n'étais pas tellement pressée de." Sans préambules la voix sautait à reculons quelques années, abandonnait les petits enfants en visite chez Pépé Antoine pour expliquer ce qui avait précédé.

"Ils m'ont poussée à abandonner mes études. Je n'ai jamais passé mon bachot. Un si beau mariage !... Je me suis mariée en 1939. J'avais dix-neuf ans... Bien sûr on ne pouvait pas prévoir. Mariée en juillet, en septembre Gabriel partait à la guerre. Nous sommes restés plus de cinq ans séparés. A peine mariée, pendant cinq ans j'étais à demi veuve ! Et quand votre père est revenu, rien n'était comme avant. Le stalag... les privations... C'était un autre homme... Mais vous êtes venus. Toi, d'abord, Noémi ! Et puis Marc ! Je ne pensais pas qu'il puisse m'arriver quelque chose d'aussi bon que vous deux !". Le couplet s'étalait avec complaisance : vous deux. Noémi d'abord, et puis Marc.

Elle avait droit à sa part de rêve, non ?

Qu'était devenu le jeune soupirant d'Anaïs ? se demande Noémi attendrie. La guerre ? Le maquis ? Le S.T.O. ?

Etait-il mort ?

Machinalement elle retourne la photo. Il y a quelque chose d'écrit. Quelques mots à l'encre bleue d'une écriture inconnue. "Le Lampy, 21 juillet 1942, Abel et Anaïs".

Le cœur de Noémi fait un saut dans sa poitrine et c'est soudain comme si la photo lui brûlait la main. Elle la glisse avec précipitation entre la page 70 et la page 71 du "Journal de Delacroix", elle ferme le livre, elle le serre très fort comme pour écraser la photo, la mêler inextricablement au récit de la promenade en voiture de Chopin et de Delacroix, dans un domaine oublié, dans un univers fictif. Elle ne veut rien savoir de tout ça. Cette photo n'est pas l'image d'un petit flirt. C'est plus grave. C'est plus douloureux. Ça explique TOUT.

Il ne faut pas toucher à ce secret.

En 1942, Anaïs était "à demi-veuve" et Gabriel était en Allemagne. "Non, dit la voix, je n'étais pas retournée chez mes parents. Je vivais seule dans l'appartement que la famille de Gabriel avait aménagé pour nous. Rue de l'Etoile..." " Que faisais-tu ?" "Je travaillais chez Amédée Noël, l'agent d'assurances. J'étais dactylo. Je tapais le courrier, les polices, les factures. Je ne saurais plus taper à la machine, maintenant !" (rire).

Nous sommes venus "après". Nous sommes les enfants de Gabriel. Nous l'avons consolée. Il y a cette période de solitude dont elle ne parle presque jamais. Il y a ces cinq années de vie personnelle. (Noémi est secouée d'un frisson nerveux). Il y a cette "faute". (Jamais pardonnée). Ensuite le temps très long de la réparation.

Mais pourquoi une faute ? s'insurge Noémi. Pourquoi une réparation ? Est-ce que les gens ne pouvaient pas comprendre pour une fois ? Est-ce qu'ils n'auraient pas dû se taire ?

Oh ! et puis ce n'est pas à cause du scandale, ce n'est pas à cause des gens. Ce n'est pas non plus à cause de la captivité de Père que Maman... Noémi a remis le livre sur l'étagère, elle a appuyé très fort pour qu'il ne fasse pas saillie dans l'alignement des volumes reliés, son esprit survolté est torturé, elle voudrait à la fois savoir et ne pas savoir ce qui est arrivé.

Abel. Un prénom juif.

Abel est mort. Voilà... Noémi est presque sûre d'avoir deviné. Elle s'accroupit vivement devant la table de chevet. Ses mains tremblent. Elle veut en savoir davantage. Elle veut trouver d'autres indices. Des lettres, peut-être. D'autres photos... Elle veut connaître la femme inconnue, celle qui n'a pas toujours été sa mère et qui... Elle ouvre précipitamment la porte mal coincée et fait tomber sur le plancher une masse incroyable de papiers. Ils s'étalent avec un bruit soyeux.

Des factures de La Redoute. Des catalogues de fleurs. Des modèles de tricot

découpés dans des magazines. Une boîte longue et plate pleine de photos (elle les éparpille, elle les connaît toutes). Une autre boîte (un carton à chaussures) remplie jusqu'au bord de lettres (les lettres qu'elle a écrites à Anaïs quand elle était à Tunis, quelques lettres de Marc, des cartes postales). Un carnet de recettes aux bords graisseux. Le catalogue réclame des Trois Suisses. Tout un petit folklore hétéroclite de femme seule. Des modes d'emploi, des marches à suivre, trois pelotes de ficelle, une lampe électrique sans pile.

Et ça ? Et ça ? Qu'est-ce que c'est ? Une liseuse en cuir. Il y a encore des papiers là-dedans ! Quatre, cinq feuillets froissés. Noémi les déplie, elle les élève vers la lumière :

Tante Anaïs
tes yeux
sont un feu d'artifice...

Ce sont les poèmes de Gaëlle. Tiens, il y a le fameux :

Do mi fa sol
le rossignol
s'est envolé
la lune
s'est encadrée
de brume
et le cambrioleur...

Noémi ne peut s'empêcher de rire.

le cambrioleur
a retrouvé
au sol
sa clé de sol
à la place du rossignol

Que s'attendait-elle à trouver d'autre ? Son rire se fait nerveux, il la secoue tout entière. Elle met de l'ordre. Sa main tremble toujours. Elle empile les prospectus avec les prospectus, les factures de la Redoute avec les factures des Trois Suisses. Elle met les lettres dans leur boîte. Elle plie soigneusement les poèmes de Gaëlle, elle les range dans la liseuse de cuir. Tout est impeccablement rangé maintenant à l'intérieur du petit meuble, dans cet endroit où autrefois on dissimulait l'antique vase de nuit.

Elle ferme la porte de bois ciré sur le silence d'Anaïs.

XI

Elle est assise près de la fenêtre, son pauvre visage éclairé d'un seul côté. Le fauteuil Voltaire paraît trop grand pour elle. Le dossier arrondi s'élève au-dessus de son corps tassé, la hauteur de ce dossier a quelque chose de caricatural. Elle est blottie là, le dos ployé, tremblante de faiblesse. Sa main gauche repose inerte et blanche sur le reps usé de l'accoudoir. De temps en temps sa main droite emprisonne sa main gauche. On dirait qu'elle voudrait la dissimuler, mais peut-être au contraire fait-elle ce geste machinal pour s'assurer de la présence de cette main presque morte. On ne sait pas ce qui se passe dans sa tête. Elle parle si peu...

- Tu n'as pas froid, Maman ?

- Non, ça va.

Sa voix n'a pas changé. Un peu faible, c'est tout. Les lèvres desséchées s'entrouvrent avec une petite asymétrie du mauvais côté (le côté gauche) mais seuls ceux qui l'aiment s'en aperçoivent. Le médecin dit qu'elle va bien. Il dit même qu'elle va très bien et que chaque jour est marqué d'un petit progrès. Noémi (à tout instant) fait le décompte de ces petits progrès. Elle ne leur permettrait pas le moindre recul.

- Un peu de musique, Maman ?

- S'il te plaît non.

Anaïs saisit sa main gauche en glissant sa main droite comme une pince sous le poignet. Elle élève cette main gauche vers la lumière de la fenêtre et fait lentement bouger le pouce, le majeur, l'index, l'auriculaire, l'annulaire. Tout fonctionne, semble-t-il, sous la pression d'une volonté intense (et tant pis si la force mentale n'obtient qu'un léger frémissement de chaque doigt).

- Ça marche ! dit Noémi d'une voix gaie (son rire fuse, mais dans sa tête résonnent mille sanglots de silence).

- Ça marche, ça marche... C'est toi qui le dis !

- Mieux qu'hier, moins bien que demain...

- Un peu mieux qu'hier, c'est vrai ! constate Anaïs la tête penchée avec un sourire moqueur qui soudain la rajeunit.

Oh ! ce sourire. Noémi voudrait chanter quelque chose. Un alléluia polyphonique par exemple (à elle toute seule, bien entendu).

- Tu n'as pas froid, Maman ?

Aussitôt elle se mord les lèvres. C'est la deuxième fois qu'elle pose cette horripilante question.

- Tu n'arrêtes pas de me demander si j'ai froid. Couvre-toi, mon petit. Prends mon châle...

Ce châle gris est enroulé autour des genoux immobiles et pointus, il retombe sur les mules de cuir fané, on les devine, là, toutes ridées, sous les franges de laine molle.

- Je n'ai pas froid, dit Noémi (elle frissonne).

Le regard d'Anaïs retrouve le temps d'un éclair sa brillance d'autrefois, il se pose sur Noémi et Noémi cesse de frissonner.

- Tu ne sors pas, un peu ? demande Anaïs.

- Je n'en ai pas envie.

- Tu ne vas pas rester toute la journée à côté d'une malade !
- Tu n'es pas malade, tu es convalescente. Je suis sortie ce matin, ça suffit. Tu as vu le temps qu'il fait ? Un de ces vents d'ouest... à vous geler les "parties", comme disait ton oncle Eugène !

Anaïs rit.

- Mets une bûche au feu, s'il te plaît.

Noémi se précipite. Elle prend une bûche dans le panier à bois, elle écarte un peu les tisons avec les pincettes, elle met la bûche sur la braise.

- Pas comme ça ! dit Anaïs. Tu vas étouffer le feu. Docile, Noémi s'agenouille devant le foyer.

- Comme ça ?

- Un peu plus à droite...

Noémi n'écoute pas. Elle n'entend que les coups violents et sonores de son propre cœur. Elle voudrait tellement, tellement arranger le feu comme le souhaite Anaïs. Elle sent le regard de la malade braqué sur les tisons avec une intense passion. Elle fait tout son possible mais son angoisse et sa bonne volonté emmêlent chacun de ses gestes.

- Pousse un peu la bûche... pas celle-là ! la petite !... et si tu...

Noémi ralentit chaque mouvement, elle se fait robot, elle livre ses mains au cerveau d'Anaïs : la petite bûche, un peu plus à droite, voilà. Une fumée noire, suspecte, s'élève lentement au-dessus du tas informe. Oh ! voilà que ça fume ! (rire). Elle se penche, elle souffle sur la braise, elle tousse. Elle souffle de plus en plus fort. On ne voit d'elle que ses fesses menues agitées de soubresauts nerveux dans le pantalon de velours marron trop grand.

- Prends le soufflet, chuchote Anaïs.

Une flamme moribonde apparaît enfin.

- Le bois est vert, décrète Noémi en s'essuyant les yeux.

- Ton père l'a fait rentrer fin août, pourtant.

Anaïs évite de regarder le feu. Il n'est pas arrangé à sa façon et Noémi, crispée comme elle l'est, ne fera que des sottises si elle y touche encore.

- Les radiateurs sont chauds, annonce Noémi après avoir erré dans la chambre d'un air affairé (elle s'appuie des deux mains sur le radiateur qui se trouve près de la porte). Est-ce Père qui s'occupe du mazout ?

Anaïs ne répond pas. Elle a fermé les yeux. Elle est soudain absente. Noémi traverse la chambre à pas silencieux, elle se laisse choir sur la minuscule chaise d'enfant, un petit siège bas et rustique, ("sa" chaise à elle) qui est placée au coin de la cheminée. Assise là, tout près du sol, elle contemple sa mère. Ce visage immobile et sans regard, éclairé d'un seul côté, a quelque chose d'artificiel et de théâtral. Il est marqué de lourds, de mystérieux stigmates. Noémi essaye de les déchiffrer. Mais Anaïs alors ouvre lentement les yeux. Elle met sa main droite sous son poignet gauche et essaye de faire bouger ses doigts. Une expression têtue et triste envahit son visage, change en entier le masque entrevu. Noémi se tait avec application. Elle s'efforce de ne pas bouger, de ne pas faire craquer la petite chaise. Son regard ne quitte pas la face blême où se succèdent lentement, comme de subtils éclairages, toutes sortes d'états d'âme dans une impressionnante mélancolie.

- Tu te souviens... Noémi... chuchote Anaïs. Ce livre...

- Quel livre ?

Le regard d'Anaïs est maintenant à la poursuite d'un songe à demi oublié.

- Ce livre qui nous avait fait tellement rire... Ce livre ancien sur les maladies...

Une gaieté fugace éclaire la fatigue de son visage.

- La médecine à la maison... Ou quelque chose comme ça... Il était relié en cuir... Tu l'avais trouvé chez un bouquiniste...

- Ouais ! s'écrie Noémi en retrouvant sa voix d'enfant.

- Tu l'as toujours ?

- Il doit être dans ma chambre.

Anaïs frémit d'un petit rire intérieur. Elle continue à manipuler sa main gauche avec sa main droite mais à nouveau elle a fermé les yeux. Elle entend ainsi Noémi ouvrir, fermer des portes, marcher avec une hâte joyeuse dans le couloir.

- Je l'ai !

Comme elle parle fort ! Comme elle s'agite.

- "Le médecin, le chirurgien et le pharmacien à la maison ou le meuble indispensable des familles", proclame Noémi d'une voix exaltée. Auteur : Gonthier de Chabanne. Peste ! mon cher !... Edition de 1858...

Mettez lui un livre entre les mains. Mettez un livre dans les mains de ma petite fille, aussitôt elle est sauvée.

- Cherche "Attaque"... ou bien "Coup de sang", dit Anaïs avec effort. Assise sur la chaise basse Noémi feuillette le gros livre brun aux pages craquantes. Elle le dévisage comme un ami retrouvé. Elle l'a posé sur la pointe de ses genoux remontés, il est tout près de son regard. Contre toute attente le feu n'est pas éteint. Une flamme pleine de vaillance s'élève des bûches compactes avec un ronron discret, confortable. Un instant de bonheur savoureux s'élabore petit à petit. Sous les paupières appesanties le regard d'Anaïs est chargé de présence.

- Attaque... Attaque..., marmonne Noémi. Non, il n'y a rien. Ah ! attends un peu ! Apoplexie !

- Ça fera, dit Anaïs.

Elle tient toujours sa main gauche à hauteur de ses seins mais elle me fait plus l'effort de bouger ses doigts.

- "Apoplexie," déclame Noémi. "Prenez tous les matins à jeun une pincée de graines de moutarde" (sa voix est toute pleine de gourmandise). "Seule...ou dans quelque véhicule approprié..." Véhicule approprié ! répète-t-elle, charmée. "Ce remède est bon contre les vertiges." As-tu des vertiges, au moins ?... "Aussitôt qu'une personne est atteinte d'apoplexie, il faut la saigner." Pauvre Maman !... "Donnez au malade des lavements... avec le sel commun... ou le tabac..."

- Ne parlons pas de tabac, s'il te plaît ! geint Anaïs. Saute les lavements au tabac.

- C'est fini. De toute façon on arrive à "Transports ou délires", mais ce n'est pas pour toi !

Noémi suit du doigt la belle typographie et se contente d'un petit chant nasal "nânânâ" tout en cherchant la perle, la phrase splendide qui les fera éclater de rire. Elle est toute rose d'excitation.

- Voilà ! J'ai trouvé ! "Vertiges... nânânâ..." Ecoute ! "Quatre grammes de fiente de paon ou d'oie (il s'agit d'une décoction)... recueillie depuis mai jusqu'à septembre, séchée à l'ombre, infusée pendant la nuit dans du vin blanc, passée le matin par un linge, et la colature, bue à jeun depuis la nouvelle jusqu'à la pleine lune, est un remède éprouvé !... La médecine," continue Noémi en levant un doigt sagace, "beaucoup plus simple et rationnelle dans ses moyens de traitement a recours, dans les cas d'apoplexie à la médication suivante : garder le repos du corps et de l'esprit, tenir le ventre libre..." (Noémi pouffe).

- Le ventre libre ! chuchote Anaïs avec jubilation. Ensuite ?

- "Prendre souvent des bains de pieds... des lavements..."

- Encore ? Pour la liberté du ventre, sans doute ?

- "Tenir la tête élevée... (Noémi s'étrangle). Faire usage de boissons délayantes. Eviter les contrariétés. Les liqueurs spiritueuses... Appliquer de temps en temps des sangsues... au cou... aux oreilles... mieux encore au fondement !"

- Au fondement ! répète Anaïs avec ravissement.

- "Pratiquer des saignées, promener des sinapismes sur les cuisses et surtout sur les

mollets. Tel est le traitement prophylactique et curatif de l'apoplexie sanguine ou coup de sang", lit-elle avec emphase.

Elle quitte le texte des yeux et cherche sur le visage de sa mère l'effet escompté. Elle ne voit qu'un pâle sourire épuisé. Autrefois, Anaïs riait aux éclats. Elle en redemandait. Il fallait sauter de chapitres en chapitres, on s'arrachait le livre. Toutes les maladies étaient bonnes pour la rigolade. Surtout les "maladies de femmes", se souvient Noémi. Oh ! ces fou rires ! A cause des expressions pudiques. Il y avait un nom pour les pertes blanches, en particulier... Un nom poétique éthéré... Ah ! oui ! Les "fleurs blanches" ! c'est ça ! Ils avaient mis un bon moment à comprendre, c'est Marc qui avait fini par deviner. Et les "désirs vénériens" ! Ah ! les "désirs vénériens" ! Il faut absolument retrouver tout ça. Noémi tourne les pages en toute hâte.

- Qu'est-ce que tu fais ? demande plaintivement Anaïs.

- Je cherche les "maladies de femmes". Ce sont les plus drôles. Tu te souviens ?

Anaïs hoche la tête. Elle a rangé sa main gauche sur l'accoudoir du fauteuil. La tête appuyée contre le grand dossier fané, les yeux à nouveau fermés, elle repose.

Je la fatigue, pense aussitôt Noémi. Elle ferme le livre, elle le pose sur le sol. Les mains croisées sur les genoux, elle contemple sa mère. Un instant, elle a cru... Juste le temps de lire ces paragraphes... Mais voilà... Elle s'est égarée toute seule, et trop brutalement dans les sentiers de la santé. Il ne faut pas recommencer. Anaïs est fragile. Oui, mais alors... Que faire ? Comment se comporter ?... Je vais commencer un tricot, décide-t-elle. Cette idée l'apaise.

Un machin immense. Avec beaucoup de pelotes. Je resterai à côté d'elle et je ne bougerai que mes doigts. Il y aura juste le petit bruit des aiguilles. Je serai à son rythme. A sa disposition. Calme. Régulière. Toujours présente. Le temps qu'il faudra.

Mais un tricot pour qui ? se demande-t-elle alors avec détresse. Pour qui ? Elle remue faiblement sur sa petite chaise. Elle a maintenant une crampe dans le haut des cuisses mais elle n'ose pas changer de position. Si Anaïs dormait...

Dort-elle ?

Non, elle ne dort pas. Elle est là, dans ce fauteuil, aux aguets, peut-être. Le feu ne flambe pas autant qu'il conviendrait et Noémi, tassée sur la chaise, n'est que faiblesse et désarroi. A quoi pense Anaïs ? Elle a envie de mourir. De crever. Cela lui arrive de plus en plus souvent d'avoir de telles pensées. N'est-ce pas son rôle, de mourir ? Son devoir ? Depuis cette maudite attaque elle vit à contre-courant, elle est en dehors du cours normal des choses. Elle dérange. Il ne faut pas demander à Noémi ce que justement elle est en train de faire en ce moment. Noémi n'est qu'une petite fille tendre et maladroite. Elle a besoin de rêves et non de... Anaïs est seule à savoir combien ce besoin de rêves est grand dans l'esprit de Noémi. Ses émotions ! Elles sont si confuses ! (et personne n'en a le souci). Il faut décider tant de choses à sa place. Mais surtout, oui surtout, il faut ménager sa sensibilité. Elle s'affole pour un rien. Elle est comme ça. Oh !... la prendre contre moi... recevoir tous les coups à sa place...

Si j'étais morte ! se répète Anaïs. J'aurais "dû" mourir. Elle imagine Noémi délivrée (plus forte, peut-être !). Mais je suis là. Que va-t-elle inventer ? Quel sacrifice épouvantable pour me conserver ? Pour s'accrocher à ce rêve qu'elle a de moi ? Si je meurs, elle... Que fera-t-elle, si je meurs ?

- Noémi ! murmure Anaïs.

C'est une sorte de plainte et Noémi, aussitôt, est là. Son visage est tout proche, la peau transparente, avec un fin réseau de veines bleuâtres. Ses yeux sont si bleus ! Mais toute pensée est absente au cœur de tant de clarté. Sa main se pose sur mon épaule. Va-t'en, mon petit. Va-t'en. Laisse-moi. Il faut que je crève toute seule ou bien que je survive toute seule. Cours ! Va jouer ! Va avec les autres. (Elle ne va jamais jouer avec les autres). Est-ce que Marc est là, lui ? Tu vois bien que non.

- Ça va ? demande Noémi.

Anaïs ébauche un sourire (un sourire asymétrique) . Pourquoi l'ai-je appelée ? Je torture cette enfant. Va jouer, mon petit. Va... va... supplie-t-elle intérieurement, mais ce sont de toutes autres paroles qui sortent de ses lèvres gercées (elle n'a aucun pouvoir contre cela).

- C'est quatre heures, non ? Mes gouttes...

- Tu peux les prendre. Ce sera fait.

Noémi compte les gouttes, sa main tremble un peu, ses lèvres remuent en silence : sept, huit, neuf, dix. Un peu de sucre. La petite cuiller.

- Berk ! (Anaïs a un spasme de dégoût).

- C'est amer ?

- Du champignon moisi !

- Pauvre Maman.

Anaïs sent une main aérienne qui frôle ses cheveux. Cette caresse insolite contient un pouvoir inattendu. L'horrible écoëurement disparaît comme par miracle, mais en même temps le monde bascule, quelque chose craque. Cela dure le temps d'un éclair et ensuite tout se remet en place mais plus rien n'est comme avant. Anaïs sent monter du fond d'elle-même un étrange désir : poser sa tête contre le torse dur et ferme de Noémi (ses seins écartés, si petits). Elle ouvre la bouche pour gémir, pour se plaindre. Il lui faut alors fournir un effort insoutenable pour étouffer ce cri. Pour remettre le monde à l'endroit. Un peu de sueur mouille son front. Dans ses yeux il y a des larmes suspectes.

- Pauvre Maman, répète Noémi d'une voix maternelle (mais sa main n'a pas continué la furtive caresse).

- Pauvre Noémi, gronde Anaïs.

- Pauvre nous ? suggère Noémi.

Elles rient. Détendue, Noémi regarde par la fenêtre. Anaïs alors en profite, elle lève sa main droite et vite essuie ses yeux.

Noémi range le verre, la cuiller, avec des gestes méticuleux elle les recouvre d'un mouchoir blanc (pourquoi tout cela, mon Dieu ?). Maintenant elle va vers la porte, elle met la main sur la poignée.

- Tu t'en vas ? (il y a de l'effroi dans la voix d'Anaïs).

- Je vais faire pipi.

Noémi a un sourire rassurant.

- Tu ne veux vraiment pas aller te promener ?

- Ecoute, Maman !

Elle se tortille comme quand elle était petite.

- Va vite.

La chasse d'eau. Une petite toux sur le palier et voilà Noémi de retour.

- Tu n'as pas envie, toi, Maman ?

- Non.

- Je t'accompagnerai à la porte et c'est tout. Tu le sais.

- Tout à l'heure.

Que faire ? Insister ?

- Viens là, ordonne Anaïs avec fermeté. Assieds-toi par terre. Sur le tapis, précise-t-elle d'une voix énervée (elle déteste ces histoires humiliantes de cabinets). Sinon tu vas te geler les fesses. Et mets donc une bûche au feu, avant. Je voudrais bien voir flamber ce feu. Une petite bûche ! ajoute-t-elle dans un souffle.

Ce n'est pas dans ses habitudes de commander comme ça. Comme elle se force ! Mais peu à peu toute contrariété déserte sa voix. Le feu flambe. Noémi, avec docilité, s'assied contre le châle gris. Anaïs pose alors sa main valide sur les cheveux blonds emmêlés. Elle les caresse impérieusement. Ils sont secs et cassants, ces cheveux.

- Tu vas me faire un plaisir, chuchote-t-elle. Tu vas aller chez le coiffeur.

- Demain.

La voix de Noémi est paresseuse et douce.

- Jacotte a promis de venir demain. Je pourrai te laisser.
- Il faudra bien apprendre à me laisser de temps en temps.
- Ne t'en fais pas. On te laissera. Trop...
- Ça finira par arriver.
- Bien sûr.

Elles échangent avec enjouement ces petites phrases perverses. Oh oui..., Anaïs va mieux, elle va beaucoup mieux. Chaque fois qu'elle avale ses gouttes il semble à Noémi que l'effet est aussitôt visible. Ce petit flacon brun contient un pouvoir surnaturel. Et pourtant... méfiante, Anaïs, le premier jour, a demandé à lire ce qu'elle appelle la "littérature" du médicament. Noémi l'a lue à haute voix sans rien y comprendre, mais tellement charmée d'apprendre ce terme exact "littérature" à propos du petit prospectus (composition et posologie). A chaque ligne chimico-barbare Anaïs haussait les épaules. Elle manquait de foi. Mais pas Noémi !

Maintenant Noémi ne sent plus la main d'Anaïs sur ses cheveux. Elle comprend qu'Anaïs s'occupe de sa main gauche. C'est bien, c'est très bien. Noémi ferme les yeux. Elle se laisse aller. Toute sa fatigue et tous ses soucis sont en train de recevoir leur récompense. N'a-t-elle pas rêvé d'être chien (surtout lors des visites à l'hôpital) afin de rester couchée aux pieds d'Anaïs et de ne jamais la quitter ? C'était une idée idiote, bien sûr. Aucun chien n'aurait eu la permission d'entrer dans une chambre d'hôpital. Toutefois Noémi s'obstinait dans ce souhait puéril imprimé à la limite de sa conscience, elle y revenait sans cesse (surtout en descendant l'escalier de l'hôpital). Tant de choses contradictoires sont l'apanage des humains ! Tandis que les chiens... En ce moment elle est chien fidèle. En toute intensité. Un setter irlandais au pelage roux. Voilà. Tout est simple. Tout est facile.

Et puis elle oublie le chien. Elle se met à penser à Abel, l'ami mystérieux d'Anaïs. Elle n'a pas encore eu le temps aujourd'hui de penser à lui. C'est un songe secret, un songe défendu, mais tellement beau... Elle a décidé qu'elle ne poserait la question d'Abel à personne. Elle est persuadée que Jacotte, par exemple, lui répondrait. Ou encore Anaïs. Anaïs dirait la vérité si Noémi avait le courage de l'interroger. Mais la vérité n'intéresse que très peu Noémi, tout au moins cette vérité là qui altérerait aussitôt le visage d'Anaïs, le rendant un peu étranger (Noémi frémit). Aussi préfère-t-elle rêver.

Abel. Un prénom doux. Un prénom biblique. Tout chargé de réminiscences de catéchisme (et cela fait sourire délicieusement). La flamme du sacrifice monte. Vers un Dieu qui parle sans jamais se montrer. Qu'as-tu fait de ton frère ? Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?... Abel, victime. Un jeune juif. Un jeune mort. Une image que le temps auréole de paix... Elle a beaucoup réfléchi à cette histoire d'Abel. Est-ce du respect ? de l'indifférence ? de l'égoïsme ? Elle ne veut pas d'explications. Elle veut que tout reste dans sa tête comme avant.

- Cette main gauche, geint Anaïs. Une vraie salope.
- Mais non.

Les deux voix flottent. Elles se répondent vaguement.

- La main droite doit ignorer ce que fait la main gauche, déclare Noémi.
- Idiote !

Le feu flambe gaillardement avec des craquement secs. Comme elles sont bien dans cette chambre chaude ! La fenêtre s'obscurcit lentement. Abel, vingt ans. Fou de musique...

- C'est le pouce qui remue le mieux.
- Normal.

Noémi émet cette constatation d'une voix paresseuse, tout occupée d'Abel et de son visage flou. Elle essaye de se rappeler les yeux (les yeux surtout). Ses paupières deviennent lourdes. Elle est sur le point de s'endormir. Mais Anaïs frémit.

- On a frappé !

Noémi ouvre les yeux.

- Frappé ?

- Il me semble qu'on a frappé à la porte.

- Tu as rêvé.

Non, Anaïs n'a pas rêvé. L'oreille aux aguets elles entendent maintenant deux coups furtifs contre le lourd panneau de bois.

- Entrez ! jette Noémi d'une voix impériale.

Que viennent les gens ! La nuque calée contre le châle gris elle ne redoute aucune incursion de fâcheux. Pour se donner la preuve elle répète "Entrez !" tout en se serrant davantage contre les genoux maternels. Lentement, précautionneusement, la porte s'ouvre guettée par deux regards : un regard indolent au niveau le plus bas, un regard curieux à la cime. Mais bien vite Anaïs et Noémi écarquillent les yeux. Rêvent-elles ? N'est-ce pas un Martien ? Vêtu de clair, le casque posé bien droit sur les épaules n'est-ce pas un Martien qui approche ? La sphère blanche et parfaite reflète les éclairs dansants du feu de bois. Il ne manque que l'antenne et les bip ! bip ! bip !... Noémi se frotte les yeux.

- Salut, dit le Martien dont la voix chargée d'excitation a un timbre familial.

Anaïs rit et demande :

- Qu'est-ce que c'est ? Un extra-terrestre ?

Alors, lentement, le casque s'élève, arraché par deux mains inexpertes.

- Coucou ! C'est Gaëlle ! annonce le Martien en libérant ses cheveux.

C'est bien elle. On voit luire ses yeux intrépides.

- Tante Anaïs, ça y est ! Ils m'ont payé la mob pour mes quatorze ans !

- Mabrouk ! s'écrie Noémi.

- Mabrouk ! répète Anaïs.

- C'est quoi votre matruc ?

- Une formule tunisienne pour se réjouir, répond Noémi toujours lovée dans le châle gris.

- Ah ! bon.

Mais l'amour des mots neufs quitte aussitôt Gaëlle et c'est bien entendu à cause de la mobylette. Une merveille ! Elle s'agite dans la pénombre de la chambre, sa joie est là comme une rafale de vent.

- Doucement ! supplie Noémi.

Alors Gaëlle cherche où se poser. Elle approche la petite chaise des deux femmes. Elle s'assied. Ensuite elle essuie son casque du revers de sa manche. Elle le dépose à ses pieds sur le tapis. Elle ne le quitte pas des yeux.

- Tu es venue exprès pour m'annoncer ça ? demande Anaïs avec ravissement.

- Ouais.

- Tu as fait attention, au moins, sur la route ?

Gaëlle renifle d'une façon virile.

- Maman ne voulait pas. (petit rire). Et tu vas te casser la figure... et mets bien ton casque... et rentre avant la nuit... et téléphone dès que tu seras là-bas... et...

- Tu as téléphoné ?

Gaëlle esquisse un bras d'honneur. Anaïs pouffe.

- Je me suis fait doubler dans un tournant par un camion, les amis. Un chauffard ! Heureusement qu'il ne venait personne en face !

Anaïs pousse toutes les exclamations souhaitées et Gaëlle apprécie l'effet produit. Lorsque ce plaisir sadique est enfin épuisé, vivement, elle saute sur ses pieds.

- Je m'en vais.

- Déjà ?

- Ouais, à cause de la nuit. Je n'ai pas encore l'habitude.

Une impatience folle se dégage de sa personne frémissante : enfourcher à nouveau le chouette engin aux chromes neufs, donner du jus, accélérer, fendre l'air, être libre ! Ah ! mais.

- Tu téléphoneras quand tu seras arrivée à la maison ? demande Anaïs. Gaëlle enfile laborieusement son casque.

- Tu téléphoneras ? insiste Anaïs.

- Oh ! pourquoi ? grogne Gaëlle dont la voix plaintive est étouffée maintenant par le Plexiglas. Ecoute, tante Anaïs !

- Tu n'as rien compris, dit Noémi en lui donnant une tape sur les fesses. Maman voulait seulement que tu lui fasses encore un bras d'honneur.

Gaëlle rit et le casque tressaute.

- Et la poésie, dans tout ça ? demande Anaïs tout excitée. Tu n'abandonnes pas la poésie au moins ?

Gaëlle lève la main d'une façon désinvolte. Elle pivote sur elle-même. Elle s'élance vers la porte. Elle oublie de dire au revoir. Elle est partie. Les deux femmes l'entendent dévaler l'escalier tandis que la maison toute entière semble agitée d'un frisson juvénile et gai. La porte d'entrée claque avec violence et c'est fini. La torpeur et le silence ont-ils seulement été brisés ?

Noémi laisse sa tête aller en arrière. Sa nuque repose à nouveau sur les genoux maigres d'Anaïs comme s'il n'y avait eu aucun Martien, aucun bras d'honneur, rien. La chambre a retrouvé tous ses bruits menus : le feu, le tic-tac du réveil... "Moi aussi, je suis une petite-fille, se dit Noémi. Moi aussi..."

XII

Et ensuite ? (Certains poseront cette question parce que, lentement, ils se sont attachés à Noémi et ne veulent plus la quitter ; d'autres, plus simplement, sont impatients de juger son comportement).

Eh bien, ensuite, la roue a tourné. C'est tout au moins ce que dit Noémi lorsque le cours des événements change. Elle se plaît, il est vrai, à imaginer la vie comme une roue de loterie. Cette roue tourne si vite parfois que les numéros du sort deviennent illisibles, ils ne forment plus qu'une circonférence grisâtre. Parfois au contraire la roue ralentit jusqu'à ce que soit enfin signifiée la chance ou la malchance. Avec pause à l'appui pour qu'on ne s'y trompe pas.

On ne vit pas au même rythme tous les moments de l'existence ! se dit également Noémi avec un soupir résigné. Elle a une grande prédilection pour ce qu'elle appelle avec naïveté "les temps forts de la vie", ceux qu'aucune trépidation meurtrière ne vient entamer. Ils laissent à l'âme une large place.

L'entourage de Noémi s'est acharné sur la roue pour la faire tourner et Noémi a fait tout ce qu'on lui a suggéré de faire (pour son bien). Sur les conseils de Jacotte, de Marc et de Patricia elle a quitté ses parents dès qu'Anaïs a pu se suffire à elle-même. Elle a fait cela au nom de la raison, au nom du bon sens, au nom également d'une éthique sans appel qui se résume en trois mots : vivre sa vie. Elle est donc "montée" à Paris, comme on dit au village. Elle s'est débrouillée. On ne peut rien lui reprocher. Elle ne s'est pas plainte une seule fois.

Tout le monde le lui répétait : Anaïs est rétablie. Elle peut maintenant utiliser sa main gauche pour des gestes d'appoint. Joséphine Tornadieu (les temps sont durs) a été bien contente d'être embauchée comme femme de ménage à la maison Sautier. Avec Joséphine Tornadieu on peut dormir sur ses deux oreilles. Tout marche sur des roulettes.

Anaïs va et vient. Elle sort un peu dans le village. Elle ne fume plus, bien sûr (mais c'est là une telle souffrance qu'il est défendu d'en parler). Elle mange peu. Tout est réglé par le docteur : des légumes à la vapeur, des grillades sans matières grasses. L'huile de tournesol et l'huile de pépins de raisin ont remplacé les pots de graisse d'oie et de confit de canard sur les étagères de la cuisine. Père s'est mis au régime lui aussi. Il est très fort en diététique, maintenant. Pourquoi faudrait-il s'inquiéter ?

Dés la mi-décembre une organisation neuve et quasi parfaite a été mise en place.

Aujourd'hui c'est le premier dimanche de mai.

Six mois ont passé. Noémi est dans le métro, une rame presque vide. Comme chaque dimanche elle se rend chez Marc et Patricia. Elle suit d'un regard indolent les parois grises du tunnel. Son corps est si léger ce matin qu'il se détache sans cesse du dossier sur lequel il prend appui.

Hier soir, elle a perdu son travail. Elle est un peu triste, elle commençait juste à s'habituer. Mais surtout elle est embêtée. Comment annoncer ça à Patricia ? C'est Patricia qui lui avait trouvé cette place de vendeuse de librairie. Elle est tellement débrouillarde, Patricia... Le tunnel sombre et sonore avale tous les grincements de roue, les perles anémiques de lumière, les gens. Une puanteur douceâtre flotte dans le wagon, vaguement anesthésiante. Noémi revit paresseusement cette mise en congé de la veille. Le gérant,

monsieur Alakowski, a été très bien, un peu onctueux peut-être. Il a expliqué d'une voix contrainte que la maison se trouvait en difficulté et qu'elle devait à son grand regret envisager une compression de personnel. Noémi écoutait, un timide sourire sur les lèvres. Comprime-t-on les gens ? se demandait-elle. Les écrase-t-on réellement ? Etant entrée la dernière, au moment des fêtes de fin d'année, elle comprenait que c'était à elle de franchir le seuil la première. D'ailleurs monsieur Alakowski le disait clairement : elle sera "remerciée" à la fin de ce mois. Comprenez, madame... Et Noémi hochait la tête, elle gardait l'exaspérant sourire.

Ce n'était pas un travail ennuyeux. Ce n'était pas non plus un travail exaltant. C'était un boulot, voilà. En ce moment, le boulot c'est un sacré luxe... Noémi soupire, écoeurée par l'absurdité de ce monde où on l'a poussée à entrer. Malgré toutes les difficultés qu'elle avait jusqu'ici plus ou moins vaincues, rien à faire, elle ne se sent pas concernée. Un flux de culpabilité l'assaille. Elle transpire et se déteste. C'était un bon petit job, non ? Elle s'oblige à penser à ce travail qu'elle n'aimait pas. Si elle ne pense pas activement à ceci ou à cela, voilà que son esprit s'égaré. Il s'altère, en quelque sorte. Cela lui procure une telle angoisse qu'elle prend alors sa propre vie en horreur. Et cela il ne le faut pas ! ... Un rire secret affleure sur ses lèvres. Elle se "voit" entre les comptoirs surchargés en train de manipuler les livres qu'elle ne vendra plus. Elle pense à ces piles de romans qu'elle n'a pas lus, qu'elle n'a jamais eu envie de lire. Elle arrivait toutefois à en parler avec une certaine assurance, constate-t-elle avec fierté. Des objets ! voilà ce qu'étaient ces livres. Des rectangles luisants, soignés comme des boîtes à bonbons, avec chacun sa dose de superlatifs et d'uniformité. Elle pense rageusement à ces livres. Des fleurs de serre aux couleurs éclatantes. Des fleurs destinées à faner. Aucune parenté avec les autres livres. Les vrais. Ceux qu'elle... Oh ! et puis zut ! Je suis une vieille maniaque... je ressemble à Henri Aguelman !... Son regard effleure distraitement les lumières de la station que le métro abandonne tandis qu'elle accorde une pensée chargée de pitié à l'ancien amant détesté. S'est-on seulement arrêté ? se demande-t-elle. Elle n'a pas fait attention. Elle ajuste machinalement la bandoulière de son sac car elle descend à la prochaine station mais son esprit s'égaré encore sur ces odieux bouquins. Elle aurait tout aussi bien pu vendre du rouge à lèvres... du fromage... ou encore...

Elle descend. Elle avance à pas rapides vers la sortie. Inutile d'émerger du rêve, elle connaît le trajet par cœur. Au début, elle habitait chez Marc. Maintenant elle a une chambre de bonne à Neuilly. Une promotion dans l'indépendance. Mais quelle promotion, mes amis. Des murs gris, des odeurs tristes, un escalier de service sinistre, et tout en haut, au septième, sous une lucarne livide, un lit pour dormir. A-t-elle besoin d'autre chose ?

Elle s'engage dans l'escalier du métro, elle monte vivement vers la lumière du jour. Une lumière pauvre. Il fait un temps de chien. Ce matin, à la radio, ils ont parlé de neige. Tant mieux. On a ainsi moins de regrets pour toutes les choses de la campagne, qui existent mais qui sont tellement loin. Est-ce que la fleuriste aura quelque chose de bien, aujourd'hui ? Et de pas trop cher ? Avant même de traverser le boulevard Noémi voit qu'il y a des anémones à l'éventaire.

Karim... Bon, c'est à cause des anémones... Ce con... Il a écrit de longues, de folles lettres à Anaïs. "Vous êtes ma mère" répétait-il tout le long de ces lettres décousues et enfantines (et qui aurait pu croire en les lisant que Karim a vingt neuf ans ? pense méchamment Noémi). Il signait : Karim, votre fils. Avec un paraphe. Ecrit-il encore à Anaïs ? Noémi l'ignore. Quant au divorce, ça traîne. Noémi a décidé de ne pas s'en occuper. "Piétons, passez", dit le feu vert. Noémi s'engage sur le passage clouté. On va bien voir de quoi elles ont l'air, ces anémones ! Demain, c'est fête. Fawzia arrive à Roissy. Elle vient à cause de sa maîtrise d'anglais. Voilà une pensée très douce. Noémi la tient dans sa tête comme un petit grelot joyeux. Mais elle l'économise comme une denrée rare. Elle évite de se réjouir tout à fait tant que Fawzia n'est pas arrivée. La peur d'un contretemps ? C'est probable. Noémi est comme ça maintenant. La tristesse est son univers

habituel. Et pourtant ! Fawzia logera avec elle dans la chambre de bonne, elle l'a promis ! Elle partagera le divan cabossé. Pendant une semaine Noémi ne sera plus seule ! Son cœur s'inonde de joie.

La vie de Noémi ressemble à un exil. C'est ça... c'est tout à fait ça... Mais qu'y faire ?... Pas mal, ces anémones. Oui, mais combien ? Le matin, quand elle se lève, aussitôt elle devient un genre d'automate. Il y a en elle une mécanique qui s'enclenche et hop ! La voilà qui va, qui vient, qui accomplit tous les gestes indispensables (et c'est sans amertume, elle peut le jurer, qu'elle se rend dans les toilettes communes, pas très propres, sur le palier). A travers la lucarne de sa chambre le ciel est gris. Ensuite c'est l'escalier qui est gris. Mais elle descend très vite, elle est toujours un peu en retard. Le trottoir aussi est gris qui se déroule sous ses pas précipités. Les gens, bien entendu, ne manquent pas d'être gris eux aussi. Où sont passées les couleurs ? se demande Noémi avec amertume tout en inspectant les corolles mauves, roses, jaunes et violettes des anémones. Les couleurs sont au dedans de moi ! découvre-t-elle alors et une chaleur inexplicable se répand dans tout son corps. Que d'estime, soudain, pour un esprit capable de...

Noémi n'a jamais eu de chagrin d'amour. (Elle prend le bouquet aux queues mouillées dans ses mains nues). Elle ne sait pas ce que c'est que d'avoir dans la tête un homme qui n'existe plus. Un homme inventé qui vous obsède. A travers tout. A travers les chansons, les poèmes, quoi encore ? (Elle cherche dans sa mémoire, elle ne trouve rien pour étoffer les symptômes du chagrin d'amour). En ce moment tout porte à croire que c'est de cela qu'elle souffre. Elle le sait. Marc et Patricia par exemple. Ils font très attention. Ils ne prononcent jamais le nom de Karim.

Dix francs, ce petit bouquet ? Dix francs ? (Noémi sort son porte monnaie).

Patricia est sur le point d'accoucher. Encore trois semaines. Elle commence à trouver le temps long. Ces fleurs...

Contre toute attente Anaïs n'a pas dit grand chose quand on lui a annoncé un peu avant Noël la promesse de cet enfant. Elle n'a manifesté aucun de ces grands sentiments auxquels ils étaient habitués. Ils avaient fait très attention, il faut le reconnaître. Ils lui avaient dit ça avec tant de ménagements... Mais Anaïs a tellement changé ! Elle a accepté sans commentaires que Marc et Patricia refusent de se marier, qu'ils fassent une simple déclaration de concubinage. Elle ne s'est animée qu'un instant, le temps de dire à Père de ne pas faire d'histoires. Maintenant, Père est docile comme un enfant. Quelque chose s'est détraqué à la maison Sautier, mais il serait difficile de dire quoi. Anaïs n'est plus la même, ou plutôt elle n'est plus "tout à fait" la même. Tout le reste en découle, bien entendu. C'est comme si la maladie avait rongé l'intérieur de sa personne, ne laissant d'elle que la façade. Une façade fragile, toujours prête à s'effondrer. Et pourtant... Anaïs n'est pas devenue indifférente à ceux qu'elle aime. Oh ! non.

Noémi quitte la boutique de la fleuriste. Elle s'éloigne du boulevard sans rien voir de ce qui l'entoure, toute occupée de ses songeries. On ne peut pas dire que ce soit de l'indifférence ! se dit-elle, essayant de se débarrasser de la terrible peur que sa méditation sur Anaïs a fait surgir. La preuve ? Sa joie quand je l'appelle au téléphone.

Depuis que Noémi est à Paris, une fois par semaine, le jeudi la plupart du temps, elle appelle Anaïs. L'argent de son repas y passe, c'est arrangé comme ça. Ce jour-là, elle mange un sandwich.

Il y a, non loin de la librairie où elle travaille, dans une rue calme, vaguement provinciale, où s'estompent les bruits de l'avenue du Roule, un bistrot où Noémi se sent bien. Ils ont une cabine où on peut appeler l'interurbain. Pour téléphoner on va tout au fond de la salle étroite, derrière les huit tables de Formica rouge foncé. Tout est sombre et feutré, dans ce bistrot. Tout est discret. Même le nom : Le Régent. Le percolateur fait son café sagement. Ici, le chuintement de l'eau bouillante a quelque chose de paisible, c'est vraiment de l'eau bouillante qui tombe goutte à goutte sur la poudre. Aucune apocalypse ! Aucune blessure des oreilles ! On peut savourer l'odeur en laissant s'écouler le temps.

Pleuvra-t-il ? se demande-t-elle vaguement inquiète. Une bourrasque glacée soulève les pans de son manteau et meurtrit méchamment le bouquet d'anémones. Eh bien, qu'il pleuve !

Oui, au Régent's bar Noémi a ses habitudes, elle y est presque chez elle. Entre midi et une heure il n'y a pas grand monde et presque toujours les mêmes gens. Un vieil homme assez chic avec une casquette de tweed et un cache-col blanc se tient bien droit en face du comptoir où repose un verre de vin entamé. Noémi pense que c'est un amiral en retraite à cause de son regard perdu vers quelque horizon nu, un regard liquide, embrumé d'alcool. Elle retrouve également avec plaisir deux amoureux, étroitement serrés l'un contre l'autre (leurs verres restent pleins tandis qu'ils boivent assidûment leur amour bouche contre bouche). Noémi s'installe à la table du fond, celle qui jouxte la cabine. La serveuse vient tout de suite. Noémi lui commande un sandwich au jambon, un café et quatre pièces de cinq francs.

Certains jeudis il arrive que la serveuse dise "comme d'habitude ? " avant que Noémi ouvre la bouche. Elle sort les pièces de monnaie du petit sac noir accroché à sa ceinture et les dépose sur la table. Elle dit ensuite qu'il fait froid, ou bien encore qu'il fait très doux pour la saison, enfin quelque phrase banale, tout en essuyant le Formica rouge devant Noémi. Il ne faut pas écouter ces propos de façon superficielle. Leur intonation avenante transmet une réelle sympathie.

La serveuse est blonde avec une coiffure en chignon et en nattes comme on en voit partout en ce moment, et des petits peignes en Celluloïd bleu au-dessus des tempes pour maintenir l'ordonnance impeccable des cheveux. Tout en la détaillant avec intérêt Noémi s'étonne un peu de la fascination que les femmes exercent sur elle la plupart du temps. Il faut dire qu'en ce moment il lui arrive de plus en plus souvent de s'observer elle-même, comme ça, sans parti pris. Et de se découvrir étrangère. Inexplicable. Les femmes ont presque toutes un pouvoir rassurant ! décrete-t-elle pour apaiser l'inquiétude que fait naître cette découverte insolite. Mais tout cela n'est pas très clair, bien entendu... Elle serre les lèvres tout en ramassant les pièces, elle tend un billet froissé en échange. La serveuse sourit, Noémi rend le sourire avec une timide complicité. Ce sont là les rites du coup de téléphone hebdomadaire à Anaïs. Ensuite, la serveuse retourne derrière le comptoir.

Le bar est vraiment exigü. Malgré la lumière anémique des appliques Modern'style allumées en permanence elles peuvent continuer à se voir tout à fait bien. La fille essuie un verre. Elle marivaudes avec l'amiral. Lorsqu'elle lance une réplique un peu fort il y a dans sa voix une trace d'accent berrichon. Elle s'active, elle ne quitte jamais tout à fait Noémi des yeux.

A treize heures pile Noémi se lève. Elle entre dans la cabine. Elle referme la porte avec soin. Elle met les pièces une à une dans la fente métallique. La serveuse l'observe tout en continuant son petit train-train. Elle rêve un peu, elle se raconte une histoire très romanesque dont Noémi serait l'héroïne. Elle contemple à la dérobée cette belle jeune femme pâle aux yeux si bleus, aux cheveux si doux, toute droite dans la cage de verre insonore et elle imagine l'amant. Un type de province à cause des quatre pièces de cinq francs. Un homme marié, très probablement. Tous les jeudis à treize heures, tout de même ! Style Alain Delon. Ou, mieux encore, Patrick Dewaere. Enfin, ce genre là. C'est sans doute le seul moment disponible pour "lui". Sa femme est tellement jalouse ! Mais "elle" ! Il faut la voir ! L'œil soudain éclairé d'une quantité infinie de petites lumières dès les premiers chuchotements ! D'un seul coup c'est une femme éperdue d'amour. Elle est complètement transformée.

Bien sûr, on n'entend rien. Tout en essuyant une tasse, tout en servant un petit blanc par-ci, un express par-là, la serveuse imagine les mots. Comment pourrait-elle deviner, alors qu'elle est habitée de tant de langueur et de tant de complicité, que Noémi demande à Anaïs de répéter le nom de ce nouvel hypotenseur. "Je n'ai pas bien compris, Maman...". Elle s'inquiète. Aurait-il le goût de champignon moisi ? Elle demande ensuite en relevant

ses cheveux sur son front d'une main gracieuse si les jacinthes en pot ont enfin fleuri. C'est une question méditée depuis l'aube. Combien sont roses ? Combien sont bleues ?... Et maintenant Noémi se tait. Elle écoute. C'est le moment de la chronique villageoise. Elle savoure comme un vin au bouquet très pur cette voix bien-aimée, à peine marquée du sceau tremblant de l'âge. Achille Bourassu, ce grand feignant, a fait une scène terrible à sa femme. Il a jeté tous les cageots de légumes sur le trottoir. Il hurlait après la pauvre Georgette Bourassu. C'est le cantonnier qui les a séparés.

- Jojo ?

- Oui, Jojo Monestier.

- Avec Jojo Monestier tout a dû s'arranger ! s'écrie Noémi (elle hoche la tête avec ravissement, son sourire s'illumine, traverse la vitre de la cabine, va à la rencontre de la serveuse). Il est tellement... Et alors ?

- Oh ! écoute, je m'arrête. Tu vas te ruiner.

- Penses-tu ! J'ai encore une pièce.

- Tu vas bien ?

- Mais oui.

- Tu es bien chauffée, au moins ? Je m'inquiète de te savoir dans cette mansarde.

- Marc m'a prêté un radiateur électrique.

- Tu sors un peu ?

- Le soir, tu sais, je suis plutôt crevée. Mais de temps en temps je vais au cinéma à la séance de huit heures. Hier soir j'ai vu Don Giovanni.

- C'était beau ?

- Extraordinaire ! (Noémi a maintenant un air extasié).

- Tu vois des gens ?

- Toute la journée je vois des gens, Maman ! (rire).

- Comme tu es sauvage ! gronde Anaïs.

Et les mots se succèdent comme ça, on dirait qu'ils ne peuvent pas s'arrêter de sourdre les uns à la suite des autres. Ce sont des mots légers, sans véritable utilité, qui entraînent d'autres mots tout aussi inutiles. Mais tant que dure la chaleureuse alternance des voix ces mots ont leur prix. Certains naissent on ne sait pourquoi de la chute incertaine de celui qui a précédé, faisant rebondir tout à coup cette trame un peu décousue. On passe d'une chose à l'autre, et c'est une cascade de petits bonheurs.

- Je n'ai plus de pièces...

Tout s'arrête. Noémi raccroche le combiné. Il est tout chaud, tout moite. C'est fini pour une semaine.

Mais en ce moment Noémi tient bien serré dans sa main le bouquet d'anémones. Il y a deux anémones mauves, trois anémones roses, une jaune et une violette. Le cœur de ces fleurs fragiles est déjà froissé, il ressemble à un œil rond tout en velours. Oh ! les anémones de Tunis... Et Fawzia qui arrive demain ! Sa lettre. Le timbre jaune avec la grande mosquée de Kairouan et le tampon noir et gras tellement reconnaissable.

Elles se promèneront. Elles iront bras-dessus bras-dessous comme à Tunis. Elles marcheront à travers la foule drue et colorée du boul'mich. Elles diront tout un tas de bêtises. Mais bien entendu il y aura des moments où Fawzia reprendra son air appliqué. Elles seront assises dans un café, n'importe lequel et Noémi supportera sans souffrir les néons agressifs, les vibrations démentes des percolateurs. Fawzia expliquera ses projets, son travail. Noémi s'émerveillera. Une fois encore elle ne trouvera aucune ressemblance entre Fawzia et Karim...

Mais voici la rue où habitent Marc et Patricia. C'est une rue grise, une rue pauvre qui s'élève abruptement au flanc de la colline de Montmartre. La porte brune, là-bas, c'est leur porte. Une porte vétuste dont la peinture s'écaille. L'immeuble sera démoli l'an prochain.

Noémi franchit cette porte qui donne sur une cour. Elle traverse la cour au pavage

irrégulier, jette au passage un coup d'œil sur l'atelier de Monsieur Rochelet, artisan relieur. Depuis quelque temps tout semble à l'abandon. Monsieur Rochelet travaille-t-il encore ? Il est si vieux. Ensuite ce ne sont que des locaux inhabités. Le vent humide tourbillonne dans cet espace lugubre, il s'engouffre dans la cage de l'escalier dès que Noémi pénètre dans le fond de l'immeuble. Elle rabat la porte avec effort. Maintenant elle passe devant les bottes aux lettres minables où sont punaisés des noms : Di Martino, Rodriguez, Sautier-Dubois, Bellaïch, etc... Chaque dimanche elle lit tous ces noms en enfilade. Elle les sait par cœur alors qu'elle ne se rappelle jamais le nom du boulevard où la dépose le métro.

Il y a cinq étages à grimper. La rampe oscille dès qu'on y appuie la main. Noémi entame la lente ascension en mesurant son souffle. Une joie très douce, une joie inhabituelle, s'insinue en elle. Lui donne envie de fredonner. Bien sûr il faut annoncer à Patricia l'histoire de la librairie. Mais ce n'est pas la peine de le faire tout de suite. Noémi a l'intention de s'inscrire au chômage, oui elle le fera. Mais elle n'a aucune envie de lutter. Et pourquoi ne pas retourner à la maison ? se murmure-t-elle avec un frisson de plaisir. Ne pensons pas à tout ça. Bon. Elle va commencer par la bonne nouvelle : l'arrivée de Fawzia. Tout en grim pant marche après marche elle chantonne un motif de Don Giovanni qui assaille soudain sa mémoire. Marc et Patricia ne connaissent pas Fawzia. Ils vont être fous de joie. Comme c'est bon d'imaginer leur impatience ! Ensuite... eh bien ensuite il y aura toutes les histoires du village, tous les ragots d'Anaïs. Dans la cuisine minuscule, comme chaque dimanche, Marc et Noémi vont parler et rire tout leur saoul, faisant jaillir avec une obstination joyeuse un monde familial. Ils se nourriront de souvenirs et de projets tandis que leurs regards aveugles effleureront par la fenêtre les toits innombrables de Paris.

A chaque palier un bouquet d'odeurs et de bruits traverse les portes closes comme si la vie avait un pouvoir trop grand et ne pouvait se contenir dans l'alvéole absurde des appartements. Noémi écoute et hume. Elle fredonne toujours. Jacques Brel au premier, tout enveloppé de choucroute. Jacques Brel au second, mais sans odeur. Perdu dans une forêt de sons annexes : raclements lourds sur le sol, cris d'enfants. Au troisième Jacques Brel s'estompe alors que Noémi a cessé de fredonner à cause de lui. Il s'éteint entièrement englouti par la somptuosité des orgues de la messe télévisée. Une succulente odeur de poulet rôti accompagne la musique sacrée et Madame Di Martino (son nom est sur la porte) s'inquiète d'une voix criarde à propos d'un certain Albert qui n'a pas changé de pantalon. Noémi fait une courte pause. Elle rigole. D'un geste gai elle élève le bouquet d'anémones jusqu'à sa joue. Que lui arrive-t-il tout à coup ? Elle se sent assaillie d'une impression fugace, indéfinissable. C'est une sorte de lumière dans l'esprit. Le pressentiment d'un possible, d'un fulgurant bonheur... Il est arrivé quelque chose. Patricia aurait-elle accouché cette nuit ?

Ils ont convenu que si Patricia est à l'hôpital il y aurait un mot écrit sur le bloc accroché à leur porte au bout d'une ficelle. Noémi monte une marche, et puis une autre marche. Elle plisse les yeux, elle essaye de voir si quelque chose est écrit sur le bloc qu'elle commence à apercevoir. Le dernier palier est en pleine lumière à cause de la verrière du toit. La page est blanche.

Sont-ils là ?

Elle lève la main. Elle va sonner trois coups brefs comme d'habitude. Au moment où elle va appuyer sur la sonnette la porte s'ouvre toute seule. Patricia est là. Immobile. Avec son ventre énorme sous la robe à petites fleurs.

Elle se jette dans les bras de Noémi. Elle tremble.

- Noémi ! gémit-elle. Oh ! Noémi... Ta mère...

XIII

Deux jours plus tard (mais deux siècles peut-être) il faut marcher derrière ce fourgon noir qui roule au pas dans le silence et le recueillement. C'est une absurde, une terrible promenade. Un aller, et puis ensuite un effrayant retour.

Au premier rang, le prêtre en complet gris. On le reconnaît à son étole violette qui évoque Dieu comme un parent éloigné.

Ensuite, la famille.

Gabriel, soutenu par Jacotte et par Emmanuel. Il traîne ses pieds tremblants que blanchit la poussière de la route.

Marc. Comme il est pâle ! Il avance la tête haute. Il ne regarde rien. On dirait que ses yeux sont morts. Patricia n'est pas à son côté. Les douleurs ont commencé hier matin à la descente du train. En ce moment elle est couchée dans une des chambres de l'hôpital où fut soignée Anaïs. Elle geint. Elle fait son enfant. Le travail est lent. Marc aura le temps d'aller au cimetière et d'en revenir. Inutile de se presser a dit le docteur, c'est un premier. Marc suit cette procession comme un automate. Il a perdu toute sensibilité.

Tout le village est là. C'est la coutume. Jojo Monestier, le cantonnier Achille Bourassu, l'épicier, et Georgette Bourassu, sa femme. La grosse Simone du bureau de tabac. Le garde champêtre. Le secrétaire de mairie, d'autres encore... Les postières pleurent. C'est peut-être à cause de Gaëlle, devant elles, qui sanglote à la façon des enfants. Investie par l'horreur toute neuve de la mort, Gaëlle titube. Elle s'accroche misérablement au bras de Patrick et au bras de Jocelyne et pour une fois les deux grands la comprennent. Tante Anaïs ! oh ! tante Anaïs ! Je ne veux pas !... Patrick pleure lui aussi mais il prête son mouchoir à sa petite sœur.

Et Noémi ?

Noémi laisse couler ses larmes sans sortir de mouchoir. Ce sont des larmes intarissables (les premières depuis la mort d'Anaïs). Le bras de Fawzia est là autour de ses épaules comme une protection. Elles avancent comme ça, étroitement jumelées, oscillantes, derrière Marc. Elles forment un seul être épuisé de douleur. Le sel et le brouillard des larmes les isolent. Mais les pleurs de Fawzia entrent dans le cœur de Noémi que l'on pourrait croire fermé à jamais. Ces pleurs lui donnent la force de suivre le convoi. Noémi accorde son corps à ces sanglots brefs et spasmodiques qui lui sont livrés par le bras de Fawzia. Ces sanglots muets ont un bien curieux pouvoir. Ils entremêlent la mort de Soad et la mort d'Anaïs en une apothéose de douleur ma foi presque supportable. Comme c'est étrange...

Tout le village est là.

Que de pas sur le goudron gris ! Un bruit monotone, un bruit mat, démultiplié. On dirait le chant d'un rameau bien sec en automne. Et pourtant comme par magie l'hiver s'est éteint ce matin. Dès l'aube la lumière s'est montrée à ceux qui n'avaient pu dormir comme fraîchement lavée et neuve, avec tout l'éclat d'un petit enfant. Est-ce un signe ?

Oui ! pense Jojo Monestier. Voyez-moi ce soleil. Une vraie fête. Il s'est installé à l'intérieur des plantes comme s'il était chez lui. On dirait, ma foi, que le soleil fait sa lumière dans l'herbe pour mieux éclairer ce que la terre contient. Et elle en contient des choses, la terre ! Et l'air ! Il est bon à respirer. Comme du pain. Avec ça un peu de vent,

juste ce qu'il faut.

Il chuchote inlassablement, Jojo Monestier. Il tourne la tête à gauche, il tourne la tête à droite avec un air de grande expérience personnelle. Il tient sur son cœur son béret du dimanche, il le tripote de ses doigts abîmés. Comme il est petit, Jojo Monestier, à côté d'Achille Bourassu (blanc et gras, vertueusement compassé). Comme il est vieux, aussi. Son poil est gris. Sa peau est pleine de plis. Il n'oubliera jamais la pauvre madame Anaïs. Il n'oublie aucun pauvre mort. Il parlera d'elle encore et encore. C'est sa façon à lui de pratiquer l'éternité. Il dira son nom, et elle sera là aussitôt comme un effluve de bonté. Le soir, surtout. En été. A l'heure calme où la nuit vient, quand s'entrechoquent les boules de pétanque sur le pré communal.

Chacune de ces ombres que vous voyez là comme un dessin à l'encre bien propre à côté des arbres, des plantes, ça vous donne envie de chanter, non ? (Jojo Monestier s'extasie).

Ils avancent toujours. Enveloppés de noir, enveloppés de larmes, dans la splendeur d'un printemps que seul Jojo Monestier semble comprendre. Achille Bourassu a soif. Il est fatigué, ce grand feignant. Vas-tu cesser ? semble dire son regard empreint d'offense en se posant sur le petit cantonnier.

Et pourtant l'air est si pur, le vent est si tiède. La campagne est là comme une palette neuve aux couleurs fraîches et molles toutes prêtes pour un tableau. Les rideaux de peupliers frémissent. Ils partagent les champs comme d'irréelles barrières aux reflets changeants. Au fur et à mesure qu'on approche du cimetière on découvre ici et là quelques jalons de solitude : un if bien droit, presque noir, un pin austère, plus ou moins tordu.

Voici le cimetière. Il vient vers nous avec son mur verdi, ses cyprès bleus et son portail grand ouvert.

Il nous attend. Il est prêt.

Chargé de tous les suc du souvenir il s'étale au sommet de cette colline où commence l'oubli.

Ce doux renflement de la terre, comme on voudrait pouvoir le mettre à sa mesure, y appuyer sa joue, y appuyer son front afin d'être consolé.

Il y a des genêts jaunes. Jojo Monestier l'a vu. Des myosotis bleus. Des buissons d'égantiers. L'herbe grasse cache des trous de taupes, des terriers de lapins. Elle est pleine d'insectes. Elle est frôlée d'ailes d'oiseaux.

Elle est gorgée de vie, la colline. Comme un sein de femme.